Book No. 4L879 *Class No.* 844·91

EAST RIDING COUNTY LIBRARY.

RULES FOR BORROWERS.

1. Books may be borrowed by all persons resident in the neighbourhood.
2. All who wish to borrow books must fill in an application form.
3. Books may be kept for 14 days, and, if required for a longer period, may then be renewed for a further fortnight, if they have not been asked for by another reader.
4. A fine of 1d. per week or part of a week will be charged for each book retained over the lending period of 14 days (large branches only).
5. Borrowers are responsible for the safe keeping of the books, and any borrower who loses or damages any book may be required to make good the loss or damage.
6. If any Infectious Disease breaks out in any house where there is a Library Book, the Librarian must be informed, and the book kept until instructions are given for the disposal of the book.
7. Please handle the books very carefully. Protect them from the rain, and do not mark them in any way or turn down the leaves.
8. The Local Librarian may refuse to supply books to anyone who disregards these rules.

County Librarian,
County Hall, Beverley. Telephone : Beverley 281.

(5269/36).

EAST RIDING COUNTY LIBRARY.

This Book may be k... date below.

HORNSEA

16 OCT 2003

13 AUG 2008

7 FEB 1939

21 FEB 1939

8 MAR 1939

15 NOV 1939

5 - MAY 1943

1 - NOV 1943

30 MAY 1944

29. 3. 45

BESSLE

1.9.50

13 OCT 1950

24 FEB 1951

NOTTINGHAM

28 FEB 1957

24 SEP 1957

17 JUL 1958

LIBRARY AND INFORMATION SERVICE
WITHDRAWN FROM STOCK

LES

MONDES IMAGINAIRES

DU MÊME AUTEUR

Les Silences du colonel Bramble. | *Les Discours du docteur O'Grady.*
Ni Ange ni Bête.

Les Années d'Apprentissage

I. — Biographies

Ariel ou la vie de Shelley. | *La Vie de Disraëli.*

A paraître :

Don Juan ou la Vie de Byron.

II. — Romans

Bernard Quesnay. | *Climats.*

Essais

Meïpe ou la délivrance. | *Dialogues sur le commandement*
Etudes anglaises. | *La Conversation.*

Rouen.

ÉDITION DES « ŒUVRES COMPLÈTES »

Chaque volume in-16 soleil sur vélin pur chiffon à. . . . . 35 fr.

Volumes parus :

I. — Les Silences du Colonel Bramble.
II. — Les Discours du docteur O'Grady.
III. — Ni Ange ni Bête.
IV. — Etudes anglaises.
V. — Bernard Quesnay.
VI. — Climats.
VII. — Les Mondes imaginaires

ANDRÉ MAUROIS

LES MONDES IMAGINAIRES

MEÏPE — LES SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER — PAR LA FAUTE DE M. DE BALZAC — PORTRAIT D'UNE ACTRICE — LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI

PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES

844
Bord
Dijean

844.91
42879

L'ÉDITION ORIGINALE DE " MÉÎPE OU LA DÉLIVRANCE " A ÉTÉ TIRÉE A SIX CENT QUARANTE-NEUF EXEMPLAIRES SUR DIVERS PAPIERS, RÉIMPOSÉS IN-4° TEILLIÈRE ; ET A MILLE DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA, DANS LE FORMAT IN-16 DOUBLE COURONNE ET CONSTITUANT LA PREMIÈRE ÉDITION.

AVEC LA PRÉSENTE ÉDITION, AUGMENTÉE ET PUBLIÉE SOUS LE TITRE " LES MONDES IMAGINAIRES ", IL A ÉTÉ TIRÉ, RÉIMPOSÉS DANS LE FORMAT IN-4° TEILLIÈRE, TREIZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER MONTVAL (GASPARD MAILLIOL), NUMÉROTÉS MONTVAL 1 à 10 et I à III ET QUATRE-VINGT-UN EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 à 75 et I à VI.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, DANS LE FORMAT IN-16 DOUBLE COURONNE, TROIS CENT SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA OUTHENIN-CHALANDRE, NUMÉROTÉS 1 à 350 et I à XX.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset, 1929.

IN MEMORIAM

J. A.-M,

PRÉFACE

La Première Nurse régna par droit divin. Françoise qui, près de son berceau, avait vu depuis sa naissance ce visage amical et dur, le croyait aussi vieux que la terre.

Satisfaite du monde où elle vivait, elle n'éprouvait pas le besoin d'en imaginer un autre où des êtres fantastiques eussent accompli ses désirs, et le bonheur, comme il fait toujours, lui donnait de l'éloignement pour le merveilleux.

— Il y a, disait-elle en revenant du Guignol, il y a des petites filles qui ont peur du Crocodile, mais moi je vois bien que c'est un morceau de bois avec de l'étoffe verte cousue dessus.

— Et le Diable, Françoise, l'as-tu vu?

— Oui, c'est rien, qu'une espèce de sauvage.

Parfois, une catastrophe imprévue amène la fin d'un régime qu'on pouvait croire éternel. Nurse n'est pas renversée, elle abdique, pour se consacrer à l'amour. Avec elle, disparaissent pour Françoise, une tradition, des cérémonies, qui formaient la seule

armature de cette petite âme toute molle. Pendant un an, des gouvernements fragiles et sans vertu vont se succéder. La sauvage Léonie, la moqueuse Angèle, la faible miss Patrick, aventurières couronnées, proclameront des lois éphémères.

Quelle autorité peut avoir une Léonie qui ne respecte rien? Les heures sacrées du réveil, du bain, des repas, elle les ignore. Quand on les lui rappelle, elle blasphème. « Ta Nurse était folle », dit-elle. Françoise, d'abord indignée, puis curieuse, prend goût à ce massacre des idoles.

Née la veille de la guerre, elle ne voit en son père, soldat, qu'un conquérant brutal, mais qui passe. Elle aime sa mère plus que tout au monde. Mais sa mère, alors anxieuse et lasse, ne peut la surveiller toujours. Et puis, l'amour sans discipline ne fonde pas l'ordre dans les cœurs. Ce petit animal qui commençait à respecter des lois étroites et justes, retourne à la bête de proie.

Cette Léonie vulgaire, elle la bat, elle la griffe, elle la poursuit de malédictions. « Horrible chose! Je vous déteste! Je suis malheureuse que vous existiez! Je voudrais que vous soyez morte! » Comment peut-elle haïr si fort? Où a-t-elle entendu ces mots ?

Léonie fuit, épouvantée, et fait place à une douce Irlandaise, lymphatique et frémissante. « La différence entre les Anglais et les Irlandais, c'est que les Irlandais sont spirituels! » dit Miss Patrick. Elle dit aussi : « Mon père chassait à courre en

habit rouge, et moi, je n'aime pas les enfants. »

Françoise a vite jugé Miss Patrick, et comme elle n'est, hélas, pas du tout hypocrite, elle lui fait connaître son jugement.

Cependant, le désordre s'étend. De cette petite fille que chacun croyait modeler à son gré, surgit un être inconnu, terrifiant. Ce ne sont que colères, scènes, décisions violentes et contradictoires. Un matin, soudain, elle refuse d'aller à son cours, et n'y va pas. Le lendemain, elle demande qu'on l'emmène au cirque, puis, au dernier moment, annonce qu'elle a changé d'avis.

— Françoise, c'est absurde, tu as fait prendre des places pour toi.

— Je n'irai pas.

— Elle n'ira pas, gémit Miss Patrick, écrasée par la fatalité.

— Assez, dit son père. C'est ridicule. Tu iras, même si je dois t'y traîner hurlante.

Françoise, là-dessus, pousse des cris que fait vibrer une colère artificielle. Déjà l'heure est telle que le départ devient impossible.

— Il faut qu'il y ait une sanction. Il est nécessaire qu'elle comprenne que tout engagement doit être tenu. Elle n'aura pas de dessert.

— C'est entendu, dit sa mère avec un soupir, elle n'aura pas de dessert.

Mais quand, après le repas, Françoise, câline, s'assied sur ses genoux et murmure « Maman, vous, vous me donnerez un bonbon? » elle est bien triste

et plus punie que sa fille. Elle regarde son mari qui, homme à système, la supplie du regard d'être ferme. Tout de même, elle n'ose pas céder, mais, pour adoucir le chagrin de Françoise, elle trouve cette formule délicieuse :

— Il n'y a plus de ceux que tu aimes, ma pauvre chérie.

Or, depuis que notre jeune barbare se trouve ainsi mêlée à de tristes conflits, elle éprouve, de façon forte et confuse, le besoin d'une vie imaginaire. Dante bâtit un Enfer pour y loger ses ennemis. Molière malheureux se fait un génie de son infortune. Françoise crée Meïpe.

Meïpe est le nom d'une ville, d'un pays, d'un univers peut-être, qu'elle a inventés. C'est là maintenant qu'elle se réfugie quand le monde extérieur lui devient hostile.

— Nous sortons ce soir, Françoise.

— Je veux aller avec vous.

— C'est impossible.

— Ah! Eh bien, tant pis, moi je vais dîner à Meïpe.

A Meïpe, il ne pleut jamais. On joue toute la journée dans de grands jardins. « Toutes les personnes s'amusent ». Les pères ne lisent pas du matin au soir et ne répondent pas : « J'ai à travailler » quand on leur propose une partie de Nain Jaune. D'ailleurs les enfants y choisissent leurs parents, dans des magasins. A huit heures, on envoie les

grandes personnes se coucher, et les petits garçons emmènent les petites filles au théâtre.

Les jours où Françoise a été privée de dessert, les pâtissiers de Meïpe, debout sur le seuil de leur boutique, distribuent des gâteaux aux passants. Les soirs où Françoise a pleuré, Meïpe, dont les mille lumières brillent à travers les larmes, est plus beau que les autres jours.

A Meïpe, les taxis restent sur les trottoirs pour laisser la chaussée aux enfants. Quand on achète un livre d'images, on donne deux sous ; le marchand vous rend cent mille sous.

— Mais, Françoise, toi, tu n'achètes pas de livre ; tu ne sais pas lire!

— Je sais lire en langage de Meïpe.

— Et le meilleur livre de Meïpe?

— Tout le monde sait que c'est le Perque et le Floubert.

— Le quoi?

— Vous ne pouvez pas comprendre, c'est en langage de Meïpe.

— Mais, où est Meïpe, Françoise? En France?

— Oh! non!

— Alors, c'est très loin d'ici?

— Meïpe? C'est même pas à un mètre.

Meïpe est dans notre jardin et n'y est pas ; il semble que la maison soit située au point d'intersection de Meïpe et de la terre.

C'est le privilège des grands artistes de créer un monde aussi nécessaire que le véritable à ceux qui

l'ont une fois connu. L'un après l'autre, nos amis découvrent le mystérieux royaume de Françoise, et plus d'un, quand il pense au bonheur, n'espère plus le trouver qu'à Meïpe.

LES SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER

On dit qu'il était si porté pour l'amour que, dès qu'il rencontrait une femme qui lui plaisait, il cherchait à obtenir ses faveurs. S'il n'y réussissait pas, il la peignait et éteignait ainsi son ardeur.

Vie de Fra Filippo Lippi.

LES SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER

I

STRASBOURG

La diligence de Francfort s'arrêta devant l'auberge de l'Esprit ; un étudiant allemand déposa ses bagages, étonna l'hôte en refusant de déjeuner et partit comme un fou vers la cathédrale. Les gardiens de la tour qui le virent monter se regardèrent, un peu inquiets.

Les toits en capuchon assiégeaient de leurs vagues les lignes sèches et pures du château des Rohan. Au soleil de midi brillait la plaine d'Alsace, piquée de villages, de forêts, de vignes. A cette même heure, dans chacun de ces villages, rêvaient des jeunes filles, des jeunes femmes. Regardant cette toile vierge sur laquelle ses désirs esquissaient tant de bonheurs possibles et différents, il

goûta le plaisir de l'attente de l'amour, attente douce, indéfinie.

Il revint souvent. La plateforme surplombait les parties voisines de l'édifice de sorte qu'il pouvait se croire en plein ciel.

Au début, il éprouvait une sensation de vertige. De longues maladies d'enfance il gardait une sensibilité morbide qui lui faisait craindre le vide, les bruits, l'obscurité. Il voulait se guérir de ces faiblesses.

Lentement, la grande plaine, table sans inscription pour le cœur, s'était ornée de noms et de souvenirs. Maintenant, il découvrait d'un coup d'œil Saverne où l'avait emmené Weyland, Drusenheim d'où part le sentier qui, à travers de belles prairies, conduit jusqu'à Sesenheim. Là, dans un presbytère paysan, entouré de jardins, couvert de jasmin, vivait la charmante Frédérique Brion.

A l'horizon, derrière les collines, derrière les tours des châteaux, des nuages sombres s'amoncelaient. La pensée de l'étudiant s'attachait aux petites formes humaines et mouvantes qui, à trois cents pieds plus bas, s'agitaient dans les rues étroites. Qu'il aurait aimé s'introduire dans ces vies, étrangères en apparence les unes aux autres, et pourtant réunies par tant de liens mystérieux, soulever les toits des maisons, devenir l'invisible témoin de ces actes cachés et surprenants qui, seuls, permettent de comprendre les hommes.

La veille, au théâtre des Marionnettes, il avait vu représenter la légende du Docteur Faust. En regardant au-dessus de lui les nuages courir le long du clocher, il eut l'impression que celui-ci s'envolait soudain et l'emportait. « Et moi ? Si le Diable m'offrait la puissance, les trésors, les femmes, en échange du pacte de Faust... Signerais-je ? » Ayant fait sans restriction un bref examen de conscience : « Je ne signerais pas pour la possession du monde, se dit-il, mais je signerais pour la connaissance... Trop de curiosité, mon ami. »

Comme la pluie commençait à tomber, il reprit l'étroit escalier tournant : « Écrire un *Faust* ?... Il y en a beaucoup... Mais Spiess, le pieux Widmann, tout cela est bien médiocre. Leur Faust est un fripon vulgaire que sa bassesse fait damner... Le démon est volé ; il l'aurait eu de toute façon... Le mien ?... Le mien aurait plus de grandeur ; ce serait une sorte de Prométhée... Vaincu par les Dieux, oui, peut-être, mais au moins pour avoir tenté de leur arracher leur secret. »

En bas, dans la Cathédrale, les vitraux versaient une lumière sombre et veloutée. Quelques femmes agenouillées priaient dans l'ombre. Les orgues murmuraient vaguement, comme effleurées par une main douce. Gœthe regarda les voûtes. Devant un bel arbre, il éprouvait souvent l'impression de se confondre avec la plante, de pénétrer ce plan parfait. Sa pensée montait comme

une sève, se divisait aux branches, s'épanouissait en feuilles, en fleurs, en fruits. Les grands arcs convergents de la nef évoquèrent le même ordre touffu et magnifique.

« Comme dans les œuvres de la nature, tout ici a sa raison d'être, tout est proportionné à l'ensemble... On voudrait écrire des livres qui fussent commes des cathédrales... Ah ! si tu pouvais exprimer ce que tu éprouves ! Si tu pouvais fixer sur le papier cette chaleur qui court en toi... »

Dès qu'il se retirait ainsi en lui-même, il y trouvait tout un monde. Il venait de découvrir Shakespeare ; il l'admirait en homme qui mesure un rival. Pourquoi ne serait-il pas le Shakespeare allemand ? Il en avait la force ; il le sentait. Mais cette force, comment l'emprisonner ? Quelle forme imposer à cette vivante ? Qu'il aurait voulu la voir, son émotion, enfin captive, immuable comme ces fortes voûtes. Peut-être jadis l'architecte avait-il, lui aussi, douté, désespéré, devant les Cathédrales de rêve qui précédèrent la Cathédrale.

Un sujet ? Il n'en manquait pas. L'histoire du Chevalier Götz de Berlichingen... Ce Faust... Des idylles germaniques et paysannes, dans le ton de Théocrite, mais très modernes. Peut-être un Mahomet... Peut-être un Prométhée. Tout sujet qui lui permettrait de porter un défi au monde lui serait bon ? Copier des héros d'après

lui-même, dans des dimensions colossales, puis les animer du souffle de son esprit, cette tâche titanesque ne l'effrayait pas... Peut-être un César... Sa vie d'homme ne suffirait pas à exécuter tant de projets. « Nature d'oiseau vainement agité », lui avait dit son maître Herder. Mais pour remplir ces cadres admirables et vides, il fallait des images, des sentiments, il fallait vivre, vivre mille existences. Il se répéta plusieurs fois « Ne vouloir être rien, vouloir devenir tout ».

Ne vouloir être rien... Pas même le mari de la charmante Frédérique ? Non, pas même cela.

Il se représenta les larmes de Frédérique. Avait-il vraiment le droit de la quitter alors que tout dans sa conduite avait donné à croire qu'il l'épouserait, alors que le Pasteur Brion l'avait accueilli comme un fils ? « Le droit ? Y a-t-il des droits en amour ? Après tout, l'aventure fut agréable pour elle aussi bien que pour moi ! Frédérique n'a-t-elle pas toujours compris que le fils du Conseiller Gœthe de Francfort n'épouserait pas une jolie campagnarde ? Mon père y eût-il jamais consenti ? Aurait-elle été heureuse dans un monde si différent du sien ?

— Sophismes ! Si tu trahis, trahis au moins franchement. Le fils du Conseiller Gœthe ne vaut pas mieux que la fille du Pasteur. Ma mère était plus pauvre que Frédérique. Et quant au monde si différent du sien, n'était-elle pas charmante cet hiver quand elle dansait sur les par-

quets cirés des grands salons de Strasbourg ?

— Tu as raison, mais que faire ? Je ne peux pas... Non, je ne peux pas... L'épouser c'est se limiter. Le premier devoir c'est de développer tout ce qu'on possède, tout ce qu'on peut devenir. Moi je resterai toujours Gœthe. Quand je me nomme, je me nomme tout entier. Mes qualités, mes défauts, tout est bon, tout est naturel. J'ai eu raison d'aimer Frédérique puisque je sentais alors ainsi. Si j'éprouve un jour le besoin de la fuir pour me renouveler, je serai Gœthe encore en fuyant et tout sera comme cela doit être. »

A ce moment il imagina Frédérique en larmes au bord de la route, et lui-même, à cheval, s'éloignant, tête basse, sans oser se retourner. « Quelle scène pour un Faust », pensa-t-il.

II

Un parchemin scellé de rouge fit de l'étudiant un avocat. Frédérique abandonnée pleura. Le cheval du Docteur Gœthe trotta vers Francfort. Contre des remords assez vifs, le patinage et la philosophie furent des remèdes efficaces. Au printemps, un stage à la Chambre Impériale de Wetzlar parut à M. le Conseiller Gœthe le com-

plément nécessaire des études juridiques de son fils.

Près de ce fantôme pompeux et sordide d'une grande institution judiciaire, les principaux souverains d'Allemagne entretenaient des légations, ce qui créait dans cette ville de province une petite société agréable et oisive. Gœthe en arrivant à l'auberge du Kronprinz, trouva une table bruyante de jeunes attachés et secrétaires. Dès la première conversation, il reconnut des paysages d'idées familiers.

L'Europe traversait une de ses crises d'inquiétude intellectuelle. Depuis neuf ans ses rois vivaient en paix ; des constitutions surannées conservaient assez de force pour que des révolutions parussent impossibles ; du contraste entre l'ardeur de la jeunesse et la stagnation de la société naissait un sentiment d'impatience, de dégoût, cette mélancolie des époques de transition et de paix, qu'on nommait alors, comme toujours, le mal du siècle. Les jeunes attachés de Wetzlar en souffraient comme tous ceux de leur âge. Grands lecteurs, ils cherchaient dans Rousseau, dans Herder, des directions sentimentales ; en attendant de les avoir trouvées, dans le doute, ils buvaient sec.

Semblable et pourtant supérieur à eux le Docteur Gœthe les enchanta. Comme eux, il répétait au tournant de chaque phrase : « Nature... Respecter la Nature... Vivre selon la Nature... » Car

Nature était le mot-clé de ce temps-là, comme Raison l'avait été pour la génération précédente, comme Liberté, puis Sincérité, puis Violence, devaient le devenir. Mais pour Gœthe, la Nature était beaucoup plus qu'un mot ; il vivait en elle, il se mêlait à elle, il l'acceptait avec une sorte d'allègre abandon. Tandis que ses nouveaux amis, diplomates et lettrés amateurs, s'enfermaient dans leurs bureaux pour feindre au moins de travailler, Gœthe, affichant bravement son mépris de la Cour Impériale et son ferme dessein de n'apprendre le Droit Public que dans Homère et Pindare, partait chaque matin un livre sous le bras, vers les belles campagnes qui entourent Wetzlar. Le printemps était ravissant. Les arbres, dans les champs et les près, semblaient de grands bouquets blancs ou roses. Couché dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, Gœthe se perdit en ces mille petites plantes, en ces insectes, en ce ciel bleu. Après les tourments de Strasbourg, les doutes et les remords de Francfort, une étonnante sérénité, un incroyable enthousiasme s'emparaient de lui.

Il ouvrait son Homère, et le côté moderne, humain de ce récit l'enchantait. Ces jeunes filles près de la fontaine, c'était Nausicaa et ses compagnes. Ces pois verts, ce rôti que préparait une femme dans une grande cuisine d'auberge, c'était le repas des prétendants et la cuisine de Pénélope. Les hommes ne changent pas ; les héros ne sont

pas des statues de marbre blanc ; ils ont une peau velue, crevassée, des mains gonflées et mobiles. Comme le divin Ulysse, nous voguons en pleine mer, dans une petite barque suspendue au-dessus d'un abîme, et dans la main des Grands Dieux. Que cela paraît à la fois terrible et délicieux quand on est couché sur le sol au milieu des herbes caressantes, les yeux plongeant dans le ciel.

Le soir, à l'auberge du Kronprinz, le grand plaisir de la Table Ronde était maintenant d'entendre le Docteur Gœthe raconter ses découvertes du jour. Tantôt c'était un vers de Pindare, tantôt une église rustique qu'il avait dessinée de son mieux, tantôt de beaux tilleuls sur une place de village, des enfants, une jolie fermière. Il avait le don de mettre dans ses récits une ardeur presque ingénue qui rendait les plus petites choses intéressantes. Dès qu'il entrait, le mouvement de la vie semblait devenir plus rapide. De tout autre sans doute on n'eût pas accepté ces conversations bizarres et puissantes, mais comment résister à ce torrent ? Comment ne pas admirer cette force ? « Ah, Gœthe, lui disait un de ces jeunes hommes, comment peut-on ne pas vous aimer ? »

Bientôt, tout Wetzlar désira le connaître. Deux des secrétaires, bien que célibataires, vivaient en marge de la Table Ronde. L'un, le jeune Jérusalem, de la Légation de Brunswick, était un garçon d'une grande beauté, aux yeux bleus très doux, mélancoliques. Il se tenait à l'écart, disait-

on, à cause d'un amour malheureux pour la femme d'un de ses collègues. Il vint deux fois voir Gœthe que son pessimisme intéressa. Mais Jérusalem était trop réservé pour qu'une amitié véritable put se former.

L'autre solitaire était Kestner, de la Légation de Hanovre. Ses camarades, quand ils parlaient de lui, l'appelaient toujours : « Le Fiancé. » Il passait en effet pour être fiancé avec une jeune fille de la ville. Il était extrêmement sérieux et son chef, qui l'estimait, lui laissait, malgré sa jeunesse, de grandes responsabilités. C'était pour cette raison qu'il n'avait pas le temps de venir dîner au Kronprinz. Au début, les éloges que faisaient du nouvel arrivant les « beaux esprits » du monde diplomatique, avaient mis Kestner en méfiance. Mais un jour, comme il se promenait dans la campagne avec un ami, ils trouvèrent Gœthe sous les arbres. La conversation fut profonde et après deux ou trois rencontres, Kestner reconnut, lui aussi, qu'il venait de rencontrer un homme remarquable.

Admiré par ceux qui l'entouraient, libre de toute contrainte mondaine ou scolaire, enivré par la beauté de ce printemps, Gœthe était heureux. Quelquefois un sentiment fugitif nuançait cet enthousiasme comme un frisson léger parcourt un lac tranquille... Frédérique ?... Non, ce n'était pas son souvenir qui traversait l'immobile tiédeur de cette pensée. C'était de nouveau comme une

attente anxieuse. Des collines, il regardait Wetzlar, comme jadis, de la Cathédrale, il avait regardé l'Alsace. « Tremblerai-je un jour agréablement en ouvrant une de ces portes ?... Serai-je incapable de lire une strophe sans que mes pensées s'enfuient vers un visage ?... En quittant une jeune femme, le soir au clair de lune, trouverai-je déjà la nuit trop longue et le matin trop lointain ?... Oui, tout cela viendra, je le sens... Et pourtant. Frédérique... »

Il nota un souvenir : « Au temps où j'étais petit, il m'arriva de planter un cerisier et de le regarder grandir avec délices. Les gelées du printemps firent périr les bourgeons et je dus attendre une autre année pour voir sur mon arbre des cerises mûres. Alors, les oiseaux les mangèrent, puis un voisin trop gourmand... Et pourtant, si jamais je retrouve un jardin, j'y planterai encore un cerisier. »

C'est ainsi que le Docteur Gœthe se promenait sous les arbres en fleurs, tout exalté par ce nouvel amour dont il n'ignorait plus que l'objet.

III

Les jeunes gens des Légations avaient l'habitude, dans la belle saison, d'organiser des bals

campagnards. On se donnait rendez-vous dans une auberge de village. Les uns venaient à cheval, les autres amenaient en voiture les danseuses de Wetzlar. Lorsque Gœthe fut pour la première fois invité à une de ces petites fêtes, il fut convenu qu'il irait, avec deux jeunes filles, chercher Fraülein Charlotte Buff, que tout le monde appelait Lotte.

Elle était la fille du vieux Monsieur Buff, intendant de l'Ordre Teutonique et elle habitait la maison de l'Ordre, aimable gentilhommière blanche. Gœthe descendit seul de la voiture, passa le portail de pierre, traversa une cour assez seigneuriale, et ne voyant personne entra dans la maison.

Une jeune fille était debout au milieu d'un groupe d'enfants auxquels elle distribuait des tartines. C'était une blonde aux yeux bleus, ses traits n'étaient pas réguliers ; peut-être un juge sévère l'eut-il à peine trouvée jolie. Mais un homme poursuit toute sa vie, au milieu du peuple des femmes, le type qui, pour des raisons mystérieuses, est le seul qui puisse l'émouvoir. Ce qui touchait Gœthe, c'était une grâce rustique une sorte de légèreté dans le familial. Déjà la Frédérique de Strasbourg avait été muse campagnarde. Nausicaa, fille de roi, blanchisseuse, engendrait peut-être en lui cette virginale et diligente lignée.

Ce que Charlotte dit pendant le voyage, sa sensibilité devant la nature, son plaisir enfantin

pendant le bal, l'autorité avec laquelle elle sut occuper ses amis à de petits jeux pendant un orage, achevèrent la conquête du Docteur. A sa joie, il reconnut, à n'en pouvoir douter, qu'il venait de découvrir la femme qu'il aimait depuis quinze jours.

Lotte, elle aussi, vit bien qu'elle plaisait. Elle en fut heureuse. Depuis un mois tous ses amis ne parlaient que de cette intelligence admirable. Elle fut coquette comme seules les femmes honnêtes savent l'être, c'est-à-dire dangereusement.

Plus avant dans la soirée, Kestner qui avait été, comme toujours, retenu après les autres par son travail (il était méticuleux, faisait un brouillon pour chaque lettre et ne laissait jamais partir le courrier de Hanovre sans avoir tout relu avant de signer), Kestner vint rejoindre à cheval ses amis et par son attitude, par celle de la jeune fille, Gœthe comprit que Lotte Buff était la fameuse fiancée. Cette découverte lui donna un assez vif mouvement de déception, mais il était maître de lui et continua sans aucune gêne à danser, à s'amuser et à divertir les autres.

On ne se sépara qu'au lever du soleil. Gœthe reconduisit en silence ses trois compagnes à travers une forêt vaporeuse et des champs rafraîchis par l'orage. Seuls, Charlotte et lui ne dormaient pas.

— De grâce, lui dit-elle, ne vous gênez pas pour moi.

— Tant que je vois ces yeux ouverts, répondit-il en la regardant, je ne puis fermer les miens.

A partir de ce moment ils ne dirent plus un mot. Quand Gœthe faisait un mouvement, il effleurait les genoux tièdes de la jeune fille et cet imperceptible contact lui donnait un des plaisirs les plus vifs qu'il eût connus. La beauté de la lumière matinale, le sommeil un peu ridicule de leurs compagnes, leur étonnant bonheur commun créaient entre eux une douce complicité.

« Je l'aime, pensait Gœthe, cela est certain. Mais comment est-ce possible ? En ce moment à Sesenheim... Eh bien?... Un amour se fane, un autre fleurit. C'est ainsi que procède la nature... Mais elle est la fiancée de Kestner, qu'ai-je à espérer?... Ai-je besoin d'espérer?... La revoir, la regarder vivre au milieu des enfants, dans sa maison, parler avec elle, écouter son rire... C'est assez... Qu'arrivera-t-il de tout ceci? Qui le sait, et pourquoi chercher à prévoir les conséquences d'une action?... Il faut vivre comme le ruisseau coule. »

Quand enfin la voiture s'arrêta devant la maison Teutonique encore endormie dans le matin gris, il était tout engourdi de bonheur.

IV

Le lendemain, il vint prendre des nouvelles de Nausicaa et fit la connaissance d'Alcinoüs. Le vieux Monsieur Buff était veuf depuis un an ; il avait onze enfants sur lesquels Lotte régnait avec une aimable fermeté. Gœthe, dès sa première visite, conquit naturellement tout de suite le vieillard et les enfants. Il raconta des histoires. Il inventa des jeux nouveaux. Il y avait dans tout ce qu'il disait ou faisait quelque chose de jeune, d'entraînant, qui était irrésistible.

Quand il partit, toute la petite bande le supplia de revenir vite. Un sourire de Lotte confirma l'invitation. Gœthe réapparut dès le lendemain. Rien ne le retenait dans un bureau, il ne trouvait plus de bonheur que dans la présence de Lotte et n'était pas homme à se refuser un bonheur au moment où il pouvait le cueillir. On le revit le matin, le soir. En quelques jours, il devint l'hôte permanent de cette maison.

C'était vraiment un charmant spectacle que de regarder vivre Charlotte. Gœthe retrouvait exactement en elle ce qu'il avait tant aimé en Frédérique : une activité pratique par son objet et poétique par une sorte d'aisance légère dans l'ac-

tion. Elle travaillait du matin au soir. Elle lavait les petits, les habillait, les faisait jouer, tout en surveillant les études des grands avec beaucoup de bon sens et de modestie. Elle emmenait Gœthe cueillir des fruits dans le verger, l'employait à écosser des pois ou à nettoyer des haricots. Quand le soir tombait, toute la famille se réunissait au salon et là, sur l'ordre de Charlotte qui ne laissait jamais un ami sans emploi utile, Gœthe accordait le clavecin.

Lotte n'était pas sentimentale. Elle était sensible, mais trop occupée pour avoir le loisir ou le désir de jouer avec ses sentiments. Ses conversations avec Gœthe étaient intéressantes et sérieuses. Il lui parlait de sa vie, de ses idées, quelquefois aussi d'Homère, de Shakespeare. Elle était assez intelligente pour apprécier la qualité du compagnon qui s'attachait à sa vie quotidienne. Elle sentait dans tout ce qu'il disait de l'émotion, peut-être de l'amour. Cela lui était agréable sans l'inquiéter. Elle savait que son propre cœur restait calme.

Le « Fiancé », lui, était un peu triste. Sa fidélité à ses devoirs de diplomate l'éloignait presque tout le jour. Quand il arrivait chez Lotte, il voyait, sur la terrasse, Gœthe assis aux pieds de la jeune fille et tenant un écheveau de laine ou bien il les trouvait dans un coin du jardin qui choisissaient des fleurs pour un bouquet. Ils l'accueillaient avec beaucoup de chaleur et continuaient

aussitôt avec lui la conversation commencée sans que jamais un silence honteux fût produit par son arrivée. Pourtant, Kestner devinait que Gœthe n'était pas très heureux de le voir. Lui-même aurait préféré rester seul avec Charlotte et l'autre, fort d'une invitation permanente, ne se hâtait pas de s'en aller. Étant tous deux philosophes et de bonne compagnie, ils ne laissaient rien paraître de ces sentiments un peu pénibles, mais chacun d'eux savait à quoi s'en tenir.

Kestner était d'autant plus effrayé qu'il était modeste. Il admirait beaucoup son rival ; il le trouvait beau, spirituel. Et puis, ce qui était pire, Gœthe avait des loisirs, et c'est une si grande force auprès de ces éternelles solitaires que d'être toujours prêt à les délivrer de leur esprit inquiet et exigeant.

Le « Fiancé » eut été plus rassuré s'il avait pu connaître les pensées les plus intimes de son rival. Dès le premier jour, celui-ci avait compris qu'il ne serait pas aimé. Une femme du caractère de Lotte ne sacrifie pas un Kestner à un Gœthe. Il était sûr de plaire ; c'était beaucoup. D'ailleurs, qu'aurait-il pu demander? L'épouser? C'était sans doute la certitude du bonheur. Mais il n'enviait pas ce bonheur-là. Non, il était satisfait ainsi. S'asseoir aux pieds de Charlotte, la voir jouer avec ses jeunes frères, attendre d'elle un sourire quand il lui avait rendu un service ou quand il avait dit une phrase qu'elle aimait, rece-

voir une petite tape, légère comme une caresse, quand il avait osé un compliment trop direct, il trouvait dans cette vie monotone et limitée un contentement infini.

Le printemps était tiède ; on vivait au jardin. Tous les incidents de ces calmes et pures amours formaient dans le journal de Gœthe comme de petites scènes d'idylle. Il construisait. Non sans doute le grand édifice, la Cathédrale, mais de charmants petits temples grecs dans une belle campagne. Qu'adviendrait-il de tout cela? Il ne voulait pas y penser. Il acceptait de plus en plus ses actes comme des phénomènes naturels.

Les soirées devenaient très douces. Quand Kestner arrivait, les trois amis allaient ensemble s'asseoir sur la terrasse et parlaient fort tard dans la nuit. Parfois, ils se promenaient au clair de lune au milieu des champs et des vergers. Ils avaient atteint à la qualité de confidence parfaite qui donne tant de charme à la conversation. Aucun sujet ne leur paraissait ridicule. Ils avaient les uns pour les autres cette affection, cette estime mutuelle qui, seules, permettent la naïveté.

C'était surtout Gœthe qui parlait. Kestner et Lotte jouissaient de l'extraordinaire brillant de cet esprit. Il décrivait ses amis de Francfort, M^lle^ de Klettenberg, le Docteur Metz, homme étrange, au regard malin, à la parole caressante, qui cherchait des remèdes dans les livres mystiques. Il racontait comment, avec lui, il avait

lu les alchimistes et peuplé l'univers de sylphes, d'ondines et de salamandres. Longtemps, il avait aimé les piétistes. Ils lui paraissaient plus capables que d'autres d'admettre une religion personnelle, moins attachés à de vaines pratiques. Puis il s'en était lassé : « Ce sont des gens d'intelligence médiocre qui s'imaginent qu'il n'y a rien en dehors de la religion parce qu'ils ignorent tout le reste. Ils sont intolérants ; ils veulent façonner le nez des autres sur le leur. »

Gœthe croyait, lui, que la vérité ne pouvait être dans la notion d'un Dieu extérieur à l'homme. « Croire à la présence perpétuelle de Dieu à côté de soi ! Mais comme cela doit être gênant. Moi, il me semble que ce serait comme si j'avais toujours le Grand Électeur à côté de moi ! »

La religion est, après l'amour, le sujet favori des femmes. Lotte suivait ces conversations avec un intérêt très vif.

Souvent, après avoir conduit leur amie chez elle, Gœthe et Kestner erraient encore longtemps dans les rues désertes de Wetzlar. La lune découpait des ombres dures. Vers deux heures du matin, Gœthe, assis sur le haut d'un mur, déclamait les poèmes les plus fous. Quelquefois, ils entendaient un bruit de pas et au bout d'un instant, voyaient passer le jeune Jérusalem, qui se promenait seul, lentement, la tête penchée.

— Ah ! disait Gœthe... l'Amoureux !

Et il éclatait de rire.

V

Le printemps fit place à l'été et la tendresse au désir. Lotte était trop aimable, Gœthe trop jeune. Parfois, dans les allées étroites du jardin, leurs corps se frôlaient un instant. Parfois, en débrouillant un écheveau, en cueillant une fleur, leurs mains se rencontraient. Le souvenir de tels moments tenait Gœthe éveillé pendant des nuits entières. Il avait grand'peine à attendre le matin qui, seul, lui permettait de revoir Charlotte. Il retrouvait dans leurs moindres nuances les émotions éprouvées jadis auprès de Frédérique et ce retour des saisons du cœur le rendait mécontent de lui-même.

« Le second amour détruit l'essence de ce sentiment qui est l'idée de l'Éternel, de l'Infini ». Puisque cela aussi devait recommencer, la vie de l'homme n'était qu'une comédie d'une mortelle monotonie.

Avec les lourdes journées d'août qui rendaient impossibles les petites besognes actives et le laissaient de longues heures aux pieds de Charlotte, il devint plus entreprenant. Un jour, il lui prit un baiser. Fiancée impeccable, elle avertit Kestner.

C'était une situation difficile pour le tendre et grave Secrétaire. Une phrase imprudente, des reproches sur la coquetterie inconsciente de Lotte et tout aurait pu être perdu. Mais Kestner sut montrer cette suprême habileté qu'est, chez un amant, la délicatesse. Il affirma simplement sa confiance en Charlotte et lui laissa le soin, comme elle le demandait, de ramener Gœthe dans les chemins convenus. Le soir, elle pria le Docteur de rester après Kestner et lui dit qu'il ne devait pas se tromper sur ses sentiments, qu'elle aimait toujours son fiancé, qu'elle n'aimerait jamais un autre homme. Kestner vit Gœthe le rejoindre, la tête basse, assez triste et il se sentit très heureux, très bon et très compatissant.

Une étrange et douce connivence unit alors les trois amis. A l'exemple de Gœthe, qui disait tout, Kestner et Charlotte prirent l'habitude de découvrir leurs sentiments avec une grande liberté. L'amour de Gœthe pour Lotte fut, le soir sur la terrasse, le sujet de longues et agréables conversations. Ils en parlaient comme d'un phénomène naturel, à la fois dangereux et intéressant. Le jour de naissance de Gœthe était le même que celui de Kestner. Ils échangèrent des cadeaux. Celui de Kestner à Gœthe fut un petit Homère de poche ; celui de Lotte fut le ruban rose qu'elle portait au sein le jour de leur première rencontre.

Kestner avait pensé à se sacrifier. Il ne le dit pas aux deux autres, mais nota ses scrupules dans

son journal intime. Gœthe était plus jeune que lui, plus beau, plus brillant. Peut-être rendrait-il Lotte plus heureuse. Mais Lotte elle-même l'avait rassuré en lui disant qu'elle le préférait et que Gœthe, avec ses qualités éclatantes, n'était guère fait pour être un mari. Et puis, sans doute, le courage aurait-il manqué à Kestner qui était très épris.

Gœthe, lui, sous ses dehors gais et naturels, souffrait. La fermeté du jugement de Lotte, la netteté de son choix blessaient son amour-propre. Il avait des mouvements de passion violente pendant lesquels, devant Kestner indulgent, il saisissait les mains de Charlotte et les embrassait en pleurant.

Mais dans les pires moments de désespoir, il savait qu'au-dessous de cette zone de sincère tristesse, dormaient des couches profondes de sérénité où il pourrait un jour trouver refuge. Tel un homme qui, exposé à l'orage, n'ignore pas que le soleil brille au-dessus des nuages et possède le moyen de gagner cette région épargnée, Gœthe torturé pressentait que bientôt il dominerait son malheur et goûterait peut-être à décrire celui-ci comme un âcre et sombre plaisir.

***

Les soirs devinrent plus courts et plus frais. Les roses de septembre s'effeuillèrent. Le diabo-

lique ami de Gœthe, le brillant Merck vint à Wetzlar ; Charlotte lui fut présentée. Il la jugea charmante, mais se garda de le dire à Gœthe. Avec une moue d'indifférence, il conseilla le départ, d'autres amours. Le Docteur, un peu dépité, pensa que le temps était venu de s'arracher à une vaine et languissante volupté. L'homme trouvait encore le même bonheur à vivre dans l'ombre de Charlotte, à sentir dans la nuit le frôlement de sa robe, à obtenir d'elle de minuscules preuves d'affection arrachées à la vigilance muette de Kestner ; l'artiste était saturé de ces émotions monotones. Il avait tiré de ce séjour un enrichissement spirituel ; il avait fait collection de beaux paysages imprégnés de sentiment ; la veine était épuisée, la récolte faite, il fallait partir.

« Faut-il vraiment partir ? Mon âme tourne comme la girouette au bout du clocher. Le monde est si beau ; heureux qui saurait en jouir sans penser davantage. Souvent je m'irrite d'en être incapable et je me fais de savants discours sur l'art de goûter le présent... »

Mais le monde l'appelait, le monde aux promesses infinies. « Ne vouloir être rien, vouloir devenir tout. » Il avait son œuvre à faire, sa cathédrale à bâtir. Que serait-elle ? Cela restait mystérieux, enveloppé dans les brumes de l'avenir. C'était pourtant à cette image confuse qu'il allait sacrifier des joies certaines. Il s'imposa de choisir

le jour de son départ et, sûr de sa volonté, put s'abandonner à sa passion avec une délectable fureur.

Il avait donné rendez-vous à ses amis au jardin après le dîner ; il les attendait sous les marronniers de la terrasse. Ils allaient venir, affectueux et gais ; ils traiteraient cette soirée comme une soirée ordinaire. Mais ce soir était le dernier soir. Le Maître des Événements, le Docteur Gœthe, l'avait décidé ; rien ne pouvait changer son arrêt. Le départ était douloureux, mais il éta. agréable de trouver en soi la force de partir.

Il avait hérité de sa mère une horreur si vive des scènes, qu'il ne pouvait supporter l'idée des adieux formels. Il voulait passer cette dernière soirée avec ses amis dans une calme et mélancolique gaîté. Il goûtait par avance le pathétique de cette conversation où deux des interlocuteurs, ignorant la situation véritable, allaient inconsciemment blesser le troisième, seul vulnérable parce que seul informé.

Il se laissait aller depuis quelque temps à ces pensées quand il entendit sur le sable les pas de Charlotte et de Kestner. Il courut au-devant d'eux et baisa la main de Lotte. Ils marchèrent jusqu'à un sombre cabinet de verdure qui formait l'extrémité de la charmille et s'assirent dans l'obscurité. Le jardin, sous la pâle lumière de la lune, était un spectacle si beau qu'ils restèrent longtemps silencieux. Puis Charlotte dit : « Jamais je ne me

promène au clair de lune sans penser à la mort... Je crois que nous renaîtrons... Mais, Gœthe, nous retrouverons-nous?... Nous reconnaîtrons-nous?... Qu'en pensez-vous?...

— Que dites-vous, Charlotte? répondit-il bouleversé. Nous nous retrouverons. En cette vie ou en l'autre nous nous retrouverons!...

— Les amis que nous avons perdus, continua-t-elle, savent-ils quelque chose de nous? Sentent-ils tout ce que nous éprouvons en pensant à eux? L'image de ma mère est toujours devant mes yeux lorsque le soir je suis assise tranquillement au milieu de ses enfants, au milieu de nos enfants, et qu'ils sont là autour de moi comme s'ils étaient autour d'elle... »

Elle parla ainsi longtemps d'une voix douce et triste, toute semblable à cette nuit. Gœthe pensait que peut-être un étrange pressentiment avait fait adopter par Charlotte ce ton mélancolique qui était peu dans sa manière. Il sentait ses yeux se mouiller ; l'émotion qu'il avait voulu éviter le gagnait. Malgré la présence de Kestner, il prit la main de Charlotte. C'était le dernier jour. Qu'importait?

— Il faut rentrer, dit-elle tendrement, il est temps.

Elle voulut retirer sa main, il la retint avec force.

— Convenons, dit Kestner vivement, convenons que le premier de nous trois qui mourra,

donnera aux deux survivants des nouvelles de l'autre monde.

— Nous nous retrouverons, dit Gœthe : Sous quelque forme que ce puisse être, nous nous rencontrerons... Adieu Charlotte... Adieu Kestner ; nous nous reverrons.

— Demain, je pense, dit-elle en souriant.

Elle se leva et partit avec son fiancé vers la maison. Gœthe vit encore pendant quelques secondes la robe blanche brillant dans l'ombre des tilleuls, puis tout disparut.

Après le départ de Kestner, le Docteur erra quelque temps seul dans la ruelle d'où l'on apercevait la façade de la maison. Il vit s'allumer une fenêtre ; c'était la chambre de Lotte. Un peu plus tard, la fenêtre redevint noire. Charlotte dormait. Elle ne savait rien. Le romancier fut satisfait.

***

Le lendemain, quand Kestner rentra chez lui, il trouva une lettre de Gœthe : « Il est parti, Kestner ; au moment où tu recevras ce billet, il sera parti. Remets à Lotte la note incluse. J'étais très ferme, mais votre conversation d'hier m'a déchiré. Je ne peux rien vous dire en ce moment. Si j'étais resté près de vous un instant de plus, je n'y aurais pas tenu. Maintenant je suis seul et demain je pars. Oh! ma pauvre tête!

« Lotte, j'espère bien revenir, mais Dieu sait

quand. Lotte, qu'éprouvait mon cœur quand tu parlais, sachant que je te voyais pour la dernière fois?... Il est parti... Quel esprit vous dirigera vers un tel sujet?... Je suis maintenant seul et je puis pleurer. Je vous laisse heureux et ne quitte pas vos cœurs. Je vous reverrai, mais demain, c'est jamais. Dites à mes gamins : Il est parti... Je ne puis continuer. »

Kestner porta cette lettre à Lotte au commencement de l'après-midi. Tous les enfants de la maison répétèrent tristement : « Le Docteur Gœthe est parti. »

Lotte était triste et tandis qu'elle lisait, des larmes montèrent à ses yeux. « Il vaut mieux qu'il soit parti », dit-elle.

Kestner et elle ne purent parler que de lui.

Des visiteurs vinrent, qui s'étonnèrent du départ précipité de Gœthe et blâmèrent son impolitesse. Kestner le défendit avec beaucoup de chaleur.

VI

Tandis que ses amis, émus, lisaient et relisaient ses lettres, le plaignaient, imaginaient avec une compassion inquiète ce qu'allait être sa triste solitude, Gœthe descendait à pied, allègrement, la jolie vallée de la Lahn. Il allait à Coblentz où

Merck devait venir le rejoindre chez Madame de la Roche.

Dans le lointain, une vaporeuse chaîne de montagnes, au-dessus de lui, les sommets blanchis des rochers, à ses pieds, au fond d'une gorge sombre, une rivière coulant sous un dôme d'osiers, formaient un paysage agréablement triste.

La fierté d'avoir rompu l'enchantement de Wetzlar tempérait la mélancolie de souvenirs encore vifs. Tantôt, pensant à l'aventure qu'il venait de vivre, il se disait : « N'en pourrait-on faire une élégie?... Peut-être une idylle? » Tantôt il se demandait si sa vocation n'était pas plutôt de dessiner et de peindre des paysages comme celui qu'il traversait en ce moment. « Allons, pensa-t-il, je vais jeter à la rivière mon beau couteau de poche ; si je le vois tomber dans l'eau, je serai peintre ; si les osiers me dérobent la vue de sa chute, je renonce pour toujours au dessin. »

Il ne vit pas le couteau plonger, mais il aperçut le jaillissement de l'eau et l'oracle lui parut ambigu. Il ajourna sa décision.

Il marcha jusqu'à Ems, puis descendit le Rhin en bateau et arriva chez Madame de la Roche. Il y fut reçu de façon charmante. Le Conseiller de la Roche était un homme du monde, grand lecteur de Voltaire, sceptique et cynique. Sa femme était donc sentimentale. Elle avait publié un roman, elle recevait des gens de lettres et

avait fait de sa maison, malgré son mari, contre lui peut-être, le rendez-vous des Apôtres du Cœur.

Gœthe s'intéressa surtout aux yeux noirs de Maximiliane de la Roche, belle jeune fille de seize ans, intelligente et précoce. Il fit avec elle de grandes promenades dans la campagne, parla de Dieu et du Diable, de la nature et du cœur, de Rousseau, de Goldsmith, enfin fit sa roue magnifiquement, comme si Lotte n'avait jamais existé. Et même le souvenir de Lotte donnait du piquant à l'amitié nouvelle. « C'est une sensation bien agréable, notait-il, que d'entendre résonner dans son cœur, les premiers accents d'un amour naissant, avant que l'écho du dernier soupir d'un amour expiré se soit entièrement perdu dans le vague. Ainsi, détournant ses regards du soleil couchant, on aime à voir la lune monter sur l'horizon opposé. »

Mais bientôt, il fallut revenir à Francfort.

*
* *

Le retour à la maison paternelle, après un échec, apporte toujours un double sentiment de refuge et de découragement. L'oiseau a essayé de s'envoler ; il a dû replier ses ailes ; accroché au nid, il garde la nostalgie de l'air libre où il n'a pu se soutenir. L'enfant échappe aux difficultés d'un monde exigeant et hostile ; il se re-

plonge dans le milieu familial qui heurte naturellement moins que tout autre des habitudes que lui-même a formées ; il y retrouve la monotonie des sensations trop connues, l'affectueux esclavage de la famille.

Pour celui qui vient, par le voyage, d'acquérir le sens du relatif, il est surprenant de retrouver les siens toujours occupés par d'anciennes et vaines querelles. Gœthe entendit de nouveau chez lui les phrases mêmes qui avaient irrité son enfance ; sa sœur Cornélie se plaignit de son père, sa mère se plaignit de Cornélie, et le Conseiller Gœthe, d'humeur peu commode, voulut tout de suite ramener à l'étude de ses dossiers d'avocat un fils qui, la tête pleine de personnages à demi-créés, ne pouvait penser au monde réel.

Gœthe ayant horreur de la tristesse et se sentant gagné par elle, décida que sa seule chance de salut était d'entreprendre aussitôt un grand travail littéraire. Le difficile était de choisir. Il pensait toujours à un Faust, peut-être à un Prométhée, peut-être aussi à un César. Mais après avoir esquissé plusieurs plans, écrit quelques vers, raturé, déchiré, il reconnut qu'il ne faisait rien de bon ; entre lui et son travail s'interposait toujours une image, celle de Lotte.

Ses lèvres conservaient le goût du seul baiser qu'il avait eu d'elle ; ses mains, le contact de cette main ferme, douce ; son oreille, le son de cette voix énergique et gaie. Maintenant qu'il était

loin d'elle, il découvrait qu'elle était tout pour lui. Dès qu'il s'asseyait à sa table son esprit partait en rêveries pénibles et vaines. Il essayait, comme on fait toujours, de reconstruire le passé. Si Lotte n'avait pas été fiancée... Si Kestner avait été moins estimable et moins bon... Si lui-même avait été moins honnête... S'il avait eu le courage de rester... Ou celui de disparaître tout à fait et d'anéantir avec son esprit les images qui le tourmentaient...

Il avait suspendu au-dessus de son lit une silhouette de Lotte, découpée dans du papier noir par un artiste forain et regardait cette image avec une sorte de dévotion maniaque. Chaque soir, avant de se coucher, il l'embrassait et lui disait : « Lotte, tu permets que je prenne une de tes épingles? » Souvent, quand la nuit tombait, il s'asseyait devant le portrait et avait à mi-voix de longues conversations avec son amie perdue. Ces actions, naturelles et spontanées quand il les avait faites pour la première fois, étaient devenues au bout de quelques jours des rites vides et tristes, mais il trouvait dans leur accomplissement un apaisement à son inquiétude. Cette découpure médiocre, et même ridicule, était devenue pour lui comme un autel.

Presque chaque jour il écrivait à Kestner et le chargeait de tendres messages pour Charlotte. Il avait conservé, pour parler de ses amours, ce ton mi-plaisant, mi-tragique qu'il avait adopté

à Wetzlar parce que c'était le seul qui lui permît de dire, sans offenser Kestner, les sentiments qui l'agitaient.

« Nous avons parlé, lui écrivait-il, de ce qui peut se passer au-dessus des nuages. Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'il faut que le Seigneur notre Dieu soit un homme bien froid pour vous laisser Lotte. »

Et un autre jour : « Lotte n'a pas rêvé de moi? Je prends cela très mal, je veux qu'elle rêve de moi cette nuit même et qu'elle ne vous en dise rien. »

Quelquefois le dépit et l'orgueil l'emportaient : « Je n'écrirai plus avant de pouvoir dire à Lotte que je suis aimé par une autre, très aimé. »

Après quelques essais, il dut reconnaître qu'il lui serait impossible de se remettre au travail sur les sujets anciens de sa curiosité avant d'avoir expulsé de son esprit cette idée fixe. Écrire sur Lotte, écrire une œuvre dont Lotte serait l'héroïne, c'était maintenant la seule besogne dont il se sentît capable.

Mais bien qu'il eût des matériaux nombreux, son journal, ses souvenirs, ses sentiments même demeurés si vifs, il rencontrait d'immenses difficultés. Le sujet était bien mince : un jeune homme arrive dans une ville, il aime une femme qui n'est pas libre, il recule devant les difficultés de la situation. Était-ce un livre? Pourquoi le héros partait-il? Toutes les lectrices l'en blâ-

meraient. S'il avait vraiment aimé, il serait resté. Dans l'aventure réelle, Gœthe était parti parce que l'appel de son art, la volonté de créer, avaient été plus forts que son amour. Mais qui, hors les artistes, comprendrait ce mouvement. Plus il y pensait, plus le thème lui paraissait banal et insuffisant, plus il sentait combien il serait incapable de le transposer, plus sa lassitude et son dégoût de tout travail littéraire grandissaient.

Au milieu de novembre, Kestner lui fit connaître une nouvelle très surprenante. Le jeune Jérusalem, ce beau garçon mélancolique qui se promenait si souvent au clair de lune en frac bleu et gilet jaune et qu'on appelait en riant « l'Amoureux » venait de se tuer d'un coup de pistolet.

« Le malheureux Jérusalem! répondit Gœthe. La nouvelle a été pour moi terrible, inattendue... Les hommes qui ne jouissent de rien parce qu'ils ont dans le cœur la balle de la vanité et le goût des idoles, ceux-là sont coupables de ce malheur et de notre malheur à tous. Que le diable les emporte mes amis! Le pauvre jeune homme... Quand je revenais de promenade et que je le rencontrais au clair de lune, je disais : « Il est amoureux », et Lotte doit se souvenir que je riais... J'ai très peu parlé avec lui. En partant, j'ai emporté un de ses livres que je garderai, avec son souvenir, aussi longtemps que je vivrai. »

Les événements de la vie d'autrui procuraient

toujours à Gœthe une émotion sincère quand ils représentaient des fragments possibles et non réalisés de sa propre existence. Il s'attacha à l'histoire de Jérusalem avec une curiosité presque morbide. Il sentait bien que lui-même, s'il avait été un peu différent et si certains éléments avaient manqué dans la composition de son intelligence, il eût incliné à un tel désespoir. Mais il s'y intéressa surtout parce que sa première pensée, en l'apprenant, avait été : « Je tiens mon dénouement. » Oui, le héros de son idylle pouvait, devait se suicider. La mort, et elle seule, apportait l'élément de grandeur tragique qui avait manqué à son aventure.

Il demanda à Kestner de lui adresser un récit complet de tout ce qu'il pourrait apprendre sur cette affaire et Kestner le fit, non sans talent.

VII

Avec son propre journal de Wetzlar et le récit de la mort de Jérusalem, Gœthe possédait certainement le commencement et la fin d'un beau livre. Ces deux récits étaient vrais. Il suffisait pour être émouvant, de les transcrire avec naturel. On y sentirait la passion la plus sincère et la plus vive. Le rôle de l'imagination serait réduit à peu

comme il le souhaitait toujours. Il avait confiance. Il aimait son sujet. Pourtant, impuissant à se mettre au travail, il poursuivait encore ses rêveries.

Il avait toujours eu besoin, pour écrire, d'une brève illumination, où, comme à la lueur d'un éclair, il apercevait brusquement l'œuvre entière sans avoir eu le temps de distinguer les détails. Or, cette fois, « l'aperçu » manquait. Ses amours avec Lotte? La mort de son ami? Oui, sans doute. Mais empruntés à deux séries différentes des combinaisons du Destin, ces deux épisodes ne s'emboîtaient pas. Dans les caractères des personnages du journal, rien ne permettait d'admettre le drame du dénouement. La bonté sans jalousie de Kestner, la saine simplicité de Lotte, sa gaîté, l'inattaquable bonheur et la curiosité de Gœthe, de tels traits rendaient le suicide du héros impossible. Il cherchait en vain à se représenter ce qu'avaient pu être les scènes entre Madame Herd et Jérusalem, et les dernières méditations de celui-ci. Il fallait remodeler les caractères, tresser une autre chaîne d'événements. Mais les événements sont étrangement liés. Dès qu'on en touche un seul, tout un groupe s'écroule. Il semble que la vérité soit une et que, si on la déplace un peu, même par mouvements délicats et prudents, une infinité de possibles se disputent alors l'esprit.

De nouveau Gœthe ne pouvait trouver le calme.

Un peuple monstrueux de projets et de plans rampait dans son cerveau fatigué. Parfois, il croyait entrevoir des formes vagues et belles, mais elles s'évanouissaient aussitôt. Comme la femme enceinte obsédée par son ventre, il cherchait en vain une position de repos.

Pour avoir des détails sur le drame, il fit le voyage de Wetzlar. Il vit la maison où le jeune homme s'était tué, les pistolets, le fauteuil, le lit. Il passa quelques heures avec Charlotte. Le bonheur des fiancés paraissait complet. Le souvenir même des soirées de jadis semblait être absent de cette vie si calme et si bien réglée. Gœthe se sentit très malheureux, très seul. Son amour se réveilla. Assis sur le canapé de la maison Teutonique, regardant Lotte paisible et fraîche, il se dit : « Jérusalem a eu raison. Et moi aussi, je pourrais peut-être... » Mais Gœthe resta Gœthe, et revint tranquillement à Francfort.

La maison lui parut plus triste que jamais. Le moment du mariage de Kestner approchait. Le soir, dans sa chambre solitaire, « dans son lit stérile », Gœthe imaginait Charlotte dans la chambre conjugale, en camisole rayée de bleu, coiffée pour la nuit, ravissante et chaste. Le désir, la jalousie le tenaient douloureusement éveillé. Pour vivre, l'homme a besoin de contempler en avant de lui un point brillant vers lequel il marche. Mais que lui restait-il à espérer? Il se voyait condamné à rester, petit avocat ou fonctionnaire,

dans cette ville dont la médiocre bourgeoisie détesterait toujours sa fantaisie. Son esprit, qu'il savait capable de créer, s'épuiserait à rédiger des rapports ou de sottes plaidoiries. Sans modestie, mais non sans raison, il pensait : « Je vais vivre ici comme un géant enchaîné par des nains... » Il se voyait enterré vivant. Tous les compagnons de sa jeunesse le quittaient l'un après l'autre. Sa sœur Cornélie allait se marier. Son mari Merck partait pour Berlin. Bientôt, Charlotte et son mari s'éloigneraient à leur tour de Wetzlar. « Et moi je reste seul. Si je ne prends femme ou ne me pends, dites que j'aime bien la vie », écrivait-il aux Kestner, et un peu plus tard : « J'erre dans des déserts où il n'y a point d'eau. »

Il en venait à penser que la cause des suicides doit être souvent le besoin qu'éprouve un homme, menant une vie monotone et triste, de s'étonner lui-même et presque de se divertir par une action extraordinaire. « L'amour de la vie, pensait-il, dépend de l'intérêt qu'on prend au retour régulier du jour et de la nuit, des saisons et des plaisirs que nous offrent ces retours. Quand cet intérêt cesse, on ne voit plus dans la vie qu'un fardeau pénible. Un Anglais s'est pendu pour ne pas être obligé de s'habiller et de se déshabiller tous les jours. J'ai entendu un jardinier s'écrier avec ennui : « Me faudra-t-il toujours voir ces sombres nuages passer de l'Ouest à l'Est ? » Symptômes de ce dégoût de la vie qui, chez les

personnes pensives, est plus fréquent qu'on ne le croit... Pour moi-même si j'y pense froidement, qu'est-ce que la vie peut me donner encore? Une autre Frédérique que j'abandonnerai? Une autre Lotte qui m'oubliera? Une sotte carrière d'avocat à Francfort?... Certes, il serait naturel et courageux de renoncer volontairement à ces belles choses. »

« Et pourtant quand on réfléchit sur les modes de suicide, on voit qu'il est tellement contraire à la nature de l'homme de se retrancher du nombre des vivants que, pour arriver au résultat, il a recours à des mécanismes. Si Ajax se perce de son épée, c'est la pesanteur de son corps qui lui rend ce dernier service. Les armes à feu nous tuent par un geste détourné... Le seul suicide authentique c'est celui de l'Empereur Othon s'enfonçant lui-même un poignard dans le cœur. »

Pendant quelques soirs, en se couchant, il plaça près de lui un poignard. Avant d'éteindre la lumière il essayait d'enfoncer la pointe dans sa poitrine. Mais il ne put arriver à se faire la plus légère des blessures. Le corps trahissait l'esprit. « Allons! pensa-t-il, c'est qu'au fond, je désire vivre. »

Et quand, s'interrogeant bien sincèrement, en essayant d'écarter les phrases toutes faites, les fantômes qui flottent, inconsistants, au-dessus de la pensée véritable, il cherchait les raisons pour lesquelles, malgré tout, il désirait vivre,

il trouvait d'abord le plaisir, toujours renouvelé pour lui, de l'admirable spectacle du monde, la divine curiosité, puis la certitude mélancolique et douce de la naissance prochaine d'un nouvel amour, enfin l'instinct plus obscur, mais irrésistible, de veiller sur l'œuvre encore mystérieuse qui se formait en lui, il le sentait, avec une implacable lenteur. « Soyez contents, écrivait-il à ses amis de Wetzlar, je suis presque aussi heureux que deux personnes qui s'aiment comme vous. Il y a en moi autant d'espérance qu'il y en a chez les amoureux. »

***

Quand le moment du mariage de Charlotte approcha, il demanda la faveur d'acheter lui-même l'anneau nuptial. Il trouvait à irriter cette plaie comme une étrange volupté. Résolu à peindre sa tristesse, il la voulait désespérée. Gœthe, modèle de Gœthe, posait de son mieux.

Le matin du mariage, Kestner lui écrivit une lettre affectueuse. Comme Gœthe l'avait demandé, le bouquet de la mariée lui fut envoyé ; il le mit à son chapeau pour la promenade du dimanche. Il avait décidé de décrocher le jour du Vendredi Saint la silhouette de Lotte, de faire un tombeau dans le jardin et de l'enterrer solennellement. Le jour venu, cette cérémonie lui parut un peu ridicule et il y renonça. La silhouette noire et

blanche veillait maintenant sur un sommeil paisible. Les Kestner étaient partis pour Hanovre. Ne sachant rien de leur vie dans ce monde nouveau, Gœthe ne pouvait l'imaginer. Chez lui, la douleur comme l'amour avait besoin d'images pour durer. N'avait-il pas déjà laissé passer le moment favorable pour fixer des sentiments si fragiles ?

VIII

Il était resté en correspondance sentimentale avec cette charmante Maximiliane de la Roche, de qui les yeux noirs, après Wetzlar, l'avaient tant aidé à se consoler. Un jour, il apprit qu'elle épousait un épicier en gros de Francfort, Peter Anton Brentano, veuf avec cinq enfants, et de quinze ans plus âgé qu'elle. « Beau ! très beau ! écrivit Gœthe à Kestner, la chère Max de la Roche épouse un notable commerçant ! » Sans doute le sceptique Monsieur de la Roche avait-il jugé une grande fortune et une nombreuse famille préférables à la jeunesse du cœur.

Gœthe plaignit beaucoup la pauvre Max qui allait abandonner pour une sombre maison de Francfort un des coins les plus charmants du monde, et le cercle si cultivé de sa mère pour une

société de marchands enrichis. Cependant il fut ravi de voir se rapprocher de lui une personne aussi agréable.

Dès qu'il sut son arrivée à Francfort, il courut chez elle, employa tous ses moyens de conquête pour séduire les cinq enfants du veuf et, naturellement, réussit en un quart d'heure à se rendre à tout jamais indispensable. Quand Gœthe voulait plaire, personne ne résistait. Brentano lui-même, flatté par la présence chez lui de ce petit-fils de bourgmestre qui passait pour n'être point sot, lui fit le meilleur accueil.

Gœthe, retrouvant aussitôt son ardeur, se jeta dans une amitié passionnée avec sa fougue habituelle. Tenir compagnie à Max, la consoler de « l'odeur de fromage et des manières de son mari », la distraire par des promenades et des lectures, devint pour lui l'unique objet de la vie. De nouveau, tout travail fut abandonné. Et pourquoi écrire? Est-il rien qui vaille le sourire, la douce expression de contentement et de reconnaissance que, pour un fugitif instant, on peut faire apparaître sur un beau visage?

Entre les jarres d'huile et les tonnes de harengs, Max se trouvait assez malheureuse. Francfort ne lui plaisait pas. Elle essayait d'aimer son mari, mais c'était une entreprise difficile. Gœthe devint son confident. Moins pratique que Charlotte Buff, elle ne l'employa ni à éplucher les légumes ni à cueillir des fruits, mais elle passa les heures à

jouer avec lui des duos pour violoncelle et piano et à lire les derniers romans français.

Souvent, ils allaient patiner ensemble. Gœthe empruntait le manteau de velours rouge de sa mère et le jetait sur son épaule comme une cape. Il patinait parfaitement et glissant avec une souveraine aisance, tandis que le vent derrière lui gonflait cette traîne royale, il avait l'air d'un jeune dieu. Tel était du moins l'avis de Madame la Conseillère sa mère et de la jolie Madame Brentano pour laquelle était donné ce spectacle.

« Tout va très bien pour moi, écrivait-il, les trois dernières semaines n'ont été que plaisirs, et nous sommes maintenant aussi contents et aussi heureux que possible. Je dis nous, car depuis le quinze janvier, aucun côté de mon existence n'a été solitaire et le destin, que j'ai si souvent maudit, peut maintenant recevoir de moi les courtoises épithètes de bienveillant et sage destin, car depuis que ma sœur m'a quitté, voilà le premier don de lui que je puisse appeler un équivalent. Max est toujours le même ange de qui les simples et délicieuses qualités attirent tous les cœurs et le sentiment que j'ai pour elle fait la joie de mon existence. »

Enfin, ç'eût été le bonheur si Brentano n'avait été jaloux. Au début, il avait trouvé très commode ce petit jeune homme qui promenait sa femme ; son temps était entièrement occupé par les soucis de son commerce où personne ne pouvait

le remplacer. Plusieurs fois il avait élu Gœthe pour arbitre entre sa femme et lui ; il lui semblait que sur certaines questions le bon sens de tous les mâles de l'espèce devait s'accorder. Malheureusement, Gœthe était un artiste et par là, traître à son sexe. Un mari se prend toujours d'une charmante affection (que les poètes comiques ont notée) pour un amant qui pense bien, c'est-à-dire qui pense comme lui, mais un amant qui mine l'autorité maritale ne peut être que justement odieux.

Brentano, remarquant que sa femme ne s'habituait pas à Francfort, critiquait le mode de vie d'une famille ancienne et respectable, parlait toujours de musique, de livres et autres sujets malsains, conclut, non sans raison, que sans doute un mauvais conseiller lui dictait des propos contraires à l'ordre conjugal et que cet adversaire était le jeune Gœthe.

A partir du moment où il eut fait ces importantes découvertes, il traita Gœthe avec une froideur si insultante que la situation de celui-ci dans la maison devint extrêmement difficile. Répondre violemment comme il l'aurait dû, c'était se condamner à ne pas revenir ; subir en silence les affronts, c'était risquer de les voir se multiplier. Bientôt, Max elle-même, fatiguée par des querelles qui lui gâtaient tous ses plaisirs, le pria d'être prudent et de venir moins souvent. « Je vous en prie pour mon repos, lui dit-elle. Cela

ne peut pas durer ainsi, non, cela ne se peut pas. »

Il se mit à marcher à grands pas dans la chambre en répétant entre ses dents : « Non, cela ne peut durer. » Max, qui s'aperçut de l'état violent où il était, chercha à le calmer : « Je vous en prie, lui dit-elle, soyez maître de vous! Que de bonheur vous promettent votre esprit, vos connaissances, vos talents, soyez homme. Pourquoi faut-il que ce soit moi, Gœthe, moi qui appartiens à un autre, précisément moi? »

Il rentra chez lui ayant promis de ne plus revenir, mais malheureux, se parlant à lui-même, à haute voix et de façon animée. Ainsi, toujours il rencontrerait sur le chemin du bonheur les lois mesquines de la société. Il ne trouvait la paix de l'esprit, la gaîté, l'oubli de lui-même que dans la société constante et affectueuse d'une femme et pour avoir droit à ce bonheur, il fallait ou aliéner sa liberté ou condamner celle qu'il aimait à devenir « coupable et malheureuse ». Jamais le conflit entre les désirs de l'individu et les règles de la Société ne lui était apparu aussi insupportable... Charlotte?... Encore Charlotte aimait-elle Kestner. Mais Max ne pouvait aimer son marchand d'huile et ne prétendait même pas l'aimer. Et cependant il fallait céder le pas. « Vos connaissances, vos talents vous donneront le bonheur. » Quelle dérision. La connaissance est grise et l'arbre de la vie est vert. D'ailleurs, la connaissance elle aussi est limitée par l'infirmité humaine. Que savent les

plus grands savants? Rien sur l'essence même des choses. Qu'est-ce que l'homme? Les forces lui manquent à l'heure où elles lui seraient le plus nécessaires. Dans la joie comme dans la tristesse n'est-il pas borné, toujours ramené au triste sentiment de sa petitesse au moment où il espère se perdre dans l'infini?

Tout d'un coup, sans qu'il sut bien comment le renversement s'était opéré, il se retrouva tranquille, maître de lui, survolant de très haut ses tristes pensées comme si elles eussent été celles d'un autre. « Mais oui, se disait-il, c'est ainsi que devait raisonner Jérusalem... Et sans doute était-ce après une scène semblable à celle que je viens d'avoir avec Max... »

Alors, avec une étonnante lucidité, il vit soudain comment sa dernière et malheureuse aventure pourrait se mêler au récit de la mort de Jérusalem. Sans doute elle était moins tragique, elle ne l'était même pas du tout, et il savait bien qu'elle resterait simple, mais elle lui donnait le ton, la direction d'une émotion jusqu'alors inconnue.

Alors Max et son mari, Charlotte et Kestner, Gœthe et Jérusalem semblèrent se fondre, se dissoudre, disparaître, tandis que leurs éléments, cheminant dans les vastes plaines de l'esprit avec une incroyable rapidité, formaient entre eux des combinaisons neuves suivant des proportions convenables. Tout cela était beau, agréable, et Gœthe parfaitement heureux.

Alors naquirent ensemble trois personnages : Werther, Charlotte et Albert. Werther c'était Gœthe s'il n'avait pas été un artiste. Albert, c'était Kestner un peu plus mesquin, doué de la jalousie de Brentano et aussi de la raison de Gœthe lui-même. Charlotte, c'était Lotte, mais élevée par Madame de la Roche, lisant Rousseau et Klopstock.

Dès le lendemain, il s'enferma pour travailler et en quatre semaines son livre fut écrit.

IX

Quand Gœthe eut achevé *Les Souffrances du Jeune Werther*, il se sentit libre et joyeux comme après une confession générale. Rêveries, doutes, remords, désirs, tout avait trouvé sa place éternelle et nécessaire. La Cathédrale était bâtie. Déjà les dernières pensées artisanes quittaient le chantier, tandis que sur la place devenue silencieuse, l'Architecte guettait les premiers fidèles. Sa vie passée n'était plus en lui, mais devant lui ; elle était belle et, la regardant du dehors avec une triomphante langueur, il pensait vaguement à la vie nouvelle qu'il était en droit de commencer.

Le livre ne devait être mis en vente qu'au

moment de la Foire de Leipzig, mais l'auteur ne put attendre aussi longtemps pour l'envoyer au moins à Charlotte. Souvent, il essayait d'imaginer ce que serait cette lecture. Peut-être commencerait-elle *Werther* un soir, dans son lit, ses seins dressés soulevant la toile fine ; peut-être assise dans un fauteuil en face de Kestner qui, un peu jaloux, épierait à la dérobée les impressions de sa femme. Pour la première fois, elle saurait ce qu'avait été l'amour de Gœthe. Sans doute elle rougirait en arrivant aux scènes de passion de la fin, à ces baisers furieux qu'elle n'avait jamais reçus de lui et que, par la force d'un art presque magique, il pouvait maintenant lui imposer... Et la chère Max Brentano? Elle aussi rêverait sans doute longuement.

Dès qu'il eut reçu de l'imprimeur les premiers volumes, il fit un paquet de deux exemplaires, un pour Charlotte, un pour Kestner et écrivit : « Lotte, combien ce petit livre m'est cher, tu pourras le sentir en le lisant ; cet exemplaire-ci surtout a autant de prix pour moi que s'il était le seul au monde. Il est pour toi, Lotte ; je l'ai embrassé cent fois, je l'ai enfermé pour que personne ne le touche. O Lotte!... Je veux que chacun de vous deux lise seul de son côté, toi seule, Kestner seul, et que chacun de vous m'écrive un petit mot.

« Lotte, adieu Lotte. »

Kestner et sa femme sourirent et s'efforcèrent

d'obéir. Chacun d'eux prit un des petits volumes et l'ouvrit avec une affectueuse avidité.

Charlotte était un peu inquiète. Elle connaissait la nature ardente de Gœthe, son refus de contenir ses transports, d'accepter les utiles conventions sociales. Dans la vie réelle, la crainte de s'engager, de se limiter, avait presque toujours fini par endiguer ce torrent de lave. Mais qu'allait être un Gœthe en liberté?

Dès les premières pages, elle comprit que, pour son mari, l'épreuve serait dure. La scène du bal, si simple dans le souvenir, avait pris ici, elle ne savait comment, un caractère de sensualité passionnée : « Tenir dans ses bras la plus charmante des créatures! Voler avec elle comme l'orage! Voir tout passer, tout s'évanouir autour de soi! Sentir... Je fis alors le serment qu'une femme que j'aimerais ne valserait jamais qu'avec moi, dussé-je périr! Tu me comprends. »

Charlotte resta rêveuse. A y penser honnêtement, elle avait compris dès le premier jour que Gœthe l'aimait de cette façon. C'était une idée qui avait glissé dans les régions profondes de sa conscience, elle l'y avait tenue soigneusement enfermée, elle avait depuis longtemps réussi à oublier cette présence indiscrète et troublante. Cependant le souvenir était là, puisqu'en lisant, Charlotte éprouvait la douce, l'inquiétante impression d'une réminiscence.

Quand elle en vint au passage : « Oh! quel feu

court dans mes veines lorsque par hasard mon doigt touche le sien, lorsque nos pieds se rencontrent sous la table! Je m'en écarte comme d'une flamme, mais une force secrète m'attire de nouveau ; il me prend un vertige ; le trouble est dans mes sens. Ah! son innocence, la pureté de son âme ne lui permettent pas de concevoir combien les plus légères familiarités me mettent à la torture! Lorsqu'en parlant elle pose sa main sur la mienne... » Charlotte abandonna le livre et réfléchit longuement. Avait-elle été parfaitement innocente? N'avait-elle pas presque toujours, dans des moments semblables à ceux dont elle venait de lire la description, deviné le trouble de Gœthe? N'en avait-elle pas été agréablement émue? Maintenant encore un étonnant bonheur ne l'envahissait-il pas en lisant ce récit? Elle se reprocha sa coquetterie. Elle regarda son mari qui, assis en face d'elle, et tournant rapidement les pages du petit livre, avait pris un air sombre et soucieux.

Au bout de peu de temps, il releva les yeux à son tour et lui demanda à quoi elle pensait. Il paraissait furieux et gêné. « C'est une action indigne, dit-il avec force... Gœthe dessine des êtres qui, au début, sont semblables à nous, puis il les transforme, on ne sait comment, en personnages romanesques et faux... Qu'est-ce que cette Lotte sentimentale qui pleure sans cesse sur la main de Werther?... As-tu jamais dit :

« O Klopstock! » en regardant les Cieux et surtout à un jeune homme que tu voyais pour la première fois?... Je t'imagine difficilement dans ce rôle... Ah! je vois bien maintenant que Gœthe n'a jamais compris ce qui fait ton charme. Moi seul, Charlotte, moi seul... Ce qu'on aime en toi, c'est justement cette parfaite et toujours juste simplicité, cette réserve gaie et naturelle qui éloigne toutes les mauvaises pensées... Mais lui, il gâte jusqu'à son propre portrait! Le vrai Gœthe s'est beaucoup mieux conduit que Werther. Il y avait dans nos rapports, pendant ces quatre mois, quelque chose de noble, de généreux, qu'il n'a pas su exprimer... Et quant à moi qu'il a décrit comme si dépourvu de sensibilité, moi dont le cœur « ne bat pas sympathiquement à la lecture d'un livre chéri », suis-je vraiment si froid? Ah! je sais bien que si j'avais dû te perdre, Lotte, c'est moi qui aurais été Werther. »

A ce moment, les deux époux se rapprochèrent et une petite scène d'attendrissement conjugal suivit, qui n'était peut-être pas exactement ce qu'aurait souhaité l'auteur. Ce fut l'un près de l'autre et se tenant par la main qu'ils achevèrent ensemble le roman. Cette lecture se termina, au moins pour Kestner, dans un état de colère très vive. La transformation de leur histoire si honnête, si simple, en une tragique aventure, lui paraissait vraiment monstrueuse. Oui, c'était un monstre que ce personnage à deux têtes, à la fois

Gœthe et Jérusalem. Et sans doute Kestner voyait bien que le récit de la dernière entrevue entre Werther et celle qu'il aime, venait tout entier d'une lettre qu'il avait lui-même écrite à Gœthe sur la mort de Jérusalem. Mais en y trouvant une héroïne qui portait le nom de Lotte et qui, au début du livre avait été représentée sous les traits de Lotte, il souffrait comme si quelque peintre grossier eût pris le visage et le corps de sa femme pour en faire le sujet d'un tableau obscène.

Charlotte, elle, en vérité, était plus émue que mécontente, mais elle imaginait avec sympathie les sentiments de son mari et pour le calmer l'approuvait. D'ailleurs elle partageait ses craintes. Qu'allait-on dire autour d'eux? Tous leurs amis de Wetzlar, de Hanovre même, ne pourraient manquer de les reconnaître. Comment expliquer ce qui, dans le livre, les représentait vraiment et ce qui, au contraire, leur était étranger? Comment échapper à des bavardages malveillants et, en somme, bien naturels?

S'ils avaient été de sang-froid, ils auraient prévu qu'avec la prodigieuse faculté d'oubli et d'indifférence que possèdent presque tous les hommes, cette aventure qui leur paraissait si importante serait bien oubliée six mois plus tard. Mais la Sagesse et la Souffrance font rarement maison commune. Leur vie heureuse et cachée paraissait à jamais troublée par l'indiscrétion de leur ami.

Le lendemain Kestner écrivait à Gœthe une lettre mécontente et sévère : « Il est vrai que vous avez tissé dans chaque personnage quelque chose d'étranger à lui, que vous en avez fondu plusieurs en un seul. C'est très bien. Mais si dans ce travail de tissage et de mélange, vous aviez pris conseil de votre cœur, les véritables personnages dont vous avez emprunté les traits n'auraient pas été ainsi prostitués. Vous vouliez dessiner d'après nature pour donner de la vérité à votre tableau et vous avez combiné tant de contradictoires, que vous avez manqué votre but... La vraie Lotte serait bien malheureuse si elle ressemblait à votre Lotte... Et le mari de Lotte (vous l'appeliez votre ami et Dieu sait s'il l'était) se trouve dans le même cas.

« Quelle misérable créature que votre Albert!... Si vous aviez besoin qu'il fût médiocre, était-il nécessaire d'en faire un tel sot, pour pouvoir vous-même le dominer fièrement et dire : « Voyez quel gaillard je suis! »

Gœthe pendant quelques jours avait attendu avec une grande impatience le jugement de Kestner et de Lotte. Il espérait deux longues

lettres, deux lettres enthousiastes, les énumérations des passages qui les auraient plus que d'autres émus, peut-être des citations, peut-être le rappel d'incidents qu'il avait oubliés ou négligés. Il fit sauter le cachet avec une joyeuse curiosité et fut stupéfait par cette aigre critique. « Comment? pensa-t-il. Est-il possible qu'un homme intelligent comprenne aussi peu ce qu'est un livre? Pourquoi veut-il que Werther soit Gœthe? Au contraire, il fallait tuer Werther pour créer Gœthe. Sans doute il y avait en moi des éléments de Werther, mais je suis sauvé tout d'un coup par quelque chose qui est la décision. Supprimons de Gœthe la volonté, alors il restera Werther. Supprimons l'imagination et nous trouverons Albert. Pourquoi dit-il que mon Albert est une misérable créature? Pourquoi aurais-je fait Albert médiocre? Ce qui constitue la beauté de mon sujet, c'est qu'Albert et Werther s'opposent mais se valent. D'ailleurs, où Kestner prend-il qu'il est Albert? Croit-il que je sois incapable de trouver en moi-même un homme raisonnable?... »

Plus il réfléchissait, plus il relisait la lettre de Kestner, moins il comprenait, plus il s'étonnait. Cependant il lui était pénible de penser qu'il attristait ses amis. Il chercha longtemps le moyen de les apaiser. Mais que faire? Ne pas publier son roman? Il n'en avait pas le courage :

« Il faut, mes amis chers et fâchés, que je vous écrive tout de suite et que je libère mon cœur.

La chose est faite, le livre est sorti, pardonnez-moi si vous pouvez. Je ne veux rien entendre jusqu'à ce que les événements aient prouvé combien vos craintes sont exagérées, jusqu'à ce que vous en veniez à voir dans le livre lui-même, l'innocent mélange de fiction et de vérité qu'il contient... Et maintenant, mes très chers, quand vous sentirez la colère s'élever en vous, pensez, oh! pensez seulement que votre vieux Gœthe, toujours et toujours et maintenant plus que jamais, est à vous. »

La publication du livre valut aux Kestner, comme ils s'y attendaient, des demandes d'explications et des témoignages de sympathie. Le frère de Lotte, Hans Buff, leur transmit les impressions de la Maison Teutonique. Là, au moins, tout le monde connaissait Gœthe et les souffrances du jeune Werther avaient eu un succès de fou rire : « A propos, écrivait Hans, à propos, avez-vous lu *Werther* ? Qu'en pensez-vous? Ici c'est un curieux spectacle. Il n'y a que deux exemplaires dans toute la ville, et comme tout le monde veut le lire, chacun les vole de son mieux. Hier soir, papa, Caroline, Lele, Wilhelm et moi lisions tous dans un seul exemplaire dont nous avions fait sauter la couverture. Chaque feuillet passait par cinq mains... Le pauvre *Werther!* Nous avons bien ri en le lisant. Riait-il aussi en l'écrivant? »

Kestner dut juger aux amis empressés qui lui

envoyaient leurs condoléances, que son ménage était excellent, que sa femme l'avait toujours aimé, que Gœthe n'avait jamais pensé à se suicider, qu'un roman était un roman. Enfin, Charlotte obtint de lui qu'il écrivît à Gœthe une lettre d'absolution.

Mais il s'agissait bien de pardon. Le jeune auteur était enivré. Toute l'Allemagne versait des larmes sur le sort de Werther. Les jeunes gens portaient son frac bleu et son gilet jaune, ses bottes à revers brun. Les jeunes femmes copiaient les robes de Charlotte et surtout la robe blanche à nœuds roses de sa première rencontre avec son ami. Dans tous les jardins, les cœurs sensibles élevaient des petits monuments antiques à la mémoire de Werther. Des plantes grimpantes s'enroulaient autour des urnes werthériennes. On écrivait des chansons, des poèmes sur Werther. Les Français, eux-mêmes, si souvent méprisants, accueillaient avec enthousiasme ce disciple de Rousseau. Depuis la *Nouvelle Héloïse*, aucun ouvrage de l'esprit n'avait à ce point ému l'Europe.

Gœthe répondit sur un ton qui n'était guère celui d'un pénitent. « O vous, gens de peu de foi! Si vous pouviez sentir la millième partie de ce que Werther représente pour un millier de cœurs, vous ne calculeriez même pas le sacrifice que vous lui avez fait... Je ne voudrais pas, pour sauver ma propre vie, supprimer Werther. Kestner,

crois-moi, crois en moi, tes craintes, tes anxiétés, s'évanouiront comme des fantômes nocturnes. Si vous êtes généreux, si vous ne me tourmentez pas, je vous enverrai des lettres, des larmes, des soupirs sur Werther et si vous avez la foi, croyez que tout ira bien et que les bavardages n'ont aucune importance... Lotte, adieu ; Kestner, aime-moi et ne m'ennuie plus. »

Après cette date, sa correspondance avec les Kestner devint extrêmement espacée.

Embaumés, enchâssés désormais dans ses phrases, ils avaient perdu pour lui la plus grande partie de leur réalité. Une fois par an, pendant longtemps, il leur écrivit des lettres qui commençaient par « Mes Chers Enfants » pour leur demander des nouvelles d'une famille toujours accrue. Puis le bon Kestner mourut.

En 1816, la Frau Sekretärin Kestner, veuve de cinquante-neuf ans, laide, mais d'une agréable bonhomie, rendit visite à Son Excellence le Ministre d'État von Gœthe, à Weimar. Elle espérait que le grand homme pourrait être utile à ses fils, Auguste et Théodore, à Théodore surtout qui voulait se consacrer aux sciences naturelles.

Elle trouva un vieillard poli, mais excédé, sous les traits duquel elle chercha en vain le visage du jeune fou de Wetzlar, qu'il était impossible de ne pas aimer. La conversation fut difficile. Gœthe, ne sachant que dire, montra des gravures, des

plantes séchées. Chacun devinait dans les yeux de l'autre étonnement et déception. Le ministre finit par offrir à la vieille dame sa propre loge au théâtre en s'excusant de ne pouvoir l'y rejoindre. En sortant, elle pensa : « Si je l'avais rencontré par hasard et sans connaître son nom, il ne m'aurait fait aucune impression. »

C'est qu'en vérité le Docteur Gœthe était mort depuis longtemps ; morte aussi la Fraülein Lotte Buff qui avait tant aimé la danse et les promenades au clair de lune. De tous les personnages de cette histoire, un seul était encore vivant, c'était le malheureux Werther.

PAR LA FAUTE DE M. DE BALZAC

La vie imite l'art beaucoup plus que l'art n'imite la vie.

Oscar WILDE.

PAR LA FAUTE DE M. DE BALZAC

La soirée s'était passée à fumer des cigarettes en portant sur les hommes et les œuvres des jugements dépourvus à la fois de bienveillance et de solidité, quand vers minuit la conversation se ralluma tout d'un coup, comme ces feux que l'on a cru morts et qui réveillent le dormeur surpris dans une chambre illuminée.

A propos d'une de nos amies, femme assez frivole en apparence qui, la veille, nous avait tous étonnés en entrant aux Carmélites, on en était venu à parler de l'inconsistance des caractères et de la difficulté que trouve un observateur même intelligent à prévoir les actes les plus simples des êtres avec lesquels il vit.

— Ce que je me demande, avais-je dit, c'est comment on pourrait prévoir, alors qu'on trouve en chacun de nous tous les possibles contradictoires. Un accident appelle à la surface un groupe de passions plutôt qu'un autre, vous vous trouvez classé, jugé, et l'armature sociale vous fixe pour le

reste de votre vie dans une posture héroïque ou honteuse. Mais l'étiquette du mannequin correspond rarement à un classement réel. Des pensées cyniques traversent l'esprit d'hommes qui vivent comme des saints. Ils les écartent, parce que le mode de vie accepté par eux ne laisse aucune place pour elles, mais supposez que les circonstances aient placé les mêmes sujets dans une autre vitrine, leurs réactions aux mêmes images auraient été différentes. La réciproque est vraie et des intentions adorables passent, comme reflets sur l'eau, dans des âmes de scélérats. Il est donc tout à fait arbitraire de parler de personnalité. Pour la commodité du langage, de l'action, il est permis de dire : « A. est un débauché ; B. est un sage. » Mais pour un analyste un peu honnête, le caractère est chose mouvante. »

Là-dessus Mathis avait protesté : « Oui, avait-il dit, ce que vous appelez une « personnalité » n'est en effet qu'un chaos de sensations, de souvenirs, de tendances, et ce chaos est impuissant à s'organiser lui-même. Mais vous semblez oublier qu'il peut être organisé de l'extérieur. Une doctrine peut orienter ces petits éléments dispersés comme un aimant oriente les grains de limaille. Un grand amour, une croyance religieuse, un préjugé plus vigoureux que les autres introduisent dans un esprit l'invisible armature qui lui manquait et lui permettent d'atteindre à cet état d'équilibre qui est en somme le bonheur. Le point

d'appui, le point d'accrochage d'une âme doit toujours être en dehors d'elle, et c'est pourquoi... Enfin relisez l'*Imitation* : « Quand vous m'abandonnez à moi-même, je vois que je ne suis que faiblesse et qu'un pur néant, mais en ne cherchant que vous seul, et vous aimant d'un amour tout pur, je vous ai trouvé et me suis trouvé moi-même avec vous. »

A ce moment Renaud ferma d'un geste sec le livre qu'il feuilletait, se leva comme il fait presque toujours quand il a envie de parler et alla se placer devant le grand poêle qui chauffe l'atelier de notre hôte.

— La foi? dit-il en allumant sa pipe... Mais oui, la foi, la passion peuvent mettre de l'ordre dans un esprit... Oui, certainement... Mais pour un homme qui, comme moi, n'a jamais eu le bonheur de croire, et n'a plus celui d'aimer, la grande force d'équilibre, ce serait plutôt, je crois, la fiction... Oui, la fiction... Ce qu'il faut, n'est-ce pas, c'est que l'esprit, ayant dessiné un personnage qui le satisfasse, s'efforce d'y être fidèle. Eh bien, le roman, le théâtre m'aident, moi, singulièrement à sculpter ce masque nécessaire à ce que j'appellerai très volontiers, dans un sens profane, notre salut. Quand je me suis perdu, quand je me cherche en vain dans ce mélange de désirs contradictoires, dont Mathis parlait tout à l'heure, quand je me trouve médiocre, quand je me déplais (ça m'arrive souvent) je re-

prends certains livres que j'ai aimés et je cherche le ton de mon émotion passée. En contemplant mon modèle, je revois le portrait idéal que je m'étais un jour tracé de moi-même. Je reconnais le masque choisi. Je suis sauvé... En somme le Prince André de Tolstoï, le Fabrice de Stendhal, le Gœthe de *Poésie et Vérité*, voilà les « organisateurs de mon chaos... » Et je ne crois pas que mon cas soit bien rare... Est-ce que Rousseau n'a pas en son temps modifié, et même créé, la sensibilité de quelques millions de Français?... D'Annunzio celle de l'Italien moderne?... Wilde celle de quelques Anglais du début de ce siècle?... et Chateaubriand?... Et Ruskin?... Et Barrès?...

— Pardon, interrompit l'un de nous, ont-ils créé la sensibilité de leur temps ou l'ont-ils simplement notée?

— Notée? Jamais, cher ami. Les types que dessine le grand écrivain sont ceux qu'une époque souhaite, non ceux qu'elle produit. Le chevalier courtois et galant de la chanson de geste a été imaginé dans un milieu de brutes, puis il a transformé ses lecteurs. Le héros désintéressé du cinéma de Los Angelès est celui d'une nation d'hommes d'argent. L'art présente des modèles, l'homme les réalise et en les réalisant les rend inutiles en tant qu'œuvre d'art. Quand la France fut pleine de Manfreds et de Renés véritables, elle se dégoûta du romantisme. Proust va nous

faire une génération d'analystes qui auront horreur du roman d'analyse et n'aimeront plus que de beaux récits tout nus.

— Excellent sujet de conte d'Hoffmann ou de Pirandello, dit Ramon : Les personnages du romancier s'animent et le maudissent...

— Rien n'est plus certain, mon cher Ramon, et cela est vrai jusqu'aux détails. Les gestes mêmes de vos personnages deviendront un jour des gestes de chair. Vous souvenez-vous d'une phrase de Gide : « Que de Werthers secrets s'ignoraient qui n'attendaient que la balle du Werther de Gœthe pour se tuer? » Je connais, moi, un homme dont la vie entière a été transformée par un simple geste d'un héros de Balzac.

— Savez-vous, dit Ramon, qu'à Venise, pendant toute une saison, un groupe de Français imagina de prendre les noms des principaux personnages de Balzac et de feindre leurs caractères? On ne rencontrait plus au café Florian que Rastignac, Goriot, Nathan, la duchesse de Maufrigneuse ; plusieurs des actrices tinrent à honneur de jouer leur rôle jusqu'au bout...

— Ce dut être charmant, reprit Renaud ; encore n'était-ce qu'un jeu, tandis que pour l'homme dont je vous parle, ce fut sa vie réelle, sa vie unique, qui changea soudain de direction sous l'impulsion d'un souvenir littéraire. C'est un garçon que j'ai eu comme camarade à Normale et qui se nommait Lecadieu... l'homme le plus remar-

quable à coup sûr d'une promotion qui n'était pas médiocre.

— Remarquable en quoi?

— Oh! En toutes choses... Une âme forte, étrange, un esprit pénétrant... une érudition incroyable... Il avait tout lu, des Pères de l'Église aux Nibelungen, des historiens de Byzance à Karl Marx et toujours, sous les phrases, il avait su retrouver quelque chose de général et d'humain. Quand il faisait une leçon d'histoire, nous en sortions enthousiasmés. Je me souviens en particulier d'une conjuration de Catilina décrite par lui... C'était d'un grand historien et en même temps d'un grand romancier... Il était d'ailleurs le lecteur de romans le plus passionné que j'aie rencontré. Stendhal et Balzac étaient ses Dieux. Il en savait par cœur de nombreux passages et c'était d'eux qu'il semblait tenir tout ce qu'il savait du monde.

Il leur ressemblait un peu par la carrure. Il était bâti en force, laid, mais de cette laideur intelligente, empreinte de bonté et comme monumentale qui est presque toujours l'enveloppe du grand romancier. Je dis « presque toujours » parce que d'autres tares moins visibles, le manque de caractère, un vice, le malheur, peuvent provoquer ce besoin de se réincarner qui est nécessaire pour faire un créateur. Mais Tolstoï jeune était hideux, Balzac massif, Dostoïewsky faunesque et le visage du jeune Lecadieu me rappelait toujours celui

d'Henri Beyle au moment où il quitte Grenoble.

On devinait qu'il était pauvre ; il m'emmena plusieurs fois chez son beau-frère, un mécanicien de Belleville, chez qui l'on déjeunait dans la cuisine et qu'il montrait à toute l'école avec une sorte d'ostentation. Sentiment très « Julien Sorel », et tout faisait voir en effet que ce caractère le hantait. Quand il parlait de la scène où Julien dans le jardin obscur saisit sans amour la main de Mme de Rênal, il avait l'air de raconter sa vie. Les circonstances ne lui permettaient d'essayer son audace que sur des servantes de bouillon Duval ou des modèles de la Rotonde, mais nous savions qu'il attendait avec impatience le moment où il pourrait peut-être conquérir des femmes orgueilleuses, ardentes et chastes.

— Forcer l'entrée des salons par une grande œuvre, me disait-il, oui, c'est possible... Mais avec quelle lenteur! Et d'ailleurs comment faire un bon livre sans connaître des femmes vraiment achevées? Or des femmes, Renaud, de vraies femmes, il faut en prendre notre parti, on n'en trouve que dans le monde. Pour que se développent ces êtres compliqués et fragiles, il faut l'oisiveté, la richesse, un climat de luxe et d'ennui. Les autres? Les autres peuvent être désirables ; elles peuvent être belles, mais qu'est-ce qu'elles m'apportent? L'amour sensuel? Les « deux ventres qui se frottent » de Marc-Aurèle? Le « j'ai réduit l'amour à une fonction et cette fonction

à son minimum » de Monsieur Taine? Le dévouement monotone et plat de toute une vie? Pour moi, tout cela n'est rien. Ce qu'il me faut, c'est l'orgueil de la victoire, c'est le romanesque du décor... J'ai peut-être tort... Mais non. Comment pourrait-on avoir tort en constatant sa propre nature? Je suis romantique, mon ami, éperdument romantique, consciemment romantique. J'ai besoin d'être aimé pour être heureux et, étant laid, d'être puissant pour être aimé. Tout mon plan de vie est établi sur ces données, et tu pourras dire ce que tu voudras, c'est *pour moi* le seul raisonnable.

J'avais, à ce moment, toute la sagesse que peut inspirer une mauvaise santé et le « plan de vie » de Lecadieu me semblait entièrement absurde.

— Je te plains, lui répondais-je, je te plains et je ne te comprends pas. Tu te condamnes à être agité, inquiet (tu l'es déjà), et probablement à échouer devant des adversaires indignes de toi. Que m'importe à moi que les autres aient l'apparence de la réussite si j'en ai la réalité, qui est intérieure?... Enfin qu'est-ce que tu veux, Lecadieu? Le bonheur? Crois-tu vraiment que le pouvoir ou même les femmes puissent le donner? Ce que tu appelles la vie réelle, je l'appelle, moi, la vie irréelle. Comment peux-tu désirer des choses imparfaites et naturellement traîtresses quand tu as la chance d'être un de ceux qui,

pouvant consacrer leur vie aux idées, possèdent un bonheur presque intangible?

Il haussait les épaules : « Mais oui, disait-il, je connais cette chanson. Moi aussi, j'ai lu des stoïciens. Je te le répète, je suis différent d'eux et de toi. Oui, je pourrais sans doute trouver une sorte de bonheur provisoire dans les livres, les œuvres d'art, le travail. Puis à trente ans, à quarante ans, je regretterais ma vie manquée. Il serait trop tard. Je conçois un autre échelonnement des âges de la pensée. D'abord se débarrasser de la hantise de l'ambition par le seul remède efficace, qui est de la satisfaire, ensuite (mais ensuite seulement) finir la vie dans une sagesse d'autant plus sincère qu'elle connaît ce qu'elle méprise... Voilà, et une maîtresse vraiment distinguée m'épargnerait dix ans d'échecs et de basses intrigues. »

Je me souviens d'un trait qu'à ce moment j'avais assez mal compris mais qui m'apparaît maintenant comme révélateur. Ayant découvert dans une brasserie une servante irlandaise, laide et sale, il n'avait eu de répit qu'il n'eût couché avec cette fille. Cela me paraissait d'autant plus ridicule qu'elle parlait à peine le français et que la seule « lacune » de notre omniscient Lecadieu était sa complète ignorance de l'anglais.

— Mais enfin, quelle idée! lui disais-je toujours. Tu ne la comprends même pas.

— Que tu es peu psychologue! répondait-il.

Ne vois-tu pas que tout le plaisir est là?

Et vous comprenez en effet le mécanisme. Faute de pouvoir trouver chez ses maîtresses habituelles, la distinction, la pudeur nécessaires à son bonheur, il en cherchait l'illusion dans le mystère d'une langue inconnue.

Il avait de nombreux carnets chargés de notes intimes, de projets, de plans d'ouvrages. Ces plans étaient très variés, depuis une Histoire Générale du Monde jusqu'à une Géométrie de la Morale. Un soir, comme il avait oublié un de ces carnets sur une table, nous l'avions feuilleté méchamment et y avions trouvé des pensées qui nous avaient beaucoup amusés. J'ai retenu l'une d'elles qui était très « Lecadieu » : « L'échec prouve la faiblesse du désir et non pas sa témérité. »

En tête d'une page, on lisait :

POINTS DE REPÈRE,

Musset à vingt ans est un grand poète.	*Rien à faire.*
Hoche, Napoléon à vingt-quatre ans sont généraux en chef.	*Rien à faire.*
Gambetta à vingt-cinq ans est un avocat illustre.	*Peut-être.*
Stendhal ne publie le Rouge et le Noir qu'à quarante-huit ans.	*Voilà qui laisse de l'espoir.*

Cet agenda de l'ambition nous parut alors assez ridicule, bien que l'hypothèse : Lecadieu homme

de génie, fût en somme loin d'être absurde. Si l'on nous avait demandé : « Un d'entre vous a-t-il quelque chance de sortir du peloton, d'arriver à la grande gloire? » nous aurions répondu : « Oui, Lecadieu », mais encore fallait-il du bonheur. Dans toute vie de grand homme possible intervient un événement minuscule qui déclanche le succès. Que serait devenu Bonaparte sans Vendémiaire à Saint-Roch? Byron sans le coup de fouet des critiques écossais? Rien sans doute que de fort ordinaire. Encore Byron boitait-il, ce qui, pour un artiste, est une force, et Bonaparte, timide, craignait les femmes. Notre Lecadieu, lui, était laid, il était pauvre, il avait du talent, mais trouverait-il son Saint-Roch?

***

Au début de notre troisième année, le Directeur de l'École fit appeler dans son bureau quelques-uns d'entre nous. Ce directeur était Perrot, le Perrot de l'Histoire de l'Art, un brave homme qui ressemblait à la fois à un sanglier fraîchement sorti du bain et à un Cyclope, car il était borgne et formidable. Quand on lui demandait un conseil d'avenir, il répondait : « Oh! l'avenir... En sortant d'ici, tâchez donc de trouver une bonne place, bien payée, avec aussi peu de travail que possible. »

Ce jour-là, quand nous fûmes réunis autour

de lui, il nous fit le petit discours suivant : « Vous connaissez de nom Trélivan, le Ministre? Oui? Bon... M. Trélivan vient de m'envoyer son secrétaire... Il cherche un précepteur pour ses fils et demande si l'un de vous voudrait leur donner, trois fois par semaine, des leçons d'histoire, de littérature et de latin. Les heures seraient choisies de façon à vous permettre de ne rien perdre de vos conférences. Il est bien entendu que j'accorderais toutes les facilités nécessaires. A mon avis, c'est une chance d'acquérir un haut patronage et peut-être d'avoir, après l'école, quelque bonne sinécure où vous pourrez « croutillonner » pendant le reste de vos jours. Enfin cela mérite examen ; pensez-y, entendez-vous et revenez ce soir me donner un nom. »

Nous connaissions tous Trélivan, l'ami de Jules Ferry, et de Challemel-Lacour, le plus cultivé, le plus spirituel des hommes d'État de ce temps-là. Dans sa jeunesse, il avait étonné le Quartier Latin en récitant, debout sur une table, les Catilinaires et les Philippiques. Le père Hase, le vieux professeur de grec de la Sorbonne, disait n'avoir jamais eu un meilleur élève. Au pouvoir il avait conservé une fantaisie qui nous enchantait. A la tribune de la Chambre il citait des poètes. Quand on l'interpellait avec trop de grossièreté (c'était le temps des attaques sur le Tonkin et l'opposition était féroce) il ouvrait un Théocrite ou un Platon et cessait complètement

d'écouter. Cette idée même de désirer pour ses enfants, plutôt qu'un de leurs maîtres ordinaires, un précepteur aussi jeune que nous, était bien de Trélivan et nous plut.

J'aurais accepté volontiers d'aller chez lui quelques heures par semaine, mais Lecadieu comme « cacique » avait un droit de priorité et sa réponse était facile à prévoir. Il trouvait là l'occasion qu'il devait si fortement souhaiter ; il entrait de plain-pied chez un homme puissant dont il pourrait quelque jour devenir le secrétaire et qui certainement allait le lancer dans ce monde mystérieux que notre camarade prétendait dominer. Il demanda le poste et l'obtint. Le lendemain il entrait en fonction.

Nous avions pris l'habitude, Lecadieu et moi, d'avoir chaque soir un long entretien sur le palier du dortoir. Je connus ainsi dès la première semaine mille détails sur la maison des Trélivan. Lecadieu n'avait vu le Ministre qu'une fois, le premier jour ; encore avait-il dû l'attendre jusqu'à neuf heures du soir, la séance de la Chambre ayant été longue.

— Eh! bien, lui demandai-je, qu'a dit le grand homme?

— Eh! bien, me dit Lecadieu, j'ai d'abord été désappointé... Au fond on voudrait qu'un grand homme ne fût pas un homme ; dès qu'on voit des yeux, un nez, une bouche, dès qu'on entend des

phrases faites de mots usuels, c'est comme si un mirage se dissipait. Mais il est agréable, cordial, intelligent. Il m'a parlé de l'École, m'a interrogé sur les goûts littéraires de notre génération, puis m'a conduit chez sa femme qui, m'a-t-il dit, s'occupe plus que lui de l'éducation des enfants. Elle m'a bien reçu. Elle paraît le craindre ; on croirait qu'il affecte de lui parler sur un ton assez ironique.

— Bon signe, Lecadieu. Est-elle jolie?

— Très jolie.

— Mais pas très jeune puisque les fils...

— Trente ans environ... peut-être un peu plus.

Le dimanche suivant, nous fûmes invités à déjeuner par un de nos anciens professeurs, alors devenu député. C'était un ami de Gambetta, de Bouteillier, de Trélivan, et Lecadieu en profita pour se renseigner.

— Savez-vous, Monsieur, qui était Madame Trélivan avant son mariage?

— Madame Trélivan? Je crois que c'est la fille d'un industriel d'Eure-et-Loir... Bonne bourgeoisie, autant qu'il m'en souvient.

— Elle est intelligente, dit Lecadieu sur ce ton indéfinissable qui tient de l'interrogation et de l'affirmation et qui est peut-être, en réalité, le souhait d'une confirmation.

— Mais non, dit le père Lefort d'un air surpris. Pourquoi voulez-vous qu'elle soit intelligente?

Il me semble même qu'on la dit sotte. Mon collègue Jules Lemaître qui est bien dans la maison...

Lecadieu penché sur la table l'interrompit brusquement.

— Est-elle honnête?

— Qui? Madame Trélivan?... Ça, mon ami... On lui prête des amants ; moi je n'en sais rien. Cela paraît vraisemblable, Trélivan ne s'occupe pas beaucoup d'elle. Il vit, dit-on, avec Mademoiselle Marsay qu'il a fait entrer à la Comédie-Française au temps où il était aux Beaux-Arts... Je sais qu'il reçoit chez Mademoiselle Marsay et qu'il y passe presque toutes ses soirées. Alors...

Le député de Caen écarta les mains en hochant la tête et parla des élections prochaines.

***

Dès le lendemain de cette conversation, l'attitude de Lecadieu envers Mme Trélivan devint plus libre et plus dégagée. Une sorte de hardiesse voilée imprégna les phrases banales qu'il échangeait avec elle quand elle entrait pendant une leçon. Il la regardait maintenant avec une audace croissante. Elle portait toujours des robes assez ouvertes qui laissaient deviner la naissance des seins sous un voilage de tulle. Ses épaules et ses bras montraient cette fermeté pleine qui précède, sans le laisser prévoir, l'empâtement de la maturité. Le visage était sans rides ou, du moins,

Lecadieu trop jeune pour en deviner les imperceptibles sillons. Quand elle s'asseyait elle découvrait des chevilles très fines que le léger grillage de la soie semblait soustraire à la matière charnelle. Ainsi elle apparaissait à Lecadieu à la fois divine par sa beauté et par les ombres savantes qui enveloppaient sa forme animale, accessible pourtant puisque la légende la disait faible.

Je vous ai dit que l'éloquence de Lecadieu était originale et forte. Plusieurs fois, Mme Trélivan étant entrée pendant qu'il se donnait le plaisir d'évoquer devant les enfants étonnés la Rome des Césars, la cour de Cléopâtre ou les bâtisseurs de cathédrales, il eut la coquetterie un peu insolente de ne pas s'interrompre. D'un geste elle lui faisait signe de continuer et prenait doucement un fauteuil en marchant sur la pointe des pieds. « Oui, oui, se disait Lecadieu qui l'observait tout en parlant, tu penses que bien des orateurs illustres sont moins intéressants que ce petit normalien. » Il est probable qu'il se trompait et que, contemplant d'un regard vague la pointe de ses souliers où les feux prismatiques de son diamant, elle pensait à son bottier ou à quelque monture nouvelle.

Pourtant elle revenait. Lecadieu tenait de ses apparitions un compte dont certes elle était loin d'imaginer la minutieuse précision. Si elle était fidèle trois jours : « Elle mord à l'appât », pensait-il. Et reprenant une par une des phrases qu'il

avait cru remplir de sous-entendus, il cherchait à se souvenir des réactions de Mme Trélivan. Là elle avait souri ; ce mot pourtant spirituel l'avait laissée trop calme ; à cette allusion un peu libre, elle lui avait jeté un regard surpris et hautain. Si elle s'abstenait de venir pendant une semaine : « Tout est fini, se disait-il, je l'ennuie. » Il avait alors mille stratagèmes pour apprendre des enfants, sans les étonner, ce qui avait pu retenir leur mère. C'était toujours une cause simple. Elle était en voyage, ou souffrante, ou présidait un comité de dames.

— Vois-tu, me disait Lecadieu, quand on découvre que des sentiments si violents chez nous sont impuissants à faire éclater le même orage chez un autre être, on voudrait... Et surtout ne pas savoir est terrible. Ce mystère total de la pensée d'autrui, voilà la grande cause des passions. Si on pouvait deviner ce que les femmes pensent, bon ou mauvais, on ne souffrirait pas trop. On jouirait ou on renoncerait. Mais ce calme, qui peut-être cache une curiosité, et peut-être ne cache rien... »

Un jour elle lui demanda quelques titres de livres et une courte conversation s'engagea. Le quart d'heure de causerie après la leçon devint une habitude et, assez vite, le ton scolaire fut transformé par Lecadieu en cette sorte de badinage, à la fois si grave et si futile, qui sert presque toujours de prélude à l'amour. Avez-vous remar-

qué que, dans les conversations entre homme et femme, le ton plaisant n'est là que pour masquer l'intensité du désir ? On dirait que, conscients de la force qui les emporte et du danger qui les menace, ils s'efforcent de protéger leur repos par la feinte indifférence de leurs discours. Alors tout trait est allusion, toute phrase est un coup de sonde, tout compliment une caresse. Alors discours et sentiments glissent sur deux plans superposés, et le plan supérieur où passent les mots ne peut être interprété que comme signe et symbole de l'autre, où se meuvent des images animales et confuses.

Cet ardent adolescent qui voulait dominer la France par son génie se pliait à parler là des dernières pièces jouées, de romans, de robes même et du temps qu'il faisait. Il m'arrivait avec des descriptions de collets de tulle noir ou de toques blanches avec nœud Louis XV (c'était l'époque des manches à gigot et des capotes haut perchées).

— Le père Lefort avait raison, me disait-il, elle n'est pas très intelligente. Plus exactement elle ne pense jamais qu'à la surface d'elle-même. Mais que cela m'est égal !

En parlant il regardait cette main que Julien avait saisie, cette taille que Félix de Vandenesse avait prise. « Comment, se disait-il, peut-on passer de ce ton cérémonieux, de cette rigidité des corps, à l'étonnante familiarité que suppose

l'amour ? Avec les femmes que j'ai connues jusqu'à ce jour, les premiers gestes n'étaient que des plaisanteries toujours admises et même provoquées ; le reste suivait, naturellement. Mais ici, la plus légère caresse me paraît impossible à imaginer... Julien ? Mais Julien avait des soirées obscures dans un jardin, la complicité d'une belle nuit, la vie en commun... Moi je ne puis même la voir seule... »

En effet les deux enfants étaient toujours présents et c'était en vain que Lecadieu guettait dans les yeux de Mme Trélivan un encouragement ou un signe d'intelligence. Elle le regardait avec un calme parfait, avec un sang-froid qui ne laissait place pour aucune hardiesse de hasard.

Chaque fois qu'il sortait du petit hôtel qu'habitaient les Trélivan, il errait le long des quais en méditant :

— Je ne suis qu'un lâche... Cette femme a eu des amants... Elle a au moins douze ans de plus que moi, elle ne peut être bien difficile... Il est vrai que son mari est un homme remarquable. Mais les femmes voient-elles ces choses ?... Et d'ailleurs qu'importe ? Il la néglige et elle semble s'ennuyer follement.

Et il se répétait avec fureur : « Je ne suis qu'un lâche... Je ne suis qu'un lâche. »

Il se serait alors moins méprisé s'il avait mieux connu l'état véritable du cœur de Mme Trélivan, renseignements que j'eus moi, beaucoup

plus tard, par une femme qui avait joué auprès d'elle en cette période de sa vie le rôle que je remplissais auprès de Lecadieu. Quelquefois le hasard vous apporte ainsi, au bout de vingt ans, le recoupement qui vous eût si passionnément intéressé au temps même de l'aventure.

Thérèse Trélivan s'était mariée par amour. Elle était, comme on nous l'avait dit, la fille d'un industriel, mais d'un industriel voltairien et républicain, type de bourgeois français devenu rare aujourd'hui, très commun vers la fin de l'empire. Trélivan, au cours d'une de ses campagnes électorales, avait été reçu chez les parents de Thérèse et avait étonné cette jeune fille. C'était elle qui l'avait demandé en mariage. Elle avait dû vaincre l'opposition d'une famille qui évoquait, à bon droit, la réputation de Trélivan, homme à femmes et terrible joueur. Le père avait dit : « C'est un coureur qui te trompera et te ruinera. » Elle avait répondu : « Je le transformerai. »

Ceux qui l'ont connue en ce temps-là disent que sa beauté, sa naïveté, son besoin de dévouement formaient un ensemble charmant auquel on ne souhaitait pas résister. En épousant un député encore jeune et déjà célèbre, elle avait imaginé la belle vie d'un couple consacré à une sorte d'apostolat. Elle s'était vue inspirant les discours de son mari, les copiant, les applaudissant, soutien fidèle dans les moments difficiles,

compagne effacée et précieuse dans le succès. Enfin elle avait « sublimé » ses ardeurs de jeune fille en apparente passion politique.

Ce mariage fut ce qu'on pouvait attendre. Trélivan aima sa femme aussi longtemps qu'il la désira, c'est-à-dire environ trois mois. Puis il cessa brusquement de tenir compte de son existence. Esprit sarcastique, réaliste, et d'une grande pudeur d'enthousiasme, il avait été beaucoup moins séduit qu'agacé par une ardeur peut-être encombrante.

La naïveté, qui plaît aux contemplateurs, irrite les hommes d'action. Il avait repoussé, d'abord tendrement, puis poliment, puis sèchement cette collaboration domestique. Les premières grossesses et les précautions qu'elles imposent lui avaient été prétexte à fuir sa maison. Il était revenu à des amies de tempérament plus semblable au sien. Quand sa femme s'était plainte, il avait répondu qu'elle était libre.

Décidée à ne pas divorcer, d'abord à cause de ses enfants, ensuite parce qu'elle demeurait fière de s'appeler M^me^ Trélivan, surtout peut-être parce qu'elle ne voulait pas avouer sa défaite à sa famille, elle avait dû prendre la dure habitude de voyager seule avec ses jeunes enfants, de supporter la pitié officieuse des amis, de sourire quand on lui demandait si son mari était absent. Enfin, après six ans de demi-abandon, lasse de tout, hantée par un besoin confus de tendresse, tour-

mentée malgré ses déceptions par ce rêve d'amour parfait et pur qui avait fait toute la beauté de sa vie de jeune fille, elle avait pris pour amant un collègue et ami politique de Trélivan, homme vaniteux, maladroit qui lui aussi l'avait quittée après quelques mois.

Ces deux malheureuses expériences lui avaient inspiré une grande méfiance à l'égard de tous les hommes. Elle soupirait et souriait tristement dès qu'on parlait devant elle de mariage. Elle avait été une jeune fille vive, spirituelle ; elle était devenue taciturne et languissante. Les médecins trouvaient en elle une malade docile, une neurasthénique incurable. Elle vivait sans cesse dans l'attente d'un malheur ou de la mort. Surtout elle avait complètement perdu cette gracieuse confiance qui lui avait donné tant de charme dans sa jeunesse. Elle se croyait incapable et indigne d'être aimée.

Les vacances de Pâques vinrent interrompre les études des enfants et donner à Lecadieu le temps d'une méditation assez longue de laquelle il sortit résolu. Le lendemain de la rentrée, après la leçon, il demanda à M^me^ Trélivan un entretien particulier. Elle crut qu'il avait à se plaindre d'un de ses élèves et l'emmena dans un petit salon. En la suivant il était parfaitement calme, comme on l'est avant un duel quand on a bien pris son parti. Dès qu'elle eut refermé la porte, il lui dit qu'il ne pouvait plus se taire, qu'il ne vivait que

pour les minutes qu'il passait auprès d'elle, qu'il avait sans cesse son visage devant les yeux, enfin la déclaration la plus artificielle et la plus littéraire après laquelle il voulut s'approcher d'elle et lui prendre les mains.

Elle le regardait avec ennui et embarras et répétait : « Mais c'est absurde... Mais taisez-vous donc... » Enfin elle dit : « C'est ridicule, cessez, je vous prie, et allez-vous-en » d'un ton si suppliant et en même temps si décidé qu'il se sentit vaincu et honteux. Il s'éloigna d'elle et sortit en murmurant : « Je vais demander à M. Perrot de me faire remplacer auprès de vos fils. »

Dans le vestibule, il s'arrêta un instant, un peu étourdi, puis erra quelques secondes à la recherche de son chapeau, de sorte qu'un domestique, qui l'entendit, ouvrit la porte de l'office et le suivit pour le reconduire.

A ce moment, cette sortie d'amant chassé, ce valet de chambre debout derrière lui, rappelèrent brusquement à mon camarade une nouvelle de Balzac qu'il venait de lire, une courte, mais très belle nouvelle qui a pour titre : *La Femme Abandonnée.*

Est-ce que vous vous souvenez tous de la *Femme Abandonnée* ?... Ah ! Vous n'êtes pas des Balzaciens... Il faut alors que je vous rappelle, pour que vous compreniez la suite, que, dans ce récit, un jeune homme s'introduit, sous un faux prétexte, chez une femme et lui déclare, sans

aucune préparation, l'amour le plus extravagant.

Elle lui lance un coup d'œil plein de hauteur et de mépris et dit au valet de chambre qu'elle a sonné : « Jacques — ou Jean —, éclairez Monsieur. » Jusque-là c'était assez l'aventure de Lecadieu.

Mais, dans Balzac, le jeune homme, en traversant l'antichambre, réfléchit : « Si je quitte la maison, je serai toujours un sot pour cette femme ; peut-être en ce moment regrette-t-elle de m'avoir si brusquement congédié ; c'est à moi de la comprendre. » Il dit alors au valet de chambre : « J'ai oublié quelque chose », remonte, trouve encore Mme de Beauséant dans le salon et devient son amant.

— Oui, pensa Lecadieu, tout en cherchant sa manche avec maladresse, oui, c'est ma situation... Exactement... Et non seulement je serai toujours un sot à ses yeux, mais elle racontera cette aventure à son mari. Et quels ennuis !... Si je la revois, au contraire...

Il dit au valet de chambre : « J'ai oublié mes gants », traversa le vestibule presque en courant et rouvrit la porte du boudoir.

Mme Trélivan était assise, songeuse, sur une petite chaise, près de la cheminée ; elle le regarda avec surprise, mais avec une grande douceur :

— Quoi ?... dit-elle. C'est encore vous ? Je croyais...

— J'ai dit au valet de chambre que j'avais oublié mes gants. Je vous supplie de m'entendre cinq minutes.

Elle ne protesta pas et il paraît certain que, pendant les courts instants de réflexion que lui avait laissés la sortie de mon ami, elle avait regretté son mouvement de vertu. Ce sentiment, si humain, de mépriser ce qui s'offre et de s'accrocher à ce qui échappe, avait fait sans doute que, l'ayant chassé de bonne foi, en l'entendant s'éloigner elle avait désiré le revoir.

Thérèse Trélivan avait trente-neuf ans. Une fois encore, la dernière peut-être, la vie pouvait devenir pour elle un terrible et délicieux mélange de douleur et de joie ; une fois encore elle pouvait connaître les rendez-vous, les lettres cachées, les raisonnements sans fin de la jalousie. Son amant serait un adolescent qui peut-être avait du génie ; ce rêve de protection maternelle que son mari avait si sèchement interrompu, peut-être allait-elle pouvoir le reprendre avec un homme qui lui devrait tout.

L'aimait-elle ? Je n'en sais rien, mais j'incline à croire qu'avant ce moment elle n'avait jamais pensé à lui que comme au brillant professeur de ses fils et cela, non par mépris, mais par modestie. Quand il s'approcha d'elle après un assez long discours qu'elle n'avait pas entendu, elle lui tendit la main et détourna les yeux avec une grâce infinie. Ce mouvement, qui était dans la tradition des

héroïnes de Lecadieu, l'enchanta si fort qu'il baisa cette main avec une passion sincère.

* * *

Il fit un honnête effort ce soir-là pour me cacher son bonheur ; la discrétion faisait partie du personnage de l'amant tel que les romans lui avaient appris à le concevoir. Il tint bon pendant le dîner et pendant une partie de la soirée ; je me souviens qu'on y discuta avec beaucoup d'animation le premier ouvrage de M. Anatole France et que Lecadieu en analysa avec ingéniosité ce qu'il appelait « la poésie un peu trop consciente ». Vers dix heures il m'entraîna loin de nos camarades et me raconta sa journée.

— Je ne devrais pas te dire tout ceci, mais j'étoufferais si je ne pouvais avoir au moins un confident. J'ai tout joué sur une carte, mon ami, joué froidement et j'ai gagné. Donc, avec les femmes, il est vrai que l'audace toute pure suffit. Mes idées sur l'amour, qui t'amusaient parce qu'elles venaient des livres, restent vraies dans l'action. Balzac est un grand homme.

Sur quoi il commença un long récit à la fin duquel il rit, me prit par les épaules et conclut :

— La vie est admirable, Renaud.

— Il me semble, lui dis-je en me dégageant, que tu cries victoire un peu tôt. Elle t'a pardonné

ton audace, voilà ce que signifie son geste. Les difficultés restent les mêmes.

— Ah ! dit Lecadieu, tu n'as pas vu l'air dont elle m'a regardé... Elle était tout à coup devenue ravissante. Mais non, mon ami, on ne se trompe pas sur les sentiments d'une femme. J'ai moi-même senti celle-ci indifférente pendant longtemps. Quand je te dis : « Elle m'aime », je le sais.

Je l'écoutais avec cet étonnement ironique et presque gêné qu'inspirent toujours les amours des autres. Il avait pourtant raison de croire la partie gagnée ; huit jours plus tard, Mme Trélivan était sa maîtresse. Il avait conduit les opérations décisives avec une grande adresse, se préparant à chaque rencontre, réglant à l'avance ses mouvements, ses paroles. Son succès fut le triomphe d'une stratégie amoureuse presque scientifique.

Les théories vulgaires veulent que la possession marque la fin de l'amour-passion ; le cas de Lecadieu prouve au contraire qu'elle en peut déclancher le mécanisme. Il est vrai que cette femme lui apportait presque tout ce qui, pour lui, avait composé depuis l'adolescence le tableau de l'amour heureux.

Dans son idée du plaisir, j'avais toujours démêlé plusieurs éléments qui m'étonnaient, parce que je ne les y associais pas moi-même. Il avait besoin :

1° De sentir sa maîtresse supérieure à lui par quelque côté, abandonnant quelque chose, situation sociale, richesse, pour venir à lui.

2° Il désirait qu'elle fût chaste et qu'elle apportât dans le plaisir une réserve que lui, Lecadieu, aurait à vaincre. C'est au fond, je crois, qu'il était orgueilleux plus que sensuel.

Or, Thérèse Trélivan représentait à peu près exactement le type de femme qu'il m'avait si souvent décrit. Il lui savait gré de sa maison, de la chambre élégante où elle le recevait avec la complicité d'une amie, de ses robes, de ses laquais même. Surtout il éprouva un mouvement de joie qui l'attacha solidement à elle quand elle lui avoua combien il l'avait longtemps intimidée.

— Tu ne trouves pas, me dit-il, que c'est extraordinaire ? On se croit méprisé, en tout cas négligé, on trouve mille raisons, toutes excellentes, pour expliquer le dédain d'une femme. Tout d'un coup, transporté de l'autre côté du décor, on découvre qu'elle a passé par les mêmes craintes aux mêmes moments. Tu te souviens ? Je te disais : « Elle n'est pas venue depuis trois leçons ; sans doute je l'ennuie. » A ce moment, elle pensait (elle me l'a dit): « Ma présence doit l'agacer, je resterai trois leçons sans venir. » Cette connaissance totale d'un esprit étranger et que l'on pouvait croire hostile, voilà peut-être pour moi, mon cher, le plus grand plaisir de l'amour. C'est comme un apaisement parfait, un repos délicieux de

l'amour-propre. Je crois, Renaud, que je vais l'aimer.

Moi, qui naturellement étais de sang-froid, je n'avais pas oublié notre conversation avec le père Lefort.

— Mais est-elle intelligente ? demandais-je.

— Intelligente, dit-il avec animation, qu'est-ce que cela veut dire, intelligente ? Tu peux voir à l'École des mathématiciens (Lefèvre par exemple) que les spécialistes trouvent merveilleusement intelligents et que, toi et moi, nous appelons des brutes. Si j'essaie d'expliquer à Thérèse la philosophie de Spinoza (j'ai essayé), évidemment je l'ennuie, encore qu'elle y apporte beaucoup de patience et d'attention, mais sur de nombreux sujets au contraire c'est elle qui me surprend et me dépasse. Elle en sait plus sur la vie réelle d'une certaine société française en cette fin du XIX^e^ siècle que toi, que moi et que M. Renan. Sur le personnel politique, sur le monde, sur l'influence des femmes, je peux l'écouter sans ennui pendant des heures entières.

Sur de tels sujets, pendant les mois qui suivirent, M^me^ Trélivan mit une complaisance infinie à satisfaire la curiosité de mon ami. Il suffisait que Lecadieu lui dît : « J'aimerais bien voir une fois Jules Ferry... Constant doit être un curieux bonhomme... Maurice Barrès, vous le connaissez ? » pour qu'elle promît aussitôt d'organiser une rencontre. Elle découvrait le prix de ces innombrables amitiés de Trélivan qui lui avaient

paru jusqu'alors si ennuyeuses et si lourdes. Elle trouvait un plaisir vif à faire hommage à son jeune amant du crédit de son mari.

— Mais, Trélivan ? disais-je quelquefois quand Lecadieu revenait d'une de ces soirées desquelles il me rapportait toujours tant de récits merveilleux... Tout de même, comment ne s'aperçoit-il pas du changement de ta situation dans la maison ?

Lecadieu devenait rêveur.

— Oui, disait-il, c'est assez étrange.

— Enfin, elle te reçoit quelquefois chez elle ?

— Très peu, à cause des enfants, et aussi des domestiques, mais quand à Trélivan, il est sans exemple qu'il soit chez lui entre trois et sept... Ce qui est étonnant, c'est qu'elle lui a vingt fois demandé des invitations pour moi, des places pour la Chambre, pour le Sénat, et qu'il accorde tout avec beaucoup de politesse et même d'amabilité, sans demander aucune explication. Quand je dîne chez lui, il me traite avec une particulière estime. Il me présente : « Un jeune normalien plein de talent... » Je crois qu'il m'a pris en amitié.

Une conséquence de cette vie nouvelle était que Lecadieu ne travaillait plus guère. Notre directeur, fasciné par le nom puissant de Trélivan, avait renoncé à tout contrôle sur ses sorties, mais nos professeurs se plaignaient de lui. Il était trop brillant pour être en danger d'échouer à l'agrégation, mais il perdait du terrain. Je le lui

disais ; il en riait. La lecture de trente ou quarante auteurs difficiles lui apparaissait comme une occupation absurde et indigne de lui. A ce point de vue, Mme Trélivan avait sur lui une mauvaise influence. Elle avait si souvent vu l'intrigue réussir autour d'elle qu'elle avait convaincu Lecadieu de la lenteur de la route vulgaire.

— L'agrégation, disait-il, je la passerai puisque je suis ici, mais quelle corvée !... Cela t'amuse, toi, d'étudier les ficelles nécessaires pour mouvoir les vieilles marionnettes universitaires ? Moi, cela m'intéresse un peu parce que j'ai le goût de toutes les ficelles, mais je trouve que, sottise pour sottise, mieux vaudrait s'agiter sur un autre guignol où le public serait plus nombreux. Dans le monde tel qu'il est fait, la puissance est en raison inverse du travail fourni. La vie la plus heureuse, la société moderne la donne au plus inutile. Un bon orateur, un homme d'esprit aura les salons, les femmes et même l'amour du peuple. Tu te souviens du mot de La Bruyère : « La qualité met d'abord un homme en passe ; c'est trente ans qu'elle lui fait gagner. » La qualité, aujourd'hui, c'est la faveur de quelques hommes, ministres, chefs de groupes, grands bureaucrates, qui sont plus puissants que Louis XIV ou Napoléon ne le furent jamais.

— Mais alors ? Tu ferais de la politique ?

— Pourquoi ? Non, je ne forme aucun projet défini. Je suis « en alerte » ; je saisirai toute occa-

sion... Il y a mille carrières hors de la politique qui participent de son côté « miracle » sans participer de ses dangers. L'homme politique a tout de même besoin de plaire au peuple, c'est difficile et mystérieux. Je veux, moi, plaire aux politiques et cela c'est un jeu d'enfants et même un jeu agréable. Beaucoup sont des hommes cultivés, charmants ; Trélivan parle d'Aristophane bien mieux que nos maîtres et avec un sens de la vie qu'ils n'ont pas. Tu n'as pas idée de ce cynisme pur, de cette impudeur magnifique.

Après cela mes éloges de la chaire en province, des quatre heures de cours, de la liberté de méditation, devaient lui paraître bien plats.

Vers ce temps-là, je sus aussi par un de nos camarades, dont le père allait chez les Trélivan, que Lecadieu n'y plaisait pas à tout le monde. Il cachait mal son sentiment d'égalité complète avec les plus grands. Son machiavélisme était transparent. Il n'était pas naturellement respectueux. On était surpris de voir toujours, aux côtés de la maîtresse de maison, ce garçon trop gros pour son âge, ce masque à la Danton ; on le sentait à la fois timide et agacé de l'être, fort et trop conscient de sa force. « Quel est ce Caliban qui parle le langage de Prospero ? » avait demandé M. Lemaître.

Un autre aspect désagréable de cette aventure, c'était que Lecadieu avait maintenant toujours besoin d'argent. Le costume jouait un rôle dans

son nouveau plan de vie et sur ce point ce brillant esprit allait jusqu'à l'enfantillage. Je l'ai entendu me parler pendant trois soirs du gilet blanc croisé que portait un jeune chef de cabinet. Dans la rue il s'arrêtait devant des magasins de chaussures et étudiait longuement les formes. Puis me voyant silencieux et désapprobateur :

— Allons, me disait-il, vide ton sac... Je ne manque pas d'arguments pour te répondre.

*
* *

Les chambres des élèves, à Normale, sont des sortes de loges fermées par des rideaux et alignées le long d'un couloir. La mienne était à droite de celle de Lecadieu ; à gauche couchait André Klein, qui est maintenant député des Landes.

Quelques semaines avant le concours je fus réveillé par un bruit qui me parut étrange et, m'étant assis sur mon lit, j'entendis distinctement des sanglots. Je me levai ; dans le couloir, Klein déjà alarmé épiait, l'oreille collée au rideau, devant la chambre de Lecadieu. C'était de là que venaient les gémissements.

Je n'avais pas vu mon ami depuis le matin mais nous nous étions si bien accoutumés à ses absences que personne n'avait pris garde à la longueur de celle-ci.

Après m'avoir consulté d'un mouvement de tête, Klein tira le rideau. Lecadieu, encore habillé,

était étendu sur son lit, en larmes. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit de sa force de caractère, de notre respect pour lui, et vous imaginerez notre surprise.

— Qu'est-ce que tu as ? lui dis-je... Lecadieu ! Réponds-moi... Qu'est-ce que tu as ?

— Laisse-moi tranquille... Je vais m'en aller.

— T'en aller ? Quelle est cette histoire ?

— Ce n'est pas une histoire, je suis obligé de partir.

— Es-tu fou ? On t'a renvoyé ?

— Non... J'ai promis de partir.

Il secoua la tête et se laissa retomber sur son lit.

— Tu es ridicule, Lecadieu, dit Klein.

L'autre se redressa vivement.

— Enfin, lui dis-je, qu'est-il arrivé ?... Klein, laisse-nous, veux-tu ?

Nous restâmes seuls. Lecadieu s'était déjà ressaisi. Il se leva, alla devant sa glace, remit en ordre ses cheveux et sa cravate et revint s'asseoir près de moi.

Alors, le voyant mieux, je fus frappé par l'extraordinaire altération de ses traits. On eut dit que les yeux étaient éteints. J'eus l'intuition que dans ce beau mécanisme quelque pièce essentielle venait d'être brisée.

— Mme Trélivan ? demandai-je.

Je croyais qu'elle était morte.

— Oui, dit-il après avoir soupiré... Ne t'impatiente pas ; je te dirai tout... Oui, aujourd'hui,

après ma leçon, Trélivan m'a fait demander par le valet de chambre de venir jusqu'à son bureau. Il travaillait. Il m'a dit : « Bonjour, mon ami », a tranquillement achevé son paragraphe et sans un mot de plus m'a tendu deux de mes lettres... (j'avais eu la sottise d'écrire des lettres, non seulement sentimentales, mais impossibles à défendre.) J'ai balbutié je ne sais quoi, des phrases incohérentes sans doute. Je n'étais pas préparé ; je vivais comme tu le sais dans une sécurité complète. Il était, lui, tout à fait calme ; je me sentais jugé, mesuré.

Quand je me suis tu, il a secoué la cendre de sa cigarette (oh ! ce temps d'arrêt, Renaud... malgré tout j'ai eu le temps de l'admirer, c'était d'un grand comédien), et il a commencé à me parler de « notre » situation avec une impartialité, un détachement, une clarté de jugement étonnants. Je ne peux pas te donner une idée de son discours. Tout me paraissait clair, évident. Il me disait « : Vous aimez ma femme ; vous le lui écrivez. Elle vous aime aussi et d'un sentiment que je crois très sincère, très profond. Vous savez certainement ce qu'a été notre vie conjugale ? Votre amour, le sien ne sont même pas coupables. Bien mieux, j'ai en ce moment des raisons personnelles pour désirer ma liberté ; je ne mettrai aucun obstacle à votre bonheur... Les enfants ? Je n'ai comme vous le savez que des fils ; je vais les faire entrer au lycée comme internes... Les vacances ? Tout s'arrangera avec bonne humeur et courtoisie. Les

petits n'en souffriront nullement, au contraire. Les moyens de vivre ? Thérèse a une fortune modeste et vous gagnerez votre vie... Je ne vois qu'un obstacle, ou plutôt qu'une difficulté : je suis un homme public et mon divorce fera quelque bruit. Pour réduire ce scandale au minimum, j'ai besoin de vous. Je vous offre une issue correcte, honorable. Je ne veux pas que ma femme, restée à Paris pendant le procès, alimente involontairement les colporteurs de potins. Je vous demande de partir et de l'emmener. Je préviendrai votre directeur et vous ferai nommer professeur dans un collège de province... — Mais Monsieur, lui dis-je, je ne suis pas agrégé. — Eh bien ? ce n'est pas indispensable. Soyez tranquille ; j'ai encore assez d'influence au Ministère pour faire nommer un professeur de sixième. D'ailleurs rien ne vous empêche de continuer à préparer votre agrégation et de vous y présenter l'an prochain. Je vous ferai alors donner un poste meilleur. Surtout ne croyez pas que je me prépare à vous persécuter... Bien au contraire. Vous vous trouvez dans une situation difficile, pénible ; je le sais, mon ami, je vous plains, j'en tiens compte ; je pense, en cette histoire, à votre intérêt comme au mien ; si vous acceptez mes conditions, je vous aiderai à en sortir... Si vous les refusez, je me verrai obligé d'user des armes légales. »

— Les armes légales, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qu'il peut te faire ?

— Oh ! tout... le procès en adultère.

— Quelle sottise ! Seize francs d'amende ? Il serait tout à fait ridicule.

— Oui, mais un homme comme lui peut fermer toute carrière. Résister serait fou ; en cédant au contraire... qui sait ?

— Tu as acepté ?

— Je pars dans huit jours, avec elle, pour le collège de Luxeuil.

— Et elle consent ?

— Ah ! me dit Lecadieu, elle est admirable. Je viens de passer la soirée chez elle. Je lui ai dit : « Vous ne craignez pas la vie de petite ville, la médiocrité, l'ennui ? » Elle m'a répondu : « Je pars avec vous ; je n'ai entendu que cela. »

Je compris alors pourquoi Lecadieu cédait si facilement ; il était enivré par l'idée de vivre librement avec sa maîtresse.

*
* *

En ce temps-là j'étais, comme lui, bien jeune et ce coup de théâtre avait quelque chose de si dramatique que j'en acceptai la fatale nécessité sans penser à la discuter. Plus tard, quand j'ai réfléchi à ces événements avec quelque connaissance des hommes, j'ai compris que Trélivan avait habilement profité de l'inexpérience d'un enfant pour déblayer sa propre vie avec peu de dégâts. Il y avait longtemps qu'il désirait se débar-

rasser d'une femme qui l'ennuyait. Nous avons su depuis qu'il était, dès ce moment, décidé à épouser Mlle Marsay. Il avait connu l'existence du premier amant mais avait hésité alors à déclancher un scandale qui, à cause de ses rapports nécessaires avec cet homme, eût rendu sa vie politique assez difficile. L'exercice du pouvoir lui avait appris à se soumettre et il avait guetté l'occasion favorable. Il n'en pouvait trouver de plus belle : un adolescent écrasé par son prestige, sa femme écartée de Paris pour longtemps si elle suivait son amant (et il était probable qu'elle le suivrait parce qu'il était jeune et qu'elle l'aimait) ; le désordre public réduit au minimum par la disparition des protagonistes. Il avait vu là une partie sûre à jouer et l'avait gagnée sans effort.

Quinze jours plus tard, Lecadieu avait disparu de notre vie. Il écrivit quelquefois, ne parut pas au concours d'agrégation de cette année-là, ni au suivant. Les ondes soulevées par cette chute diminuèrent, disparurent. Un faire-part m'annonça son mariage avec Mme Trélivan. Je sus par des camarades qu'il était agrégé, par un inspecteur général qu'il avait été nommé au lycée de B... poste très demandé, « grâce à des influences politiques », puis je quittai l'Université et oubliai Lecadieu.

***

L'an dernier, les hasards d'un voyage m'ayant conduit à B..., j'eus la curiosité d'entrer au lycée qui est installé dans une ancienne abbaye et l'un des plus beaux de France et de demander au concierge ce qu'était devenu M. Lecadieu. Ce concierge était un homme empressé et grandiloquent qui, sans doute à force de promener dans une atmosphère chargée de science le cahier des absents et celui des retenues, avait acquis une sorte de pédantisme.

— M. Lecadieu ? me dit-il... M. Lecadieu appartient au corps des professeurs de ce lycée depuis plus de vingt ans, et nous espérons qu'il y attendra sa retraite... D'ailleurs, si vous voulez le voir, vous n'avez qu'à traverser la cour d'honneur et à descendre dans la cour des petits, l'escalier de gauche. Il est certainement par là à causer avec la surveillante.

— Comment ? Le lycée n'est pas en vacances ?

— Si, mais M^lle^ Septime accepte de garder quelques enfants dans la journée pour des familles de la ville. M. le Proviseur veut bien l'y autoriser, et M. Lecadieu vient lui tenir compagnie.

— Tiens ! Mais il est marié, Lecadieu, n'est-ce pas ?

— Il l'était, Monsieur, me dit mon concierge d'un air de reproche et d'une voix tragique. Nous

avons enterré Mme Lecadieu il y a un an, la veille de la Saint-Charlemagne.

— Au fond, c'est vrai, pensais-je, elle devait avoir près de soixante-dix ans... La vie de ce ménage a dû être bien étrange.

Et je demandai encore :

— Elle était beaucoup plus âgée que lui, n'est-ce pas ?

— Monsieur, me dit-il, c'est une des choses les plus étonnantes que j'aie vues dans ce lycée. Cette Mme Lecadieu est devenue vieille d'un seul coup... Quand ils sont arrivés ici, c'était, je n'exagère pas, une jeune fille... blonde, un beau teint rose, bien habillée... et fière. Vous savez peut-être qui elle avait été ?

— Oui, oui, je sais.

— Eh bien, naturellement, la femme d'un Président du Conseil, vous pensez que dans un lycée de province... Au début, elle nous a beaucoup inquiétés. Nous avons beaucoup d'union ici, Monsieur... Monsieur le Proviseur dit toujours : « Je veux que mon lycée soit une famille » et quand il entre dans une classe il ne manque jamais de dire au professeur : « Monsieur Lecadieu (je dis son nom comme je dirais Monsieur Nebout ou Monsieur Lecaplain), comment va votre dame ? » Mais, comme je vous l'ai dit, dans les commencements, Mme Lecadieu ne voulait connaître personne, elle ne faisait pas de visites, elle ne les rendait même pas. Beaucoup de ce

Messieurs en faisaient grise mine au mari et ça se comprend. Heureusement M. Lecadieu était galant et arrangeait les choses avec ces dames. C'est un homme qui sait plaire. Maintenant, quand il fait une conférence en ville, toute l'aristocratie est là, les notaires, les industriels, le préfet, tout le monde... Et puis tout s'arrange. Sa dame elle-même s'était formée ; dans les derniers temps, il n'y avait pas plus populaire ici que Mme Lecadieu, ni plus aimable. Mais elle était devenue vieille, vieille... C'est un cancer qui l'a emportée.

— Vraiment ? dis-je... Si vous le permettez je vais tâcher de trouver M. Lecadieu.

Je traversai la cour d'honneur. C'était un ancien cloître du quinzième, un peu déshonoré par des fenêtres trop nombreuses à travers lesquelles on apercevait des bancs et des tables fendillées. A gauche, un escalier voûté descendait vers une cour plus petite entourée de maigres arbres. Au pied de cet escalier, deux personnages se tenaient debout, un homme qui me tournait le dos et une grande femme au visage osseux, aux cheveux gras, dont le corsage de flanelle à carreaux était soulevé en cercle rigide par un corset citadelle à la mode ancienne. Ce couple paraissait engagé dans une conversation animée. Le passage voûté, faisant tuyau acoustique, m'apporta une voix qui évoqua avec une extraordinaire netteté le palier du dortoir de Normale et voici ce que j'entendis :

— Oui, Corneille est peut-être plus fort, mais

Racine est plus tendre, plus délicat. La Bruyère a dit avec beaucoup d'esprit que l'un peint les hommes tels qu'ils sont ; l'autre...

Entendre dire de telles platitudes à une telle interlocutrice, et penser qu'elles étaient dites par un homme qui avait été le confident de mes premières idées et l'influence la plus forte que j'eusse subie dans ma jeunesse, cela me parut si étrange et surtout si pénible que je fis sous la voûte deux pas brusques pour mieux voir celui qui parlait, avec l'espoir que je m'étais trompé. Il tourna la tête, découvrant des attributs inattendus : une barbe grisonnante, un crâne chauve. Mais c'était bien Lecadieu. Lui aussi me reconnut aussitôt, et son visage prit une vague expression d'ennui et presque de douleur qui disparut immédiatement sous un sourire gentil, mais un peu gêné, un peu gauche.

Assez ému, ne désirant pas parler du passé devant la surveillante à tête de gendarme, j'invitai rapidement mon ami à déjeuner et lui donnai rendez-vous à midi dans un restaurant qu'il m'indiqua.

Il y a devant le lycée de B... une petite place plantée de marronniers ; je m'y arrêtai assez longtemps : « De quoi dépend, me disais-je, la réussite ou l'échec d'une existence ? Voilà que Lecadieu, né pour être un grand homme, traduit chaque année les mêmes versions avec des générations successives de collégiens tourangeaux et passe

ses vacances à faire une cour pédante à un monstre ridicule, cependant que Klein, qui est merveilleusement intelligent, mais qui tout de même n'avait pas de génie, réalise, lui, dans la vie réelle, le rêve de jeunesse de Lecadieu. Pourquoi ? (Il faudra, pensai-je, que je demande à Klein de faire nommer Lecadieu à Paris).

Et, me dirigeant vers Saint-Étienne de B... qui est une belle église romane et que je désirais revoir, j'essayai d'imaginer ce qui avait pu amener cette déchéance : « Au début, Lecadieu ne pouvait être différent de lui-même. C'était le même homme, le même cerveau. Qu'est-il arrivé ? Trélivan a dû les maintenir impitoyablement en province. Il a tenu ses promesses et leur a donné un avancement rapide, mais il leur a interdit Paris...La province réussit merveilleusement à certains esprits... J'y ai trouvé, moi, le bonheur. J'ai eu jadis à Rouen des professeurs auxquels l'acceptation de la vie provinciale avait donné une admirable sérénité, un goût pur et dégagé des erreurs de la mode. Mais un Lecadieu a besoin de Paris. Exilé, son appétit de puissance doit lui faire rechercher des succès médiocres... Etre un homme d'esprit à B... ; épreuve redoutable pour un caractère. Y être un homme politique ? Très difficile quand on n'est pas du pays. En tout cas, c'est un long travail ; il y a des droits acquis, l'ancienneté, une sorte de hiérarchie. Pour un tempérament comme celui-ci, le découragement a

dû être rapide... Encore un homme seul peut-il s'évader, travailler, mais Lecadieu avait une femme avec lui. Après les premiers mois de bonheur, elle a dû regretter sa vie mondaine... On imagine de lentes concessions... Puis elle vieillit... Il est sensuel... Il y a des jeunes filles, des cours de littérature... Mme Trélivan devient jalouse... La vie n'est plus qu'une suite de sottes, d'épuisantes discussions... Puis la maladie, le désir d'oublier, l'accoutumance aussi, l'étonnante relativité des ambitions, le bonheur trouvé dans des satisfactions d'orgueil qui lui eussent paru ridicules à vingt ans (le Conseil Municipal, la conquête de la surveillante)... Et pourtant mon Lecadieu, l'adolescent de génie ne peut avoir entièrement disparu ; il faut bien qu'il en reste, dans cet esprit, de larges apports, submergés peut-être, mais qu'il doit être possible de dégager, d'atteindre...»

Quand j'arrivai au restaurant, après avoir vu la cathédrale, Lecadieu était déjà là et poursuivait avec la patronne, petite femme grasse aux accroche-cœurs noirs, une conversation érudite et badine dont les dernières phrases me soulevèrent le cœur. Je me hâtai de l'entraîner vers une table.

Vous connaissez cette volubilité inquiète des hommes qui redoutent une allusion pénible. Dès que la conversation tend à s'approcher des thèmes « tabou », une fausse animation dénonce leur anxiété. Leurs phrases sont alors comme ces

trains vides que le commandement fait circuler dans les secteurs vulnérables pour détourner une attaque prévue. Pendant tout le repas, mon Lecadieu ne cessa de parler avec une éloquence facile, fluviale, banale jusqu'à l'absurde, de la ville de B..., de son collège, du climat, des élections municipales, des intrigues des professeurs-femmes.

— Il y a ici, mon vieux, en dixième préparatoire, une petite institutrice...

Pour moi, la seule chose qui m'eût intéressé aurait été de savoir comment cette grande ambition avait renoncé, comment cette dure volonté avait capitulé, enfin ce qu'avait été sa vie sentimentale depuis le jour où il avait quitté Normale. Mais chaque fois que j'essayais de l'entraîner de ce côté, il obscurcissait l'air tout autour de nous d'un jet de paroles vaines et confuses. Je retrouvais ces yeux « éteints » qui m'avaient tant frappé le soir du jour où Trélivan avait découvert son intrigue.

Comme on servait le fromage, je devins furieux et perdant toute mesure, je lui dis brutalement en le tenant sous mon regard : « Quel jeu joues-tu donc, Lecadieu ?... Tu as pourtant été intelligent ?... Pourquoi parles-tu comme un recueil de morceaux choisis ?... Pourquoi as-tu peur de moi ?... Et de toi ? »

Il devint très rouge. Une rapide lueur de volonté, peut-être de colère, passa dans ses yeux, et pendant quelques instants je retrouvai mon Lecadieu, mon Julien Sorel, mon Rastignac de

l'École. Mais tout de suite le masque officiel vint se replaquer sur le grand visage barbu, et avec un sourire :

— Comment ? dit-il... Quoi, intelligent ?... Que veux-tu dire ? Tu as toujours été singulier.

Puis il me parla de son proviseur : M. de Balzac avait achevé son homme.

PORTRAIT D'UNE ACTRICE

PORTRAIT D'UNE ACTRICE

... But I'll undo
The world by dying ; because
love dies too.
(DONNE).

I

Vers le milieu du XVIII^e siècle, les troupes de comédiens ambulants qui parcouraient les campagnes anglaises, jouant Shakespeare dans les cours des auberges ou sur la terre battue des granges, menaient presque toutes une existence misérable et dégradante. Les puritains, encore nombreux, affichaient à l'entrée de leurs villages : « Ici on ne tolère ni singes, ni marionnettes, ni comédiens. » Sans doute reprochaient-ils au théâtre, comme le grand évêque papiste, de représenter les passions sous des dehors trop aimables.

Mais la profession n'est qu'un accident, et la

dignité véritable ne saurait être diminuée par des circonstances extérieures. Bien que Mr. Roger Kemble fût le très humble directeur d'une de ces troupes d'acteurs vagabonds, il avait les manières simples et grandes, l'austère aisance d'un Lord Chancelier. On ne pouvait rien imaginer de plus noble que son visage. Des sourcils parfaitement arqués surmontaient les yeux très vifs, la bouche était petite et bien dessinée, le nez surtout admirable. Par un mélange assez rare, et dosé avec un art infini, la ligne en était droite et pure, afin de ne pas altérer l'harmonie majestueuse des traits, tandis que le bout, imperceptiblement trop long, trop charnu, ajoutait à la physionomie quelque chose de fort et de personnel. Ce nez était un nez de famille, héréditaire et subtil, et les amis des Kemble avaient le sentiment confus d'y trouver un symbole satisfaisant.

Mrs. Kemble était, comme son mari, très belle et très imposante. Sa voix énergique et douce semblait faite pour la tragédie ; elle-même avait été créée par un Démiurge prévoyant pour jouer les mères romaines et les reines de Shakespeare. Quand un soir elle accoucha d'une fille après une représentation d'Henry VIII, drame qui se termine, comme on sait, par la naissance d'Élisabeth, toute la troupe eut le sentiment qu'une princesse venait de naître. A la ville comme à la scène, il y avait dans le couple Kemble quelque chose de royal.

Leur fille Sarah hérita de la beauté de ses parents et fut élevée par eux avec une sage austérité. Sa mère lui apprit à bien lire, en articulant chaque syllabe, et à savoir la Bible par cœur. Le soir, on lui confiait des petits rôles, comme Ariel de *la Tempête*, et on la chargeait de frapper le chandelier avec les mouchettes pour imiter, suivant les spectacles, le bruit du moulin ou celui de l'orage. Le matin, les passants apercevaient aux fenêtres des auberges un admirable visage d'enfant, enfoncé dans un gros livre qui était le *Paradis Perdu*. Les sombres tableaux du grand puritain, ses immenses paysages lyriques, enchantaient un esprit parfaitement religieux et naturellement avide de sublime. Lisant et relisant le passage où Satan, au bord d'un océan de flammes appelle à lui ses Légions Infernales, elle éprouvait pour le bel ange maudit une tendre compassion.

Mr. et Mrs. Kemble étaient résolus à ce que leurs enfants ne devinssent pas comédiens. Ils avaient pour la respectabilité un goût presque douloureux, et souffraient du mépris où tant de gens tenaient injustement leur métier. Aussi Mr. Kemble, qui était catholique, avait-il envoyé son fils John en France, au séminaire de Douai, pour faire de lui un prêtre. Quant à Sarah, il espérait que sa beauté lui permettrait d'échapper à la scène par un riche mariage.

En effet, elle avait à peine seize ans et les épaules encore anguleuses quand le fils d'un riche

propriétaire, l'ayant entendu chanter, devint amoureux d'elle et demanda sa main. Mr. Kemble accueillit avec complaisance un projet qui répondait si bien à ses désirs, et l'assiduité du prétendant, encouragée par le père, fut tolérée par la fille. Mr. Siddons, jeune premier de la troupe, parut en souffrir.

C'était un acteur sans talent qui, comme tous les comédiens et comme presque tous les hommes, se croyait indispensable. Il avait la fatuité nécessaire et naturelle à son emploi, regardait avec une admiration grandissante se former auprès de lui une belle et sage personne, et faisait à Sarah Kemble, sous le couvert du travail en commun, une cour respectueuse.

Se voyant en si grand danger de la perdre, il trouva le courage de demander un entretien à son directeur et de lui avouer ses sentiments. Mr. Kemble répondit, avec une hauteur toute royale, que sa fille n'épouserait jamais un acteur, et, pour plus de sûreté, congédia l'audacieux. D'ailleurs, étant honnête homme, et mettant, ainsi qu'il sied, les usages de la profession au-dessus de ses craintes personnelles, il offrit de donner, avant le départ, un « bénéfice » au profit de l'amoureux évincé.

Là se produisit un incident pénible. Siddons, à la fin du spectacle, demanda à revenir en scène pour faire ses adieux au public. Il sortit de sa poche un manuscrit et commença la lecture d'un

à-propos en vers qu'il avait composé pour raconter aux spectateurs l'injuste fin de ses amours. Les sensibilités de petites villes sont avides d'exercice et les applaudissements furent vifs. Quand l'acteur rentra dans les coulisses, Mrs. Kemble, de sa belle et forte main, lui donna deux vigoureux soufflets ; elle méprisait de tout son cœur un jeune homme qui jouait faux et qui articulait mal.

Sarah Kemble, jusqu'à ce moment, était restée spectatrice en apparence impartiale, d'un conflit dont elle était l'objet. Elle était bien jeune pour vouloir fortement. Mais toute la tradition théâtrale l'inclinait vers un amant malheureux. Émue par un traitement si dur, un peu honteuse peut-être de la conduite de ses parents, elle jura qu'elle n'épouserait que la victime. Son père essaya de l'éloigner pendant quelque temps de la scène, et la plaça comme lectrice dans une famille du voisinage. Puis il pensa qu'elle était une Kemble. Avec sa beauté céleste et régulière, elle avait le nez de la famille, le nez volontaire et vigoureux. Il craignit un mariage clandestin.

— Je t'avais défendu, lui dit-il, d'épouser jamais un acteur. Tu ne me désobéis pas, car tu épouses un homme de qui le Diable lui-même ne ferait pas un acteur.

II

Un an plus tard, le nom de Mrs. Siddons n'était déjà plus tout à fait inconnu dans les comtés du Sud de l'Angleterre. On ne trouvait pas souvent, dans une troupe errante, une beauté aussi parfaite. La sévérité de ses manières, la solidité de sa vertu mêlaient le respect à l'admiration. Ceux qui l'avaient approchée décrivaient sa vie laborieuse. Elle passait la matinée à laver ou à repasser le linge, à préparer le repas de son mari, à s'occuper de l'enfant qui lui était né. L'après-midi, elle apprenait ses rôles nouveaux ; le soir, elle jouait, et souvent, en rentrant, après le théâtre, achevait encore sa lessive.

Ce mélange de vertu bourgeoise et de talents poétiques plaisait infiniment au public anglais. L'usage, en ce temps-là dans les petites villes, était que les acteurs allassent, de maison en maison, prier humblement les habitants d'assister à leur bénéfice. Mrs. Siddons recevait toujours un accueil enthousiaste.

— Ah ! lui disaient les vieux amateurs, une actrice de votre talent ne devrait pas courir les provinces !

Tel était bien aussi l'avis de la charmante Sarah Siddons qui se sentait, malgré sa jeunesse,

parfaitement maîtresse de son art. « Tous les rôles sont faciles, disait-elle, ce n'est qu'une question de mémoire. » Cependant, quand un soir, elle étudia pour la première fois celui de Lady Macbeth, elle remonta dans sa chambre, rêveuse et épouvantée. Ce caractère lui paraissait d'une incompréhensible méchanceté. Elle se sentait si peu capable de faire du mal. Elle aimait son mari, d'une affection un peu supérieure de fille de directeur et de comédienne plus brillante. Elle adorait son enfant. Elle aimait Dieu, ses parents, ses camarades, les beaux villages anglais aux toits de chaume soigneusement coupés. Elle aimait son travail, son métier, les planches. Sa Lady Macbeth fut idyllique.

Un soir dans un petit théâtre de ville d'eaux, l'Honorable Miss Boyle, femme fort à la mode, découvrit la troupe Siddons et fut charmée par la débutante. Elle lui rendit visite, lui donna des conseils, lui fit présent de robes. En sortant elle dit à Mr. Siddons que sa femme devrait être à Londres, et promit d'en parler à Garrick lui-même, qui acteur et directeur, exerçait alors dans le monde des théâtres un pouvoir légitime et souverain. Mr. Siddons fut bien heureux d'entendre ainsi louer sa femme par une personne de qualité de qui le rang lui garantissait le bon goût. Il répéta le compliment à la jeune actrice qui, assez mélancoliquement, avait repris ses travaux de couture.

— Vous voyez, murmura-t-elle ; tout le monde le dit ; je devrais être à Londres.

— Oui, répliqua Siddons, pensif, nous devrions être à Londres.

Pendant quelques semaines, elle espéra voir arriver le grand Garrick lui-même qui l'eût prise par la main et enlevée dans sa voiture, en lui offrant les plus beaux rôles. Rien ne vint. Sans doute les promesses de Miss Boyle n'avaient-elles été, comme si souvent les promesses de gens de qualité, que mots aimables dits en passant.

— D'ailleurs, pensait-elle, découragée, si même Miss Boyle a parlé à Garrick, que lui importe, à lui tout-puissant, une actrice de plus ou de moins ?

Ainsi la jeunesse, passant toujours de l'excès de confiance à l'excès de scepticisme, croit tantôt que les ressorts du monde marchent aussi vite que ses propres désirs, tantôt qu'ils ne marchent plus du tout. La vérité est qu'ils se meuvent avec une lente et mystérieuse sûreté, et que les effets de leurs mouvements apparaissent quand nous avons oublié déjà comment ils ont été déclanchés. Miss Boyle avait parlé à Garrick et Garrick l'avait écoutée avec un très grand intérêt. Il avait chez lui des comédiennes excellentes, mais leurs exigences étaient proportionnelles à leurs talents et, comme elles devenaient ingouvernables, il rêvait de constituer une réserve de jeunes femmes, prête à remplacer la vieille garde si celle-ci se mutinait.

Quelques mois après cette scène un envoyé spécial rejoignit Mrs. Siddons à Liverpool et l'engagea pour une saison. Elle dût attendre pour partir la naissance d'une fille, puis, dès que le voyage fut possible, la famille prit la diligence pour Londres. Bercée par les cahots de la route, la belle jeune femme tomba vite dans une agréable rêverie. Elle avait vingt ans et elle allait débuter sur la plus grande scène anglaise aux côtés du plus grand acteur de tous les temps. Son bonheur était complet.

***

Le théâtre de Drury Lane, sur lequel régnait l'illustre Garrick était loin de ressembler à ceux qu'avait connus jusqu'à ce jour Mrs. Siddons. Il y avait dans le ton de la maison des résonnances religieuses. Garrick se tenait à l'écart de sa troupe qu'il traitait avec une politesse exacte et hautaine. Dans les couloirs où l'on ne parlait qu'à voix basse, on voyait passer le Docteur Johnson, auquel les comédiennes faisaient la révérence.

Mrs. Siddons eut toutes raisons d'être contente de l'accueil du maître. Il la trouva ravissante et le lui dit, demanda quels étaient ses rôles préférés, la pria de réciter une scène. Elle choisit *Rosalinde* ; son mari lui donna la réplique.

« *L'amour n'est qu'une folie, et mérite comme les fous un cachot noir et le fouet, mais on le laisse en*

liberté ; car cette folie est si commune que les gardiens eux-mêmes sont amoureux. Cependant je fais métier... »

Ainsi discourait la charmante Siddons. « Diable ! Diable ! pensait Garrick. Ces imbéciles ont fait mauvaise chasse. La moindre de mes « doublures » avec vingt ans de plus et beaucoup moins de beauté... Rosalinde ! Il s'en faut d'un amant, au moins ! Ah ! que tout cela est fâcheux. »

Il la remercia avec bienveillance et lui conseilla pour ses débuts la Portia du *Marchand de Venise*, rôle froid dont l'éloquence pure pouvait convenir à cette jeune maladresse.

Le lendemain soir, comme il jouait le Roi Lear, il offrit aux Siddons sa propre loge, et après le spectacle les fit venir pour jouir de leurs impressions. Malgré trente ans de gloire et de flatteries, l'étonnement et l'admiration de ceux qui le voyaient pour la première fois formaient un spectacle sur lequel il n'était pas encore blasé.

Mrs. Siddons était à la lettre anéantie par l'émotion. Au moment où le vieillard, échevelé, terrible, avait prononcé la malédiction, elle avait pu voir le public se pencher en arrière d'un seul mouvement comme les moissons sous le vent.

Dans les coulisses, elle retrouva, surprise, ce petit homme élégant et souple qui venait d'être la Douleur. Content de cette stupeur muette, il prodigua ses tours avec complaisance. La mobilité de ses traits était incroyable. Il modelait

son visage comme une pâte. On racontait que Hogarth n'ayant pu achever le portrait de Fielding avant la mort de celui-ci, Garrick, après un peu d'étude, était allé poser pour le disparu, à la parfaite satisfaction du peintre. Devant le cercle admiratif au centre duquel était Mrs. Siddons, il fut soudain Macbeth revenant, après le meurtre, de la chambre de Duncan ; puis, sans transition, un petit pâtissier qui se promène en sifflant, une corbeille sur la tête ; puis il recula de telle façon qu'aussitôt tous les assistants crurent voir le spectre du vieux Roi se dresser parmi les brumes d'Elseneur.

— Quoi ? dit Siddons, écrasé. Sans décor... Sans partenaires...

— Mon ami, dit le grand petit homme, si vous ne pouvez faire la cour à une table aussi bien qu'à la plus jolie femme du monde, vous ne serez jamais un acteur.

Ce soir-là, Mrs. Siddons comprit pour la première fois que peut-être elle-même n'était pas encore une actrice. Les répétitions achevèrent de l'inquiéter. Garrick exigeait qu'on eût médité les moindres gestes et les plus légers accents. Beaucoup d'acteurs rédigeaient des notes sur les caractères de leurs personnages. Le maître retouchait les siens à chaque représentation comme un grand peintre ne peut voir ses toiles sans leur donner un coup de pinceau. Son Macbeth, à la fois courageux et déprimé, était un chef-d'œuvre

de nuances. Mrs. Siddons n'était pas formée pour ce travail et n'était pas capable de le faire. Cependant, se souvenant de ses succès de tournée, complimentée par tous sur sa beauté, elle garda bravement confiance.

Enfin on afficha *le Marchand de Venise*, pour les débuts d'une inconnue. Le public vit entrer une Portia très pâle, habillée d'une robe saumon démodée, si tremblante qu'elle pouvait à peine marcher. Au début des répliques, sa voix, très haute, détonnait. A la fin de chaque phrase, elle descendait jusqu'à une sorte de murmure.

Le lendemain, les gazettes furent sévères. Mr. Siddons, impitoyable, en donna lecture à sa femme. L'acteur malheureux marquait les points contre une rivale domestique. Cependant, Mrs. Siddons se refusait à reconnaître la gravité de son échec. Son enthousiasme et sa confiance avaient été si hauts qu'elle n'en voulait plus descendre. Elle quêtait dans les regards des éloges même modérés et beaucoup eussent été tentés de les accorder à une personne si belle. Mais elle était vraiment trop mauvaise, et les yeux se détournaient.

A la fin de la saison, son engagement ne fut pas renouvelé. Garrick, en lui faisant ses adieux, lui dit de ne pas perdre courage. « Attention à vos bras! ajouta-t-il. Dans la tragédie, un mouvement ne doit jamais partir que du coude. »

III

« Le succès endort, l'échec exalte ». Mrs Siddons n'avait passé à Londres que six mois, mais elle en sortait transformée. Elle y était venue insouciante et glorieuse ; elle partait ardente et humiliée. Elle ne pouvait s'empêcher de garder rancune à ses belles et jalouses rivales. Quand elle se trouvait au milieu d'amis parfaitement dévoués, il lui arrivait de raconter qu'avec la complicité inconsciente de Garrick, les trois reines de Drury Lane avaient essayé d'étouffer son talent. Son amour-propre trouvait consolation à suggérer à l'opinion amie des excuses que lui-même rejetait ; au fond de son cœur, elle savait que la défaite était méritée. Pour un esprit bien né, le spectacle de la perfection suffit à la faire reconnaître. En ces femmes qu'elle détestait, Mrs. Siddons avait admiré la science du théâtre, la grâce des manières, l'art du costume. Elle savait que tout était à bâtir. Elle pensa : « Je bâtirai. »

Si complet que fût l'échec, il ne la condamnait plus à la terre battue des granges villageoises. Une défaite à Drury Lane devenait titre de gloire à Manchester. On fut heureux d'accueillir Mrs. Sid-

dons dans les grands théâtres de province. Son mari lui-même y put tenir des rôles adaptés aux talents que le ciel lui avait si prudemment mesurés.

Bientôt le frère de Mrs. Siddons, John Kemble, les rejoignit. Il s'était enfui du séminaire de Douai, se sentant trop acteur pour la prêtrise. Ses maîtres l'avaient ramené à ses goûts héréditaires en lui faisant, pendant les repas, lire les vies des Saints de sa belle voix de Kemble. Observant qu'à l'église il ne pouvait, entendre un prédicateur sans murmurer malgré lui : « Quel rôle », il avait reconnu à n'en point douter que sa vocation était ailleurs. De son séjour au séminaire, il emportait la connaissance du latin, de l'histoire ancienne et ecclésiastique, et les manières d'un homme du monde.

Mrs. Siddons prit plaisir et profit à travailler ses rôles avec lui. Chemin-faisant, il lui apprit l'histoire. Tout un décor solide et pittoresque surgit autour des textes ranimés. Elle fut surprise de trouver dans ses sentiments, dans ses souvenirs, des matériaux nouveaux et précieux. Qu'il devenait facile de construire une Lady Macbeth avec de l'ambition déçue, un peu de mépris pour le faible Siddons, un amour maternel exigeant et fort. Il semblait que les grandes ombres tragiques, comme celles du pays des Cimmériens, eussent retrouvé force et parole en buvant le sang noir des sacrifices.

Le succès, honnête compagnon, suivait fidèlement les progrès de l'actrice. Dans les villes qui faisaient partie de sa tournée, sa légende se formait. On racontait qu'elle emmenait partout avec elle ses beaux enfants. Par un grand souci de décence, et bien que ses jambes fussent parfaites, elle ne jouait les rôles travestis qu'enveloppée dans une grande cape. On aimait que cette angélique beauté fût alliée à tant de chasteté. Les plaisirs du théâtre se trouvaient comme sanctifiés par les vertus privées de la comédienne et les inflexions ecclésiastiques qu'avait conservées la voix de John complétaient la rassurante, l'agréable ambiguïté.

Mille aventures divertissantes animaient cette vie studieuse et simple. Dans beaucoup de villes des amis attendaient leur passage avec impatience. Il y avait des auberges pittoresques comme celle de l'Ours Noir à Devizes, où l'hôtelier Lawrence recevait ses clients un Shakespeare sous le bras et offrait, avant de leur montrer une chambre, soit de leur lire des vers, soit de faire dessiner leur profil par son fils Thomas, âgé de dix ans, qui saisissait toutes ressemblances. Mrs. Siddons aimait à voir ce bel enfant qui avait fait d'elle quelques crayons excellents et le petit Lawrence demandait souvent à son père quand passerait la « plus belle des ladies ».

*
* *

Bientôt le succès de Mrs. Siddons fut si grand qu'elle fut engagée pour jouer à Bath. C'était le temps où cette délicieuse ville d'eaux était habitée par tout ce que l'Angleterre comptait de plus brillant. Sous les colonnades corinthiennes de ses belles places circulaires se formaient des gloires locales qui, par la qualité du public, devenaient bientôt des gloires nationales. Pendant les premiers jours, Mrs. Siddons craignit que ne recommençât l'aventure de Londres. Les bons rôles de comédie appartenaient aux artistes déjà enracinées dans ce théâtre ; on lui laissait la tragédie qui se jouait le jeudi devant des salles vides, l'usage étant ce jour-là d'aller au bal avec cotillon.

Mais, quelques semaines plus tard, survint un événement qui fut dans la tranquille histoire de Bath comme un nouveau gouvernement à Londres : Une mode changea. Il devint de bon ton le jeudi d'aller voir Mrs Siddons jouer Shakespeare. Vers le même temps il devint élégant de commander le portrait de ceux que l'on aimait au jeune peintre Thomas Lawrence qui était venu, lui aussi, chercher fortune et gloire à Bath.

Sa beauté et son talent n'avaient fait l'un et l'autre que grandir. Il avait à douze ans tous les

charmes et tous les défauts de sa précocité. Son adresse de dessinateur, sa facilité de coloriste tenaient du miracle.

Cet adolescent, que toute la ville choyait et admirait à plaisir, admirait, lui, Mrs. Siddons. Un sentiment confus et tendre le ramenait dans le jour vers la maison, le soir vers la loge de la jeune actrice. Parmi tant de visages de femmes dont ses crayons cernaient le contour d'un trait léger et précis, celui-là était le seul qui lui plût vraiment. Il aimait, mieux que tout au monde, un certain velouté de la forme, un éclat des yeux, une pureté de la ligne qu'il trouvait en elle, et en elle seule. Mrs. Siddons était plus belle que jamais ; une chair robuste avait entouré de courbes douces et pleines ce corps jadis un peu frêle. Lawrence ne se lassait pas de la regarder. Il aimait à rôder au théâtre parmi ses robes, à respirer l'air chargé de son parfum, et Mrs Siddons, si peu coquette, se permettait la coquetterie maternelle et protectrice de laisser vivre cet enfant de génie dans le rayonnement de sa beauté.

Elle passa là des années charmantes. Elle s'était acquis des amis distingués qui lui étaient tout dévoués et qui suivaient avec intelligence ses efforts. Ses filles grandissaient et promettaient d'être aussi belles que leur mère. Quant à Mr. Siddons, il ne jouait plus la comédie, mais s'était fait l'administrateur du talent de sa femme dont, entre amis, après le porto, il critiquait parfois le jeu

avec un curieux mélange d'admiration intéressée et de pénétrante amertume.

Mais la gloire oblige ; Londres la rappela. Le souci de l'avenir de sa famille ne lui permit pas de rejeter des offres trop belles ; les adieux de son public furent émouvants. Elle dut revenir sur la scène au milieu de ses trois enfants ; ce fut une cérémonie attendrissante et un peu solennelle, comme celle qui en était l'héroïne. Le jeune Lawrence, entre autres, la vit partir avec tristesse et se promit d'aller à Londres le plus tôt possible.

IV

Bien qu'elle y revînt dans des circonstances toutes différentes de ses premiers débuts, Drury Lane effrayait Mrs. Siddons. Elle se demandait si sa voix pourrait remplir cette salle immense et se repentait d'avoir quitté une ville où tout le monde l'aimait. Plus la date de la représentation approchait, plus elle se sentait inquiète. Le jour venu, avant d'aller au théâtre, elle pria longuement. Elle voulut que son vénérable père, venu tout exprès de province, l'accompagnât jusqu'à sa loge ; elle s'habilla dans un silence si profond , dans un calme si tragique, qu'elle effraya les habilleuses.

Dès le premier acte, les applaudissements, les larmes des spectateurs la rassurèrent. Les hommes admiraient ses grands yeux de velours, ses longs cils sombres et recourbés, le modelé parfait des joues et du menton, la forme noble et pleine de la gorge. « Voici, disait l'un d'eux, le plus bel échantillon de l'espèce humaine que j'aie jamais vu. » La perfection de son jeu ne les étonnait pas moins. Une sorte de tendre enthousiasme s'empara du public tout entier. Ce fut une de ces soirées presque divines, où le délicieux bonheur d'admirer éloigne des âmes pour quelques heures tous les sentiments bas et vulgaires.

Elle rentra chez elle épuisée de fatigue. Sa joie et sa reconnaissance étaient telles qu'elle ne pouvait parler ni même pleurer. Elle remercia Dieu, puis, avec son vieux père et son mari, partagea un souper frugal. Le silence était presque complet. Parfois Mr. Siddons laissait échapper une sourde exclamation de joie ; parfois, le vieux Mr. Kemble posait sa fourchette et, rejetant en arrière, par un beau jeu de scène, ses cheveux blancs, joignait les mains et pleurait. Bientôt ils se séparèrent pour la nuit. Mrs. Siddons, après une heure de réflexion et d'actions de grâces, tomba dans un sommeil agréable et profond qui dura jusqu'au milieu du jour suivant.

Les spectacles qui suivirent prouvèrent aux connaisseurs que l'actrice nouvelle possédait toutes les ressources de son métier.

Comme à Bath, la mode devint d'aller voir la jeune tragédienne et de pleurer en l'écoutant. Des yeux qui n'avaient pas pleuré depuis quarante ans trouvèrent soudain des larmes véritables dès que la mode en fut établie. Le roi et la reine venaient présider en pleurant aux plaisirs tragiques de leurs sujets ; l'opposition pleurait au parterre ; le sceptique Sheridan essuyait ses yeux ; les gens de théâtre eux-mêmes s'y laissaient prendre. Deux vieux comédiens se disaient l'un à l'autre : « Cher ami, suis-je aussi pâle que vous? » Les yeux secs étaient bien méprisés.

Les gens du monde éprouvèrent naturellement une grande curiosité et souhaitèrent voir de plus près une personne qui avait pris soudain une place si grande dans leur vie. Elle refusa les invitations, ne prenant plaisir qu'à l'étude de ses rôles et à la vie de famille. Quand par hasard elle cédait, elle voyait les salons se remplir d'une foule d'inconnus qui se pressaient autour du divan sur lequel elle était assise, presque toujours silencieuse et dans une attitude pensive.

La famille royale lui fit grand accueil. Le Prince de Galles, libertin notoire, la traita avec respect. Il était impossible de la voir sans comprendre que les passions s'attaquaient en vain à cette âme parfaitement maîtresse d'elle-même. « Mrs. Siddons? disait un roué. Je songerais plutôt à parler d'amour à l'archevêque de Canterbury. » Il était vrai que c'était là un sujet auquel

elle ne pensait jamais. Bien qu'elle eût pris l'habitude d'écarter Mr. Siddons de sa vie sentimentale, elle n'avait jamais éprouvé le besoin de l'y remplacer. En dehors du théâtre et de ses rôles, il semblait que ses deux seuls sujets d'intérêt fussent ses enfants et sa nourriture. Elle trouvait des accents vraiment émus pour parler du pain noir de Langford et d'un certain jambon qu'on ne trouvait qu'à Bath. Au Prévôt d'Édimbourg qui, dans un dîner offert au cours d'une tournée triomphale, lui demandait avec inquiétude si elle ne trouvait pas le bœuf trop salé, elle répondait de sa voix la plus tragique : « Jamais trop salé pour moi, My Lord! » Au valet qui la servait, d'un ton digne de Lady Macbeth, elle adressait ce vers improvisé : « Vous m'apportez de l'eau, garçon, j'avais dit : bière. »

Ses ennemis ne laissaient pas de souligner le léger comique de cette solennité dans le familier qui lui était devenue si naturelle. Mr. Siddons citait volontiers un distique impertinent :

« Elle charme les yeux par sa vaste beauté
« Mais la crainte au bonheur se mêle ».

Mr. Siddons était injuste. Sa femme se montrait capable d'aimer avec beaucoup d'affection et de simplicité les amis qu'elle avait choisis. Pendant les années qui suivirent, et où son succès ne cessa de grandir, elle réunit autour d'elle tout ce qu'il

y avait de meilleur dans l'Angleterre de son temps. Le peintre Reynolds, des hommes d'État comme Burke et Fox, le terrible Dr. Johnson lui-même, l'aimaient pour la sûreté de son commerce et l'estimaient pour la dignité de sa vie. Quand on se permettait de sourire de la majestueuse froideur de leur amie : « C'est, disaient-ils, qu'elle réserve pour son art toutes les forces de sa sensibilité. »

Jugement à demi exact seulement. La mère l'emportait sur l'actrice. Son affection pour ses enfants, sans être bruyante, ni sentimentale, était le grand fil directeur de sa vie.

Ses filles Sally et Maria eurent, grâce à elle, une enfance agréable. Elles sentaient autour d'elles un prestige tout-puissant qu'elles acceptaient sans le comprendre. Des comédiens, des hommes de lettres, des princes leur apportaient des cadeaux. Parmi les visiteurs préférés était le jeune Mr. Thomas Lawrence qui avait quitté Bath pour Londres.

Il était devenu très beau. Les jolies femmes, ses modèles, aimaient à voir, quand il peignait, ses longues boucles brunes tomber sur son visage parfait. Elles aimaient aussi le ton mystérieux qu'il savait prendre pour dire des riens. Cela donnait à ses propos un air d'intimité qui occupait leur ennui. Il était très doux et leur faisait sur leur personne les plus jolis compliments du monde ; il avait de nombreuses aventures, gagnait beaucoup d'argent, en dépensait davantage.

La sage, la chaste, la pieuse Mrs. Siddons avait pour lui une indulgence infinie. Peut-être lui gardait-elle une inconsciente reconnaissance pour la voluptueuse et discrète dévotion qu'il avait toujours montré pour sa beauté. Parfois, en le regardant, et en écoutant ce qu'on disait de lui, elle pensait au bel ange déchu de Milton qui avait étonné son enfance.

Les hommes étaient moins indulgents. Beaucoup lui reprochaient ses manières étudiées, dont l'excessive correction sentait le parvenu. Un sourire perpétuel, et comme émaillé sur le visage, agaçait les Anglais de bonne race, toujours un peu secs. « Il ne peut jamais, disaient-ils, être un gentleman plus de trois heures de suite. » La perfection polie de ses portraits leur semblait de même qualité. Comme les filles qui, belles trop jeunes et courtisées avant que de sentir, deviennent des coquettes lasses et dangereuses, l'enfant prodige passe sa vie à coqueter avec son art. Il sait le jeu des moyens d'expression avant d'avoir rien à exprimer. Le public, amusé par le contraste de la jeunesse et de la maîtrise, exige l'exercice constant d'une habileté toute de forme. L'artiste-enfant, occupé par une activité trop productrice, ne fait pas l'apprentissage de la vie. Bientôt il exerce son adresse dans le vide. Le caractère s'en trouve déformé. La facilité des succès ne laisse pas le temps aux passions d'atteindre les profondeurs de l'âme. Un orgueil

tyrannique se répand dans ces souterrains qu'elles seules devraient occuper.

En ce temps-là, Lawrence était trop jeune pour qu'on pût observer chez lui des effets aussi pénétrants. Pourtant, quand les femmes, ravies, louaient la grâce de ses pastels, quelques vieux amateurs grincheux murmuraient : « Il ne peint que l'enveloppe. »

Il passait presque tous ses moments de liberté dans la maison des Siddons où il était le compagnon favori des deux petites filles. Il leur racontait des histoires et faisait pour elles des croquis. Sa grande courtoisie flattait leur amour-propre de fillettes. « Vraiment, pensaient-elles, il n'y a rien au monde de plus admirable que Mr. Lawrence. »

En 1790, sur les conseils de John Kemble, qui avait conservé un bon souvenir de son éducation française, Sally et Maria furent envoyées à Calais pour y achever leurs études. Quelques pessimistes disaient alors que la France était en révolution, mais des diplomates, amis de Mrs. Siddons, affirmèrent que ces mouvements n'avaient aucune importance.

V

Les premières têtes étant tombées, et quelques Anglais particulièrement bien informés des choses de l'étranger leur ayant dit que la comique agitation des Français menaçait de devenir sanglante, Mr. et Mrs. Siddons traversèrent le détroit et ramenèrent leurs filles à la maison. Tandis que Paris allait, suivant une courbe inflexible, de Mirabeau à Robespierre, ces enfants étaient devenues des femmes.

Sally, à dix-huit ans, avait hérité de toute la beauté de sa mère, de ses traits réguliers, du nez Kemble, des yeux de velours bruns, et surtout de cet air incomparable de fermeté et de douceur qui donnait à la grâce de Mrs. Siddons quelque chose de si attachant. Maria n'avait que le charme anguleux et sauvage des quatorze ans, mais les plus beaux yeux du monde et une incroyable vivacité. Toutes deux étaient de santé fragile, ce qui inquiétait leur mère, les maladies de poitrine étant fréquentes dans la famille de son mari.

Elles retrouvèrent la maison pleine comme jadis de princes et d'artistes ; Lawrence vint tout de suite voir ses amies. La beauté de Sally le transporta ; il y retrouvait cette perfection

unique de la ligne et du modelé à laquelle il était si sensible, et qui l'avait tant ému en Mrs. Siddons quand celle-ci avait vingt ans. Il passa des soirées entières à la regarder avec ravissement. Elle-même avait senti renaître son admiration d'autrefois. Dès qu'il lui demanda de l'épouser, elle accepta joyeusement. C'était une enfant sans détours, sérieuse et bonne, et elle n'eut pas approuvé les comédies d'hésitation auxquelles se complaisent parfois des ingénues plus vulgaires.

Mrs. Siddons, qui était l'amie et la confidente de ses filles, connut dès le lendemain la demande de Lawrence et la réponse de Sally. Elle ne fut pas sans éprouver une naturelle inquiétude. Elle connaissait Lawrence depuis dix ans et savait combien son caractère était devenu changeant et violent. L'homme de talent trouve dans la vie des indulgences analogues à celles qu'y rencontre le tyran ; ses caprices sont tolérés ; la loi devient faible contre sa fantaisie ; il faut à sa femme, à sa maîtresse une résignation héroïque. Sous le sourire éternel de Lawrence se cachait mal une âme égoïste, exigeante.

Mais Mrs. Siddons avait une si haute idée du caractère de sa fille qu'elle la jugeait capable de gouverner même cet homme difficile. Sally alliait la gravité la plus haute à l'enjouement le plus charmant. Elle était parfaite, et sa mère, en la regardant vivre, pensait à certaines femmes de Shakespeare, adorables, puériles et graves. Elle

accorda donc en principe son consentement au mariage, mais, tenant compte de l'extrême jeunesse de Sally et voulant en même temps éprouver la solidité des sentiments de Lawrence, elle demanda que les fiançailles fussent longues, et que pendant un certain temps Mr. Siddons ne fût pas mis au courant. Elle avait pris l'habitude de placer la vie de ses filles comme la sienne, à l'abri des commentaires assez plats de son mari.

Grâce à l'appui de Mrs. Siddons, les deux fiancés purent se voir librement. Ils faisaient ensemble de longues promenades dans les parcs et les jardins de Londres. Parfois Sally allait à l'atelier de Lawrence, qui prenait un grand plaisir à dessiner d'après elle mille croquis.

Maria, qui avait passé jusqu'alors tout son temps dans la compagnie de sa sœur, se trouvait ainsi souvent seule. Elle assistait au bonheur de Sally avec des mouvements d'âme assez confus. Elle sentait plus vivement que personne la beauté simple et profonde du caractère de sa sœur, et elle aimait celle-ci tendrement, mais elle ne pouvait s'empêcher de lui envier la conquête qu'elle avait faite d'un homme que toutes deux, depuis leur enfance, jugeaient inimitable. En quelques mois elle avait changé de façon surprenante ; à côté de la divine perfection de sa mère et de sa sœur, elle trouvait moyen d'étonner encore par quelque chose de sauvage et de passionné qui manquait peut-être à ces deux femmes.

Il y a quelque chose de bien enivrant pour une jeune fille dans la naissance de son propre charme. Elle passe soudain de la faiblesse obscure de l'enfance à la conscience d'un pouvoir sans bornes. Près d'elle, les hommes les plus forts se troublent. Elle sent que par un mot, par un geste, elle peut les faire pâlir. C'était un plaisir auquel Maria, dès qu'elle l'eut connu, sentit bien qu'elle ne pourrait plus jamais résister. Elle n'était pas retenue comme sa sœur par une grande force morale ou religieuse. Elle pensait peu ; elle avait des mouvements de jeune animal joueur et taquin. Quand sa mère voulait lui parler de sujets sérieux ou élevés, elle écartait adroitement la question par une caresse : elle était frivole et charmante, sans force pour le sacrifice.

Ah! qu'elle était tentée d'essayer son pouvoir sur Mr. Lawrence lui-même! A des signes imperceptibles, elle croyait deviner qu'il n'eût pas été très loin de reconnaître ce pouvoir. Sally, imprudente, avait trop laissé voir combien elle aimait cet homme terrible qui ne supportait pas l'absence d'obstacles. Déjà les baisers qu'elle lui permettait, devenus habituels, le décevaient. L'artiste, l'admirateur passionné de la beauté des femmes trouvait un plaisir délicieux à épier le visage de la très jeune fille, essayant de percer par de frêles, par d'imperceptibles mouvements, le visage de l'enfant. Il eût désiré fixer sur une toile cette grâce mouvante et délicate. Il disait

souvent que sa grande ambition eût été de représenter le rose de la pudeur qui monte parfois aux joues des jeunes filles, mais il avouait qu'aucun peintre n'avait pu y réussir.

Plusieurs fois il demanda à sa fiancée d'emmener Maria avec eux en promenade, ce que Sally fit ingénument, ce que Maria accepta avec une joie silencieuse et trouble. Son adresse ingénue irritait la curiosité de Lawrence. Il semblait que l'art de la coquetterie, si étranger à Sally, fût chez Maria naturel et comme inné. Sally, ayant donné son amour, ne souhaitait plus que le bonheur de son amant ; Maria offrait, comme en se jouant, mille faveurs qu'elle refusait ensuite, brusquement offensée par des gestes qu'elle avait elle-même provoqués. Lawrence, maître en coquetterie, s'animait à ce jeu. Sally lentement se laissait pousser par ces nouveaux acteurs du drame vers un siège de spectateur indulgent et naïf. Pendant longtemps elle ne vit pas que l'amour, metteur en scène diabolique et fantasque, venait de lui reprendre son rôle.

Bientôt une complicité inconsciente unit Lawrence et Maria. Sur beaucoup de sujets, leurs goûts s'accordaient et s'opposaient à ceux de Sally. Celle-ci aimait les robes simples, les formes classiques et qui n'étonnaient pas ; Lawrence et Maria ne craignaient pas l'étrange et trouvaient plaisir à surprendre. Tous deux désiraient la vie fastueuse, l'éclat des réceptions, les salons ; Sally

souhaitait une petite maison, le soin des enfants, de rares amis. Elle ne tenait guère à l'argent et voulait que Lawrence peignît chaque année un petit nombre de portraits parfaits. Maria encourageait plutôt le goût naturel du jeune peintre pour les portraits brillants, vite exécutés, bien payés. Bien que Sally fût naturellement silencieuse, et prît grand soin de ne jamais mettre en jeu l'essentiel, sans cesse elle se trouvait maintenant en conflit avec son fiancé. Maria, sans en avoir le dessein précis, ramenait toujours l'entretien sur des thèmes si dangereux pour le bonheur de sa sœur, si favorables à son propre esprit.

Lawrence devint nerveux, irritable, violent. Avec Sally il se montrait parfois d'une incroyable dureté. Il se le reprochait ensuite. « Vraiment, se disait-il, je suis fou! Elle n'a pas un défaut. Mais puis-je supporter que l'autre m'échappe? » Il était, comme presque tous les hommes de son espèce, jaloux de toutes les femmes. Son incapacité de choix était surtout une volonté de possession indéfinie et multiple. Mais il était prêt à renoncer plus facilement à Sally qu'à Maria, parce qu'il se sentait plus maître d'elle. L'amour de Sally était capable de survivre à une trahison ; cette sécurité, pour un homme comme Lawrence, doublait la tentation de trahir.

Cependant ces sentiments restaient à l'état de mouvements confus et il n'osait se les avouer.

Dans ses meilleurs moments, il se jugeait sévèrement. Devant sa glace, de son œil si accoutumé à prendre la mesure d'un visage, il se regardait sans indulgence : « Oui, pensait-il, il y a de la décision dans la bouche et dans le menton, mais c'est une décision non fondée en raison, voluptueuse, toute bestiale. » Divisé contre lui-même, il cherchait à contenir son désir. Mais les hommes y sont maladroits, et la sensualité prisonnière trouvait pour s'échapper mille déguisements qui trompaient mal les femmes amoureuses.

Sally, qui était l'esprit le plus ferme des trois, fut la première à reconnaître à la qualité de certains silences, que la situation devenait insupportable et que son amant aimait sa sœur. Mélancolique, tout de suite résignée, elle pensa : « C'est bien naturel... Elle est plus jolie... plus vivante, plus agréable que moi... Ma gravité ennuie et je ne puis la secouer. Je ne le désire même pas. »

Presque tous les soirs, Maria, fatiguée, se couchait tôt, et Sally venait bavarder près de son lit. Elles aimaient ces longues causeries. A la fin de l'une d'elles, Sally demanda tendrement à sa sœur si elle était certaine de ne pas aimer Mr. Lawrence. Maria rougit violemment et ses yeux pendant un moment cessèrent de fixer ceux de Sally. Aucune autre explication ne fut nécessaire entre elles.

Au moment où Sally lui dit qu'il était libre, Lawrence joua sincèrement une grande scène

de désespoir. Il protesta, puis avoua. Elle l'engagea à aller voir Mrs. Siddons et à demander la main de Maria.

VI

Quand Maria fut certaine de la victoire elle éprouva un sentiment de triomphe qui lui parut délicieux ; elle ne pouvait s'empêcher de danser, de chanter et de sourire à tous les miroirs. La pensée du chagrin de Sally troublait à peine son bonheur. « Pauvre Sally, se disait-elle. Elle ne l'a jamais aimé. Saura-t-elle un jour ce qu'est l'amour? Elle est si froide, si raisonnable... » Elle pensait aussi : « D'ailleurs est-ce ma faute? Qu'ai-je fait pour attirer Mr. Lawrence? J'ai été moi-même, rien de plus. Fallait-il feindre la sottise? »

Sally elle-même, examinant sa conduite et l'état de son esprit, se demandait : « Comment ai-je pu supporter de perdre ce que j'aime plus que moi-même? Suis-je, comme semble le penser Maria, incapable de passion? Pourtant, si je pouvais, en donnant ma vie, retrouver pour une heure, pour dix minutes, l'amour de Mr. Lawrence, j'accepterais la mort avec joie. Il n'est rien que je ne sois prête à faire pour lui ; je sens que c'est

surtout pour son bonheur que je me suis effacée, et cela Maria ne l'aurait pas fait. Je crois que je l'aime mieux qu'elle. C'est comme ma mère ; on la dit froide, mais je sais, moi, de quel sentiment fort et profond elle nous aime. »

Quelquefois, elle se reprochait de n'avoir pas mieux montré à Lawrence, d'abord son amour, puis sa douleur : « Mais non, pensait-elle encore, il m'était impossible de gémir et de me plaindre ; mon naturel, à moi, est d'accepter et de me taire. Quand une chose est faite, à quoi bon pleurer? »

Les deux nouveaux amants ne savaient comment expliquer à Mrs. Siddons l'incroyable changement qui s'était produit ; Sally offrit de le faire elle-même et s'y employa avec beaucoup de persévérante sagesse. Mrs. Siddons fut à la fois stupéfaite et mécontente. Elle connaissait depuis longtemps l'inconstance de Lawrence ; elle en recevait là une preuve redoutable ; quel mari pourrait faire un tel homme? Elle l'avait accepté pour Sally qu'elle croyait capable de le dominer et au besoin de supporter des temps difficiles, mais qu'allait devenir avec lui une enfant capricieuse et volontaire? Maria, d'autre part, était très délicate ; sa toux persistante inquiétait les médecins. Était-il sage de la marier?

« Le bonheur, dit Sally à sa mère, aura le plus heureux effet sur sa santé ; déjà depuis huit jours qu'elle se sait aimée, elle est toute différente, plus gaie, plus solide même.

— Jamais votre père, dit Mrs. Siddons, ne consentira à cette union. Vous savez quelle importance il attache à ce que ses filles soient assurées d'une fortune suffisante pour vivre ; les dettes de Mr. Lawrence sont élevées, je le sais ; Maria est incapable de régler les dépenses d'une maison ; ils seront très malheureux.

— Mr. Lawrence travaillera, dit Sally. Tout le monde dit que bientôt il sera le seul portraitiste de ce temps ; Maria est très jeune ; elle deviendra plus sage. »

Elle sentait si vivement que son devoir était de ne pas se laisser convaincre par des arguments qui eussent flatté sa passion, qu'elle allait jusqu'à réfuter ceux qu'au fond de son cœur elle savait inattaquables. Cette discussion se prolongea pendant plusieurs semaines ; la santé de Maria parut en souffrir. Elle toussait davantage, avait de la fièvre tous les soirs, maigrissait. L'inquiétude fit enfin céder Mrs. Siddons ; elle autorisa des visites, des lettres, des promenades, et, pour que Mr. Siddons ne s'aperçut de rien, Sally accepta d'être la messagère entre les deux fiancés.

— Heureuse Maria! pensait-elle. Elle jouit du bonheur le plus grand que puisse espérer une femme. Pourvu, mon Dieu, que l'amour de Mr. Lawrence ne s'évanouisse pas comme celui qu'il avait pour moi, maintenant qu'il ne rencontre plus d'obstacles! Il s'ennuie si facilement dès qu'on lui accorde ce qu'il désire!

Le mieux qui avait paru dans la santé de Maria au moment où Mrs. Siddons avait donné son consentement ne dura pas. Le médecin n'avait jamais beaucoup cru à cette guérison sentimentale ; le pouls était inquiétant, le mot « poitrinaire » fut prononcé. Sally supplia qu'on n'en dît rien à Mr. Lawrence, qui aurait trop souffert en apprenant le danger que pouvait courir celle qu'il aimait. Quand le docteur jugea nécessaire de maintenir Maria à la chambre, Lawrence fut admis à la visiter chaque jour. Sally tenait compagnie à sa sœur et se retirait dès qu'on annonçait l'arrivée de Mr. Lawrence. Elle allait alors s'asseoir à son piano et essayait de jouer les airs qu'elle aimait, mais ses doigts s'arrêtaient, elle rêvait : « Ah! se disait-elle, que j'accepterais volontiers la maladie de Maria, même dangereuse, même mortelle, pour avoir aussi son sort! » Elle trouvait dans ces sentiments désespérés une joie étrange et pure.

Quelques jours après et au moment où, suivant son habitude, elle quittait la chambre, Lawrence la pria de rester. Après un instant d'hésitation, et comme il insistait, elle y consentit. Le lendemain, il lui adressa la même prière, et, un peu plus tard, lui demanda de chanter pour lui comme autrefois. Elle avait une voix ravissante et composait elle-même des mélodies sur des poèmes d'amour. Quand elle eut fini de chanter, Lawrence resta assis près du piano dans une attitude de

profonde rêverie. Enfin Maria lui adressa la parole ; il secoua la tête, parut revenir de très loin et se tournant vers Sally, lui parla avec empressement de ses chants nouveaux. Maria, surprise, essaya d'attirer son attention en montrant un peu d'humeur, mais il n'y prit pas garde.

Elle changeait alors rapidement ; après avoir maigri, elle prenait maintenant un aspect bouffi, un teint jaunâtre. Il lui semblait parfois que son amant la regardait avec une sorte d'irritation. Lawrence lui-même comprenait mal ce qui se passait en lui. Il cherchait la beauté vive et fraîche de l'enfant qu'il avait désirée, et ne trouvait qu'une malade flétrie. Il était incapable d'aimer une femme laide. Ses visites quotidiennes l'ennuyaient ; elles mettaient un obstacle dans chacune de ses journées. Enfermée tout le jour, Maria ne savait rien de ces historiettes de Londres qui, seules, divertissaient le jeune peintre mondain. Elle voyait bien qu'il devenait moins attentif, que ses compliments se faisaient rares ; elle se désolait, et son amour sombre ennuyait encore davantage. Si Sally n'avait été présente, Lawrence n'aurait pu supporter cette contrainte, et peut-être même aurait-il cessé de venir. Mais bien malgré lui, Sally l'attirait. La résignation immédiate avec laquelle elle avait accepté l'abandon, et surtout le naturel parfait avec lequel elle lui répondait, étonnaient cet homme si habitué à être aimé passionnément ; il y avait dans

cette froideur un mystère qu'il ne pouvait comprendre. L'aimait-elle encore? Il en doutait parfois, et aussitôt désirait la reconquérir.

Six semaines après le jour où il avait obtenu de Mrs. Siddons un consentement hésitant, il lui demanda un entretien hors de la présence de ses filles. « Je vois maintenant clair en moi, lui dit-il ; la vérité est que je n'ai jamais aimé que Sally. Maria est une enfant qui ne me comprend pas, qui ne pourra jamais me comprendre. Sally est faite pour être ma femme. Elle a hérité de cette perfection du visage, de cette harmonie du caractère que j'admire en vous depuis mon enfance... Comment ai-je pu commettre cette erreur? Vous êtes une artiste ; vous devez le comprendre. Vous savez combien nous prenons facilement, nous autres, pour des réalisations, les fantaisies de notre esprit ; nous sommes esclaves de notre humeur beaucoup plus que les autres hommes. Je n'ose parler à Sally, mais il faut que vous le fassiez. Si d'ailleurs je ne l'obtiens pas, je ne vivrai pas plus longtemps. »

Mrs. Siddons fut bien surprise par ce nouveau revirement de Lawrence, et lui reprocha de jouer avec les sentiments de deux jeunes filles délicates, auxquelles ces fantaisies de son esprit pourraient coûter la santé, et même peut-être la vie, mais, comme il continuait à parler de suicide, elle montra quelque hésitation. Sans doute, la situation lui paraissait-elle moins étrange qu'elle n'eût paru

à une mère ordinaire. Habituée par le théâtre aux combinaisons d'événements les plus rares et les plus compliqués, elle distinguait mal cette tragédie de celles qu'elle avait si souvent représentées à la scène, et elle acceptait le dénouement proposé par le héros avec une professionnelle indulgence. D'ailleurs la comédie lui avait appris qu'en amour un refus avive toujours l'ardeur. Lawrence restait pour elle le type idéal de l'homme ; jamais sentiment ne lui avait été aussi agréable que l'admiration respectueuse, la douce flatterie dont il l'entourait. Elle était prête à pardonner au bel ange déchu ce qu'elle n'eût pardonné à aucun autre. Après bien des incertitudes, elle accepta une fois encore de parler à ses filles.

Maria reçut le coup tout autrement que n'avait fait Sally. Elle sourit faiblement et dit quelques phrases ironiques sur les changements de Mr. Lawrence. Puis elle n'en parla plus. La pauvre petite était orgueilleuse et mettait sa fierté à cacher sa douleur. Elle dit seulement qu'elle souhaitait ne jamais rencontrer cet homme et demanda si Sally avait, elle, l'intention de le recevoir.

Sally s'efforça de la rassurer ; elle n'avait pu apprendre l'étonnante nouvelle sans un sentiment de joie délicieuse. En un instant, inconstance, faiblesse, tout avait été oublié. Elle aimait trop pour ne pas trouver mille excuses à la conduite de Lawrence. Malgré toute sa sagesse, elle ne pouvait résister à la tentation toute-puissante

de croire vrai ce qu'elle désirait et, à son tour, elle se persuadait que Maria n'avait jamais aimé. Il y fallait tout l'aveuglement de la passion car le changement qui se produisait dans la jeune fille avec une prodigieuse rapidité montrait combien elle avait été atteinte. Elle était devenue sombre, pessimiste ; elle, si frivole et si gaie, ne parlait plus que de la vanité de la vie et de l'inconstance des choses humaines.

— Je crois que je ne vivrai plus longtemps, disait-elle.

Et comme sa mère, le médecin protestaient :

— Oui, reprenait-elle, c'est peut-être une erreur, c'est peut-être nerveux, mais je ne puis m'empêcher de le penser. Et quelle importance cela aurait-il ? Cela m'éviterait beaucoup de souffrances. Je ne suis pas faite pour les supporter ; je n'ai pas de résignation, et ma courte vie a été assez malheureuse pour que j'en sois lasse jusqu'à la mort. »

Lawrence demanda avec insistance à voir Sally. Elle lui écrivit : « Vous ne pouvez être sérieux quand vous parlez de revenir à la maison ; ni Maria, ni moi-même ne pourrions le supporter. Pensez-vous que, bien qu'elle ne vous aime pas, elle n'éprouverait pas des sentiments désagréables en vous voyant accorder à une autre des attentions qui furent si longtemps siennes ? Pourriez-vous, vous-même, supporter de les accorder ? Pourrais-je supporter de les recevoir ? »

Mais si attentive qu'elle fût à épargner l'amour-propre de sa sœur, elle éprouvait un désir fou de revoir Mr. Lawrence ; avec le consentement de sa mère, elle arrangea une entrevue secrète. La veille, elle acheta une bague, qu'elle porta tout le jour, qu'elle embrassa, et qu'elle remit à Mr. Lawrence en le priant de la garder aussi longtemps qu'il l'aimerait.

De nouveau, ils prirent l'habitude de se rencontrer, aux premières heures du matin ou au crépuscule, pour de longues promenades dans les jardins. Elle allait aussi lui rendre visite à son atelier, et lui chantait les mélodies qu'elle avait composées pendant leur récente séparation. « Croyez-vous, lui disait-elle, quand il la complimentait sur la beauté toujours plus grande de sa voix, croyez-vous que j'aurais chanté et composé ainsi si je ne vous avais pas connu. Vous viviez dans mon cœur, dans ma tête, dans chacune de mes idées, et pourtant alors, vous ne m'aimiez pas... Mais tout cela est oublié. »

Cependant, dans la chambre toujours close qu'elle infectait de son haleine, Maria dépérissait de plus en plus. Le printemps commençait. Des rayons de soleil tournaient lentement autour de la malade. Debout à la fenêtre, elle enviait les petites mendiantes qui couraient dans la rue. « Il me semble, disait-elle, que tout en ce moment renaît dans cette lumière, sauf moi. Ah! si je pouvais être dehors, une heure seulement,

dans le vent frais, je sens que je serais de nouveau moi-même. Vraiment je ne désire rien d'autre. »

Tant de résignation mélancolique chez un être qui, quelques mois auparavant, avait été si gracieusement avide de plaisir, effrayait beaucoup Mrs. Siddons ; elle ne s'avouait pas de façon précise les horribles événements qu'elle craignait, mais anxieuse, agitée, ne pouvant partager ses soucis avec Mr. Siddons qui les ignorait, ni avec Sally dont elle ne voulait pas troubler le bonheur, elle ne trouvait plus guère de repos que dans une étude passionnée de ses rôles.

On jouait alors une pièce traduite de l'allemand : *L'Étranger*, de Kotzebue. C'était l'histoire d'une femme coupable à laquelle son mari pardonnait. Tant de hardiesse, de nouveauté soulevaient beaucoup de critiques. Si telle indulgence était applaudie, que devenait le septième commandement, celui qui assurait le bonheur domestique de toutes les nations chrétiennes ? Mais Mrs. Siddons jouait ce personnage avec tant de délicate pudeur, qu'il était impossible de ne pas l'accepter. Pour elle, elle aimait le rôle parce qu'elle pouvait y pleurer beaucoup. Elle trouvait alors un grand soulagement dans ces larmes de théâtre.

VII

L'été vint. Maria ne cessa pas de tousser et de dépérir. Le malheur l'avait rendue douce et craintive ; souvent elle demandait à Sally de chanter pour elle, et en entendant cette voix pure, elle se sentait à la fois plus mélancolique et plus calme. Elle ne voulait voir personne, surtout pas d'hommes. « Je veux être tranquille et bien portante, disait-elle ; je n'aurai plus jamais d'autre désir. »

Quand le temps devint chaud, les médecins conseillèrent de l'envoyer au bord de la mer. Mrs. Siddons, retenue par le théâtre, ne pouvait y aller avec elle, mais elle avait, dans la petite ville de Clifton, une amie très chère et très ancienne, Mrs. Pennington, qui accepta de se charger de Maria.

Mrs. Pennington et Mrs. Siddons, quand elles s'écrivaient, commençaient leurs lettres par : « Chère âme. » Ce trait ne révélait rien sur Mrs. Siddons qui l'avait emprunté à Mrs. Pennington, mais il était singulièrement dans le caractère de son amie. Mrs. Pennington avait conscience d'être une âme. Elle était capable de grands dévouements, mais se complaisait dans le spectacle de sa

bonté. L'intelligence affectueuse avec laquelle elle s'occupait des affaires de ses amis n'attendrissait personne plus qu'elle-même. Elle aimait beaucoup les confessions, celles des autres. Elle écrivait de très belles lettres qu'elle relisait avec admiration avant de les envoyer.

Mrs. Siddons, en lui confiant Maria, lui raconta l'histoire malheureuse des amours de sa fille, histoire faite pour émouvoir et pour enchanter Mrs. Pennington. Être mêlée à une tragédie de famille était pour elle un plaisir de choix, l'occasion la plus belle de montrer les ressources de cette âme si noble.

Maria parut heureuse de partir, mais une jeune fille amie en lui disant adieu, ayant ajouté : « Vous allez faire des conquêtes à Clifton », elle prit aussitôt une expression de dégoût : « J'ai horreur de ce mot, dit-elle. C'est un sujet de plaisanterie atroce. » Elle embrassa sa sœur avec beaucoup de tendresse, et la regarda longuement comme si elle cherchait à interpréter son visage.

La bonne Mrs. Pennington fit de son mieux pour distraire la malade ; elle essaya de longues promenades en voiture ; elle lui décrivit dans son plus beau langage la mer, le ciel et les champs. Elle lui lut à haute voix des romans à la mode, et même, faveur insigne, des copies de ses meilleures lettres. Elle la soigna avec un dévouement parfait. Elle s'était attachée sincèrement à cette belle et triste jeune fille qu'elle voyait chaque jour

décliner davantage. Elle aurait cependant aimé à recevoir une récompense de ses soins ; il lui semblait que tant de maternelle et sentimentale affection eût mérité des confidences. Or, Maria ne lui disait rien. C'était en vain que d'alléchantes amorces étaient jetées adroitement dans la conversation ; la jeune fille s'en écartait aussitôt pour se diriger vers les eaux dormantes et inoffensives de la banalité.

Parfois elle laissait échapper un mot, une phrase qui montrait une profonde amertume. Si Mrs. Pennington lui lisait dans un journal de Londres des nouvelles du prodigieux et pathétique succès que sa mère continuait à obtenir dans *l'Étranger*, elle disait en soupirant : « N'est-il pas étonnant que l'on désire pleurer au théâtre, comme s'il n'y avait pas dans la réalité assez de raisons de pleurer ? »

Mais dès que la bonne dame affriandée voulait prendre prétexte d'un tel abandon pour la confesser, elle se repliait. Elle ne se refusait pas à parler de Lawrence dont elle décrivait le caractère avec mépris, mais sans faire aucune allusion à ses relations personnelles avec lui. La cause de l'anxiété secrète qu'elle laissait voir ne pouvait être sa santé ; elle disait volontiers que la mort lui apparaissait comme une délivrance. Il y avait dans son esprit quelque pensée inavouée qu'il était impossible d'atteindre.

Enfin Mrs. Pennington imagina une épreuve

qui, pensait-elle, devait faire sortir Maria d'une réserve qui rendait leurs rapports moins intimes et moins agréables pour toutes deux qu'elle ne l'eût souhaité. Elle fit choix, pour leurs lectures, d'un roman de Mrs. Sheridan dans lequel le héros, sorte de Lovelace, courtise en même temps, sans en aimer aucune, les deux filles de sa bienfaitrice. L'épreuve était ingénieuse. Souvent un être meurtri, croyant sa douleur singulière, la cache comme une plaie honteuse. Retrouver chez d'autres êtres les mêmes passions et les mêmes souffrances le délivre et le délie.

Maria entendit cette lecture avec une émotion grandissante. Penchée en avant, appuyée sur sa main, les yeux humides, elle écoutait Pénélope Pennington qui guettait le moment des confidences. Quand on en vint au passage qui rappelait d'une façon si surprenante l'une des scènes les plus pénibles de sa propre vie, elle ne put se contenir et dit : « Arrêtez, Madame, je vous en prie, je ne puis plus ; c'est mon histoire. »

Alors les souvenirs si longtemps contenus sortirent en flots ; elle raconta le double abandon, la double trahison de Mr. Lawrence ; elle avoua la haine qu'elle éprouvait pour lui ; enfin, elle laissa deviner à Mrs. Pennington bouleversée et ravie, la cause de son anxiété. Elle était hantée par la crainte de voir sa sœur épouser Lawrence. Elle dit qu'une telle union lui ferait horreur,

parce qu'elle était certaine du malheur de Sally avec cet homme faux et méchant.

La bonne Mrs. Pennington qui savait par Mrs. Siddons ce que Maria ignorait, c'est-à-dire que Sally et Lawrence se revoyaient comme autrefois, essaya de plaider et de convaincre Maria qu'il fallait laisser toute liberté à sa sœur. « Si elle l'épouse, dit Maria, j'achèverai dans le désespoir le peu de temps qui me reste à vivre. »

La voyant si farouche, Pénélope Pennington, toute agitée de délectable compassion, écrivit à Mrs Siddons une de ses lettres les plus achevées pour lui expliquer ce qui se passait, et pour lui recommander d'obtenir de Sally la promesse de ne pas s'engager tant que sa sœur serait malade. « Je vois bien, ajoutait-elle, combien il y a de dépit inconscient et de jalousie inavouée dans le cas de cette malheureuse enfant, mais elle est terriblement atteinte, et il faut tenir compte de son état pour bien juger sa conduite. »

Elle trouvait d'ailleurs très légitimes les craintes qu'exprimait Maria au sujet du bonheur de Sally avec un homme si capricieux ; vraiment il semblait que ce fût un des cas où l'autorité d'une mère peut et doit s'exercer utilement.

« Ma chère amie, répondit Mrs. Siddons, vous avez analysé le caractère de votre pauvre malade avec une profondeur de pénétration, une délicatesse de perception, et une douce indulgence, qui m'étonnent et me charment à la fois. Oui,

ô la meilleure des amies et la plus aimable des femmes, vous la voyez telle qu'elle est, et vous sentez combien il a été difficile, dans le cas de cette chère créature, de mêler en justes proportions le blâme et la tendresse... Sally va mieux, et je vous remercie sincèrement de la sollicitude que vous avez montrée pour son bonheur. J'ai fait, chère amie, tout ce qu'il était possible de faire ; même avant votre admirable, votre excellente lettre, je lui avais indiqué mes doutes et mes craintes. Avec elle, le bon sens et la tendresse n'ont pas besoin de souffleur ; tout en me confiant ingénument son amour, elle se rend compte aussi bien que nous de la conduite blâmable de Mr. Lawrence, et elle a dit que, même en laissant Maria tout à fait en dehors de la question, elle sent le poids des objections qui tendent à s'opposer au mariage. Vous voyez donc que l'autorité d'une mère, si j'étais disposée à l'exercer, serait inutile ici. »

Au moment où cette lettre arriva, la pauvre Maria venait d'avoir une crise violente, et le médecin n'avait pas caché à Mrs. Pennington qu'elle ne pourrait vivre longtemps. Comme Mrs. Siddons, retenue par son engagement, ne pouvait venir, Sally se hâta d'accourir auprès de sa sœur. Avant de quitter Londres, elle pria sa mère de dire à Mr. Lawrence qu'il devait renoncer à tout espoir de l'épouser. Elle appuya cette décision sur des motifs si sages, si nobles, que Mrs. Sid-

dons ne put s'empêcher de lui dire : « Mon doux ange, mon admirable enfant, comment pourrai-je assez t'applaudir? »

Quand Mrs. Siddons se fut acquittée du message de Sally, Lawrence la quitta comme un fou, en disant qu'on verrait bien où sa passion allait le conduire. Mrs. Siddons crut comprendre qu'en apprenant l'état désespéré de Maria, état qui pouvait en partie avoir été causé par ses cruels caprices, il éprouvait des remords si affreux qu'il songeait à se tuer. « Le malheureux, pensa-t-elle. Oui, s'il croit qu'elle meurt par sa faute, ses souffrances doivent être insupportables. »

A ce moment, Lawrence venait d'exposer à la Royal Academy un tableau qui représentait précisément cette scène du Paradis Perdu toujours si chère à Mrs. Siddons, « Satan évoquant ses légions au bord d'un océan de flammes ». Les meilleurs critiques décrivaient ce tableau de la façon qui suit : « Un confiseur dansant au milieu de sa mélasse qui a pris feu. » Les meilleurs critiques prenaient Lawrence moins au sérieux que ne faisait Mrs. Siddons ; la vérité était que dans ce tableau, Lucifer ressemblait aux Kemble, à John, à sa sœur, à Sally, à Maria. Le peintre était évidemment obsédé par ce type.

Il se dirigea vers Clifton, et, d'un hôtel de cette ville, adressa à Mrs. Pennington une longue épître dans laquelle tous les sentiments étaient armés de majuscules. Il l'y suppliait de trans-

mettre un message à cette créature parfaite, adorable, qu'était Sally ; il lui demandait de veiller à ce que celle-ci ne prit pas d'engagements solennels envers sa sœur mourante : « Si vous êtes généreuse et délicate, disait-il (et vous devez l'être car ces qualités s'unissent toujours aux talents), non seulement vous m'excuserez, mais vous me rendrez le service que je vous demande. »

Pénélope Pennington aimait assez qu'on parlât de ses talents : elle accepta de voir Lawrence.

VIII

Il y a toujours un grand plaisir à se sentir héroïque, mais l'héroïsme par procuration est la variété la plus pure de ce plaisir. Mrs. Pennington arriva au rendez-vous prête à tous les sacrifices pour le compte de Sally, et étrangement excitée par l'approche d'un combat dont le bonheur d'une autre était le prix.

Mr. Lawrence commença la conversation sur le mode mélodramatique : avec des gestes de fou, de grands éclats de voix, il menaça, si on ne lui permettait pas de voir Sally, de se suicider devant la porte.

— Monsieur, dit Mrs. Pennington froidement, j'ai déjà vu cette comédie mieux jouée ; si vous

voulez mon amitié, si vous désirez que je vous aide dans la mesure que je pourrai le faire sans nuire aux filles de mon amie, ayez une conduite rationnelle et soyez maître de vous.

— Maître de moi! dit-il en joignant les mains, et en levant les yeux au ciel, est-ce vraiment une femme qui me parle? seul un homme, et un homme vulgaire, pourrait avoir une conduite rationnelle quand il s'agit de tout ce qu'il aime! Oui, Madame, oui, je suis fou ; mais d'une folie bien naturelle. J'ai la terreur de les perdre toutes deux, car, après Sally, ce que j'aime le mieux au monde, c'est Maria.

— Monsieur, dit Mrs. Pennington, je me montre sans doute extrêmement masculine et vulgaire en essayant d'employer ma raison pour traiter un tel sujet, mais je dois vous avouer que j'ai pris l'habitude de penser par moi-même, et que j'attache à tout ce fatras d'amour et de suicide toute l'importance que me permet de lui accorder une expérience de quarante années. Je comprends très bien comment vous souhaiteriez trouver les femmes : naïves, faibles et tremblantes devant vous. Mais Sally n'est pas de ce modèle, bien qu'elle soit, elle, féminine et tendre. J'ai parlé de ces choses avec elle bien souvent, et devant son extraordinaire sagesse, sa douceur sans pareille, je n'ai pu retenir, si peu femme que je sois, des larmes d'admiration et d'amour. Vous avez adopté un mauvais système, Monsieur, et Sally n'est

pas une fille que l'on conquière par menaces et par violence.

— Ne voyez-vous pas, Madame, votre cruauté? Vous me dites : « Soyez calme, car personne ne vaut ce que vous allez perdre! Restez maître de vous, car ses charmes sont innombrables! Pourquoi vous agiter ainsi puisque rien ne pourrait l'émouvoir? Vous adoptez un mauvais système, car elle ne cèdera pas à la violence! » A la vérité, Madame, je ne me suis pas demandé quelle serait la manière la plus politique de m'assurer son affection ; elle est partie, je l'ai suivie, et je ne quitterai pas la place avant de l'avoir revue.

— Il y a tant de méthode dans votre folie, cher Monsieur, que je suis convaincue que vous pouvez très bien, si vraiment vous le voulez, la dominer.

Mr. Lawrence criait, comme certains enfants, en regardant parfois du coin de l'œil si ses cris produisaient bon effet. Un regard lui montra qu'il faisait fausse route.

— Chère Madame, dit-il, je vois que vous êtes bonne : je suis peintre et j'ai l'habitude d'interpréter les traits ; sous le masque de dureté que vous voulez porter aujourd'hui, j'entrevois des yeux tendres et pitoyables, Vous voyez que j'aime profondément Sally ; vous m'aiderez ; vous nous aiderez.

— Oui, dit Mrs. Pennington touchée, vous êtes

un grand magicien, Mr. Lawrence, et j'avoue franchement que vous m'avez devinée. J'ai reçu dans ma vie beaucoup d'amères leçons qui m'ont appris à dominer un caractère naturellement enthousiaste, mais ces leçons n'ont guéri que ma tête, mon cœur conserve toute sa jeunesse. Je n'ai pu voir les mouvements de passion qui vous agitent sans désirer vous consoler.

Sur quoi, ils firent amitié. Elle obtint qu'il quittât Clifton sans avoir vu Sally ; mais elle promit de le tenir au courant de tout ce qui se passerait.

— Que pense Maria de moi? lui demanda-t-il encore.

— Maria? Elle dit quelquefois : « Je ne souhaite aucun mal à Mr. Lawrence, et je lui pardonne. »

— Sally m'aime-t-elle encore? Voilà ce que je voudrais savoir. Dans les intervalles de son chagrin, comment pense-t-elle à moi?

— Elle dit que son âme est si pleine des devoirs tragiques que le présent lui impose qu'elle se refuse à penser à l'avenir. Nous parlons souvent de vous, parfois avec des éloges qui vous feraient plaisir, parfois en regrettant que tant de dons soient gâtés par l'étrangeté de votre caractère. Je ne puis vous en dire plus long.

Cependant après un silence elle ajouta : « Le présent est une barrière entre vous et Sally, l'avenir lui-même est couvert d'obstacles, mais non pas peut-être insurmontables. Dominez votre

passion, Mr. Lawrence ; tâchez d'acquérir de la résignation et de la dignité. Peut-être alors arriverez-vous à mériter un jour la créature parfaite que vous aimez. »

Le faible espoir qu'elle lui donnait était d'essence tragique. Ce qui pouvait, dans l'avenir, rapprocher ces deux amants, c'était la mort de Maria. C'était bien ainsi que Lawrence l'avait entendu. « Hélas! pensait-il, c'est affreux ; mais aussi c'est inévitable : Sally souffrira ; moi-même je souffrirai. Mais j'oublierai vite, et tout s'arrangera. »

Il quitta Clifton sans scandale. Mrs. Pennington eut le sentiment d'avoir remporté une grande victoire et ne parla plus du jeune Lawrence que d'un air pitoyable et protecteur.

Il devenait malheureusement trop certain que le terrible événement auquel elle avait fait allusion ne pourrait être évité. La toux augmentait ; les jambes enflaient ; les traits de Maria s'altéraient dans un visage d'une blancheur cireuse. Sally et Mrs. Pennington s'efforçaient de lui cacher la gravité de son mal. Elles maintenaient autour de la mourante une atmosphère de gaîté et de confiance. Sally lui chantait des mélodies de Haydn, de vieux airs anglais ; Mrs. Pennington lui faisait la lecture ; toutes deux s'étonnaient de se sentir heureuses, d'un bonheur fragile et fugitif, mais extraordinairement pur. Maria elle-même atteignait à une grande sérénité. Elle parais-

sait tout à fait rassurée sur l'objet de ses craintes. Quand elle parlait de Mr. Lawrence à sa sœur, ce qui était rare, elle l'appelait « notre ennemi commun ». Elle ne pouvait se lasser de musique.

Les jours devinrent plus courts ; les vent d'automne siffla tristement dans les cheminées où brûlaient les premiers feux ; de grandes bandes de nuages effilochés passèrent devant la fenêtre de la malade. Elle se sentit plus mal. Sally et Mrs. Pennington virent avec terreur disparaître, comme sous la main d'un modeleur invisible, les dernières traces de sa beauté. Elle demandait souvent son miroir. Un jour, après s'être longuement regardée, elle dit : « Je voudrais que ma mère fût ici. Le plus grand plaisir de ma vie a été de la contempler. et je ne l'aurai plus longtemps. » Mrs. Siddons, prévenue, interrompit ses représentations et vint aussitôt à Clifton.

Quand elle arriva, Maria ne pouvait plus ni manger, ni dormir. Sa mère passa auprès d'elle deux jours et deux nuits sans se reposer. La vue de ce beau visage qui, même dans la douleur la plus vive, gardait une imposante sérénité, parut adoucir les souffrances de Maria. Le troisième soir, vers minuit, Mrs. Siddons, épuisée de fatigue, alla s'étendre sur un lit. Vers quatre heures du matin, Maria devint très agitée, et demanda à Mrs. Pennington, qui était restée auprès d'elle, de faire appeler le docteur. Celui-ci vint, et resta

près d'une heure. Quand il fut parti, Maria dit à Mrs. Pennington qu'elle voyait bien maintenant la vérité et la supplia de ne rien lui cacher. Mrs. Pennington lui avoua que le médecin, en effet, n'avait plus d'espoir. Maria la remercia de sa franchise avec beaucoup d'effusion et de grâce : « Je me sens beaucoup mieux, dit-elle fermement, et surtout beaucoup plus tranquille. »

Elle parla de ses espérances et de ses craintes, « ces dernières, dit-elle, fondées sur le seul souvenir d'une excessive vanité qui lui avait fait prendre trop d'intérêt à sa beauté ». Mais elle ajouta qu'elle comptait sur la merci de son Créateur, et que, sans doute, le grand changement qui s'était produit dans son corps (ce disant, elle regardait ses pauvres mains décharnées) serait considéré comme une expiation suffisante.

Puis elle demanda à voir sa sœur. Quand on eut réveillé celle-ci, Maria lui dit combien elle lui était chère, combien elle aimait sa bonté. Elle n'avait, en mourant, qu'un souci, qui était le bonheur de Sally : « Promettez-moi, Sally, de n'être jamais la femme de Mr. Lawrence ; je ne puis supporter cette pensée.

— Chère Maria, dit Sally, ne pensez à rien qui puisse vous agiter.

— Non, non, insista Maria, cela ne m'agite nullement, mais il est nécessaire à mon repos que tout soit dit là-dessus. »

Sally lutta très longtemps, et finit par dire avec désespoir : « Oh! c'est impossible! »

Elle entendait qu'il lui était impossible de faire cette promesse, mais Maria comprit qu'elle jugeait en effet ce mariage impossible. « Je suis heureuse, dit-elle ; je suis tout à fait satisfaite. »

A ce moment Mrs. Siddons entra ; Maria lui dit qu'elle avait accepté la mort, et lui parla de la manière la plus admirable du grand changement d'existence qui était pour elle si proche. Elle demanda si on savait exactement combien de temps elle avait encore à vivre. Elle répéta plusieurs fois : « A quelle heure? A quelle heure? » Puis elle se reprit et dit : « Peut-être n'est-ce pas bien. »

Elle exprima le désir d'entendre les prières des agonisants. Mrs. Siddons prit le livre et lut ces prières lentement, pieusement, en détachant les mots avec une netteté si parfaite que Mrs. Pennington, malgré l'émotion qu'elle éprouvait, ne put s'empêcher d'admirer la majesté surhumaine de cette diction.

Maria suivit la lecture avec une grande attention : quand ce fut fini, elle dit : « Cet homme, mère, vous a dit qu'il a détruit toutes mes lettres : je ne crois pas à ses serments et je vous prie de les lui reprendre. » Elle ajouta : « Sally vient de me promettre que jamais, jamais, elle ne l'épouserait, n'est-ce pas, Sally? »

Sally, qui pleurait, s'agenouilla près de son lit et dit : « Je n'ai pas promis, mon cher ange,

mais je le promettrai, je le promets puisque vous l'exigez. »

Maria dit alors avec beaucoup de solennité : « Merci, Sally, Ma chère mère, Mrs. Pennington, soyez témoins. Sally, donnez-moi votre main. Vous jurez de ne jamais être sa femme? Ma mère, Mrs. Pennington, mettez votre main sur la sienne... Vous comprenez? Soyez témoins... Sally, que cette promesse te soit sacrée... sacrée... »

Elle s'arrêta un instant pour reprendre haleine, puis reprit : « Souvenez-vous de moi, et que Dieu vous bénisse! »

Son visage retrouva alors un calme et une beauté qu'il n'avait pas eu depuis le commencement de sa maladie. Pour la première fois depuis de longues heures, elle se laissa retomber paisiblement sur son oreiller : « Mon amour, dit sa mère, l'expression de votre visage a en ce moment quelque chose de céleste. »

Maria sourit, regarda Sally, Mrs. Pennington, et voyant qu'elles avaient la même pensée, parut très heureuse. Elle demanda qu'on fit entrer les domestiques, les remercia de leurs soins, de leurs attentions et les pria d'oublier son impatience et ses exigences. Une heure plus tard, elle était morte ; un sourire léger et tranquille entr'ouvrait ses lèvres pâles.

IX

Le lendemain de la mort de Maria, le vent tomba. Un clair soleil mit sur toutes choses un air de gaieté lumineuse. Il semblait à Sally que l'âme pure et légère de sa sœur apaisait ce beau ciel d'automne. Elle ne pouvait détacher son esprit des images de cette mort. Le serment qui lui avait été arraché lui paraissait facile à tenir. Rien d'autre au monde n'existait qu'un souvenir affreux et doux. Son corps était épuisé ; une violente crise d'asthme se déclara ; sa mère la soigna avec un grand courage.

La douleur de Mrs. Siddons était solennelle, simple, silencieuse. Ni les veilles, ni les larmes n'avaient altéré la sérénité de son visage. Elle donnait ses soins et son attention aux détails de la vie quotidienne avec une fermeté impassible. Ceux qui la connaissaient mal s'étonnaient de voir si calme, dans des circonstances si douloureuses, celle qui, mieux que personne, savait au théâtre pleurer des malheurs imaginaires.

Sa grande inquiétude était de savoir comment Lawrence accueillerait des nouvelles qui mettaient pour toujours fin à ses espoirs. Elle pria Mrs. Pennington de lui écrire pour lui raconter les derniers

moments de Maria, le serment exigé et accordé, et pour lui demander d'oublier. Elle pensait que ce récit tragique suffirait à lui imposer une attitude généreuse.

Mrs. Pennington accepta la triste mission avec une sombre avidité. La conquête et la soumission du bel ange rebelle étaient un des épisodes les plus glorieux de sa vie ; elle employa tout son art, qui était grand, à composer une lettre décisive. Puis elle l'envoya, très confiante.

Deux jours plus tard, elle reçut le billet suivant, écrit d'une grande écriture folle :

« Ma main seule tremble, non mon esprit ; j'ai joué mon tout pour l'obtenir, et vous croyez qu'elle va m'échapper ! Je vais vous dire un secret ; elle m'échappera peut-être, mais attendez la fin.

« Vous avez tous joué votre jeu admirablement !

« Si vous racontez à un seul être vivant la scène si soigneusement décrite par vous, je poursuivrai votre nom de ma haine ! »

Mrs. Pennington relut plusieurs fois ces lignes avant de les comprendre : « Vous avez tous joué votre jeu admirablement. » Que voulait-il dire ? Que les trois femmes avaient imaginé ces histoires de serment pour se débarrasser de lui ? Pouvait-il vraiment croire à une telle machination : « Vous avez tous joué votre jeu admirablement ! » Le texte n'admettait pas d'autre sens... Une violente agitation s'empara de Mrs. Pennington. L'homme

qui, dans un tel moment, ne trouvait pas un mot de pitié pour la malheureuse qu'il avait si gravement offensée, et qui peut-être était morte de son inconstance devait être une sorte de monstre. « Je poursuivrai votre nom de ma haine... » Qu'annonçait cette menace? Pensait-il venir l'attaquer jusque chez elle? Voulait-il la poursuivre de calomnies et d'insinuations? Ce qui la blessait plus que tout, c'était que cet excès de fureur diabolique fût le prix de la lettre si belle qu'elle n'avait pu écrire qu'en pleurant. Pendant cette soirée, elle conçut pour Lawrence une haine violente qui ne fut pas sans grand effet sur la vie de celui-ci.

Elle commença par envoyer à Mrs. Siddons l'abominable billet en la suppliant de prendre ses précautions. Il fallait prévenir Mr. Siddons, John Kemble, tous les hommes de la famille, car seuls des hommes auraient la force nécessaire pour arrêter les entreprises d'un fou. Il ne fallait pas que Sally sortît seule ; on ne savait à quelles extrémités pourrait en venir un caractère sombre, et que rien n'arrêterait.

Mrs. Siddons, en recevant cette lettre, ne put s'empêcher de sourire. Elle jugeait la situation avec plus de sang-froid et d'indulgence. Sally elle-même ne blâma que faiblement des transports inspirés par l'amour qu'on avait pour elle. « Sans doute, se disait-elle, il a eu tort d'écrire une lettre aussi violente, et surtout de n'y exprimer

aucun chagrin pour la mort de la pauvre Maria ; mais il a écrit dans un moment de folie ! J'imagine ce qu'il a dû penser en apprenant ce terrible serment quand je me souviens de ce que moi-même j'ai éprouvé en le faisant. A tout autre moment de ma vie, je n'aurais pu le prononcer. » Elle écrivit à Mrs. Pennington, qui répondit avec quelque animosité : « Un fou ? Point du tout. Dès qu'on peut tenir une plume et former des caractères, on sait très bien ce que l'on fait. »

Sally parla longuement de la situation avec sa mère ; elles étaient d'accord pour trouver inutile la plupart des précautions suggérées par Mrs. Pennington. Pourquoi prévenir Mr. Siddons, si froid et l'oncle Kemble, si théâtral ? Leur intervention ne ferait qu'augmenter les difficultés. Mrs. Siddons semblait tenir aussi à rassurer Lawrence qu'elle plaignait de tout son cœur. « Peut-être, dit-elle, serait-il bon de lui faire savoir que vous n'épouserez jamais personne d'autre ? » Mais Sally ne le voulut pas.

Elle ne pouvait malheureusement conserver aucun doute sur l'état de ses sentiments véritables. Malgré tant de défauts, tant de dureté, tant d'imprudence, elle aimait Mr. Lawrence tendrement, et, si elle n'avait été liée par un serment solennel, elle serait revenue à lui. « Mais soyez tranquille, dit-elle à sa mère, je considère cette promesse comme sacrée, et je la tiendrai ; si même je ne puis être maîtresse de mes senti-

ments (nul ne peut se garder de ses sentiments, mais on peut répondre de sa conduite), je serai fidèle à ma promesse. »

Tandis qu'elle prononçait ces phrases, elle savait qu'en les prononçant, elle se liait encore davantage ; elle le regrettait. « Que dis-je ? pensait-elle. Et pourquoi ? Pourquoi est-ce que je prépare mon martyre ? » Mais elle ne pouvait s'en empêcher; il lui semblait quelquefois qu'elle était faite de deux personnes, une qui voulait et parlait, une qui désirait et protestait, que la meilleure partie d'elle-même contraignait la moins bonne à accepter des décisions fermes et cruelles. Mais était-ce la meilleure ?

Lawrence lui écrivit une lettre parfaitement raisonnable ; il avait compris l'inutilité de la violence. Elle lui répondit avec fermeté, mais sans rigueur. « Il n'est coupable, dit-elle, que de m'aimer trop bien. Que n'a-t-il pour une fois, plus d'inconstance ? » Une grande joie l'envahissait quand elle pensait : « J'ai tout de même fixé ce cœur si volage ! » Mais il lui suffisait d'évoquer le regard heureux et doux de Maria pour ne pas douter de son devoir.

Un jour comme elle allait à sa fenêtre, elle vit soudain sur le trottoir d'en face Lawrence qui regardait vers sa chambre. Elle recula brusquement jusqu'à ce qu'il ne pût plus la voir. A ce moment, Mrs. Siddons qui, dans la chambre voisine mettait en ordre des tiroirs, appela Sally

pour lui montrer une robe qui avait appartenu à Maria. C'était une de ces légères robes blanches à la grecque dont la mode était venue de France. Toutes deux pensèrent à la forme charmante qui avait gonflé cette étoffe légère. Elles s'embrassèrent. Mrs. Siddons murmura très bas deux vers de son rôle de Constance :

« Grief fills the room up of my absent child,
« Stuffs out is vacant garments with its form... »

Quand Sally revint dans sa chambre, et, de loin, jeta dans la rue un regard rapide et furtif, Lawrence avait disparu.

X

Pendant quelques mois, Lawrence essaya de se rapprocher de Sally, tantôt en lui écrivant, tantôt en lui faisant transmettre des messages par des amis communs. Elle refusait toujours de le voir : « Non, disait-elle, je me sens incapable de le traiter avec froideur, et je ne veux pas le traiter autrement ». D'ailleurs elle pensait constamment à lui et prenait grand plaisir à imaginer entre eux de longues conversations où il lui disait son amour, son désespoir, son éternelle

fidélité! Elle était capable de rêver ainsi pendant des journées entières, en regardant se balancer les feuilles et courir de légers nuages. Elle y trouvait un bonheur parfait.

Les assauts de Lawrence devinrent plus rares. De nouveau le fleuve du temps coula d'un mouvement uniforme et paisible. L'image de Maria flottait encore, angélique, et vaporeuse, entre les objets et la pensée. Mrs. Siddons jouait des rôles nouveaux. Dans Isabelle, de *Mesure pour Mesure*, on la jugeait touchante et chaste ; elle y portait une robe noire et blanche que copiaient toutes les femmes de Londres. Sally allait beaucoup au théâtre, visitait quelques maisons amies. Elle ne pouvait comprendre qu'après des événements aussi terribles, la vie pût continuer avec tant de simplicité. Pourtant il lui restait très pénible d'entendre prononcer les noms de Lawrence et de Maria, et elle tremblait quand, dans la rue, la silhouette d'un homme lui faisait craindre une rencontre qu'elle souhaitait et redoutait.

Vers le printemps, Lawrence cessa complètement de l'importuner de ses poursuites. Elle devint très mélancolique.

— Êtes-vous heureuse? lui disait sa mère.

— Je suis toujours heureuse avec vous, répondait-elle.

Mais un regret immense l'envahissait.

Le courage qui ne l'avait jamais abandonnée dans le danger, faiblissait soudain devant l'ac-

calmie. Elle ne pouvait délivrer son imagination de cette scène du serment. Elle se voyait toujours agenouillée près de ce lit, sa main dans cette main si maigre et si blanche. « Pauvre Maria, pensait-elle, elle n'aurait pas dû me demander cela. L'a-t-elle fait par sollicitude pour mon bonheur? N'y avait-elle pas en elle aussi un peu de jalousie envers moi, de ressentiment envers lui? » Ce perpétuel retour des mêmes questions et des mêmes regrets épuisaient un corps naturellement fragile. Elle avait de fréquentes crises de toux, des étouffements qui effrayaient sa mère.

L'histoire de ses amours était maintenant connue par un certain nombre de leurs intimes. Les plaintes indiscrètes de Lawrence avaient révélé ce secret. Beaucoup, la voyant si évidemment malheureuse, lui conseillèrent de ne pas attacher une excessive importance à une promesse ainsi arrachée. Ces conseils ébranlaient parfois sa résolution. Elle se disait qu'elle sacrifiait sans doute sa vie, sa vie unique et brève, à un mot. Comment sa sœur délivrée de tous les liens de la chair, aurait-elle pu être jalouse? Engagement suppose présence, exigence de celui envers qui on s'est engagé. Mais si l'ombre charmante de Maria errait invisible au milieu d'eux, pouvait-elle souhaiter autre chose que le bonheur de ceux qu'elle avait aimés?

Bien que ce raisonnement lui parût assez difficile à réfuter, elle continuait à éprouver le senti-

ment inexplicable et fort que son devoir était de tenir sa promesse contre toute raison.

Un jour cependant, elle se décida à écrire à Mrs. Pennington, témoin et garant du serment, pour lui demander son avis. « Quelle valeur accordait-elle à tout cela? » Ah! combien Sally espérait que cette réponse encouragerait ses désirs.

Mais Mrs. Pennington fut sans pitié. Les devoirs des autres, n'étant pas masqués pour nous comme les nôtres par la force des passions, nous apparaissent presque toujours avec une étonnante clarté.

« Ne nous trompons pas nous-mêmes, écrivit-elle, sur la nature positive de ce qui est bien et de ce qui est mal. Certainement la promesse de Sally à sa sœur, étant volontaire, la liait aussi fortement que peut le faire un engagement humain. Il n'y a pas de promesse arrachée, si ce n'est le pistolet sur la gorge. Sally était libre de rester silencieuse ou de refuser à sa sœur, de qui le sort était fixé. Rien, à ce moment-là, n'aurait pu être pour Maria une cause d'inquiétude pour plus de quelques heures. Quand Sally a décidé de lui accorder la satisfaction qu'elle lui demandait, elle l'a fait volontairement. En toute vérité et justice, elle doit en supporter les conséquences. D'ailleurs elle aura toutes raisons de bénir un mouvement sans doute inspiré par une intervention divine. et qui l'a sauvée d'une ruine certaine. Pourquoi attribuer cette demande de Maria à sa

faiblesse, à un bas ressentiment, alors qu'au contraire elle n'a été faite qu'à un moment où Maria paraissait purifiée de toutes les faiblesses humaines? Pour moi, c'est bien plutôt une preuve de l'état d'illumination dans lequel elle s'est trouvée pendant toutes ses dernières heures. »

Sally parut alors se résigner. Pourtant, si à ce moment Lawrence était revenu, si le hasard les mettant en présence, il avait pu et voulu lui dire quelques phrases chaleureuses, elle n'aurait pu s'empêcher de le suivre. Mais Lawrence ne revint pas. Les bavardages de la ville contèrent qu'il allait se marier, puis qu'il était amoureux de la beauté à la mode, Miss Jennings.

Sally tint beaucoup à voir celle-ci, et se la fit montrer un soir, au théâtre. Ses traits étaient réguliers et nobles ; elle paraissait assez sotte. Mr. Lawrence vint s'asseoir à côté d'elle ; il avait l'air animé et heureux. En les voyant, une sorte de choc électrique secoua Sally, qui se sentit rougir. Comme elle quittait le théâtre, elle rencontra son ancien fiancé dans les couloirs. Il lui fit un petit salut correct et froid ; elle comprit qu'il ne l'aimait plus. Jusqu'alors, elle avait espéré qu'il conserverait toujours pour elle, même sans espoir, une admiration lointaine, respectueuse et passionnée. Ce regard ne permettait plus de douter.

A partir de ce moment, elle devint une toute

autre personne, assez gaie en apparence, toute occupée de plaisirs frivoles, mais elle ne cessa de dépérir. Elle avait renoncé à chanter : « Je ne chantais, disait-elle, que pour deux êtres. L'un d'eux n'est plus, le second m'a oubliée. »

L'automne revint. Le vent sifflant, dans les cheminées, évoqua les terribles heures où Maria agonisante se plaignait avec tant de douceur. Puis un clair soleil suivit, jour après jour, sa course glorieuse.

Mrs. Siddons avait repris, à l'insu de Sally, des relations normales avec Lawrence. Ayant eu besoin d'un rouge carmin qu'elle avait l'habitude de se procurer par lui, elle le lui avait fait demander. Il était venu lui-même. Ils avaient retrouvé tout de suite le ton de leurs anciennes causeries. Le peintre avait prié l'actrice de venir voir ses tableaux ; elle lui avait parlé de ses derniers rôles. Il avait admiré la jeunesse d'un teint que ni les ans ni le malheur n'avaient pu altérer. Dans ce visage parfait, son œil ne trouvait pas une ride.

XI

Longtemps on crut que les Français allaient envahir l'Angleterre. Les spectateurs, pendant les entr'actes, pensaient aux charpentiers de Bou-

logne qui clouaient alors leurs radeaux. Le nom des Mrs. Siddons continuait à attirer de grands publics. Cependant les connaisseurs jugeaient que son jeu devenait un peu mécanique. Elle en était arrivé à ce degré de maîtrise dangereux où le grand artiste, inconsciemment, imite lui-même sa manière. Il y avait dans ses mouvements de passion quelque chose d'adroit et d'ingénieux qui effarouchait l'admiration. Elle-même se sentait parfois lasse jusqu'à l'ennui de sa facile perfection.

Sally atteignait vingt-sept ans, âge où il est nécessaire pour la femme de commencer à imaginer avec clarté ce que peut être la vie d'une vieille fille. Elle y pensait sans amertume. « D'abord se disait-elle, je suis toujours malade, et je ne vivrai sans doute pas... Mais qui sait? Peut-être à quarante ans regretterai-je une vie trop vide, et ferai-je quelque grande sottise? » Cette folle idée lui faisait prendre patience. La vérité était qu'elle demeurait fidèle à l'unique sentiment qui avait agité son âme. Elle appartenait au groupe des êtres qui se font de l'amour une idée si belle qu'ils n'en sauraient concevoir la fin, ni le recommencement. Elle évitait soigneusement de montrer de la mélancolie et passait au contraire, dans les salons où on la recevait avec plaisir, pour une personne enjouée et agréable. On remarquait aussi qu'elle était d'une grande indulgence pour les faiblesses des autres, et en particulier pour les

faiblesses amoureuses. Elle entretenait un commerce de tendre amitié avec plusieurs jeunes gens, et hors certains moments de crises d'asthme violentes et pénibles, ne paraissait pas malheureuse.

En 1802, la paix fut signée avec les Français, et toutes les routes se rouvrant, la vie normale reprit. Mr. Siddons insista vivement pour que sa femme acceptât de faire une tournée d'un an en Irlande. Il tenait les comptes du ménage ; les besoins d'argent étaient grands ; les directeurs, à Londres, payaient mal. Bien qu'il fût pénible à Mrs. Siddons de se séparer des siens pour un temps aussi long, elle comprit que ce sacrifice était nécessaire.

Pendant de longs mois, Dublin, Cork, Belfast, l'applaudirent dans *Lady Macbeth*, dans *Constance*, dans *Isabelle*. A ce public nouveau, les effets devenus familiers aux habitués de Drury Lane parurent spontanés et pathétiques. L'enthousiasme était grand, les recettes superbes. Les lettres de Sally arrivaient fidèlement, lettres raisonnables et gaies. Elle y parlait du théâtre, du monde, de ses robes. Cette feinte légèreté cachait une grande faiblesse physique et morale. Il lui arrivait de surprendre en elle certains symptômes qui avaient précédé les derniers mois de sa sœur. Elle pensait souvent à la mort sans terreur et sans regret. « Mourir, dormir, rien de plus... » La vie n'était plus pour elle depuis longtemps

qu'une rêverie sans espoir. Elle se laissait doucement glisser vers le monde paisible des ombres.

Son père, qui la voyait dépérir, hésita longtemps à prévenir sa femme, mais au mois de mars 1803, les médecins jugèrent le danger si pressant qu'il se décida à écrire à une amie et camarade de tournée de Mrs. Siddons en lui recommandant toutefois de ne rien dire pour le moment. Cette femme, incapable de cacher son inquiétude, montra la lettre à Mrs. Siddons qui décida aussitôt de rompre tous ses engagements pour aller soigner sa fille.

Quand elle voulut s'embarquer, elle apprit qu'une tempête affreuse agitait la mer d'Irlande et qu'aucun bateau ne pourrait traverser avant quelques jours. La bourrasque balayait sur la ville de sombres rideaux de pluie. Mrs. Siddons offrit en vain de doubler, de tripler le prix du passage ; aucun capitaine ne jugea possible de risquer son bateau dans cet ouragan. Contrainte d'attendre, elle continua ses représentations ; le temps qu'elle passait au théâtre était la seule partie du jour pendant laquelle elle échappait à ses pensées. « Que se passe-t-il en ce moment ? pensait-elle. Sally, quand je suis partie, paraissait assez forte ; elle résistera sans doute... Mais c'est si fragile, une vie humaine ! »

Elle passait de longues heures en prières, suppliant Dieu de lui laisser au moins la plus aimée de ses filles. Elle revoyait toutes les scènes de la

mort de Maria, elle imaginait Sally seule, appelant sa mère. Les longs nuages noirs qui couraient rapidement à l'horizon évoquaient les derniers jours de Clifton. Le soir, le bruit des applaudissements marquait pour elle après chaque acte la fin d'un rêve réparateur, le retour à l'angoissante réalité. Après une semaine d'attente, elle put enfin traverser et partit en chaise de poste pour Londres. Au premier relai, elle apprit, par un message de Mr. Siddons, que sa fille avait cessé de vivre.

Elle resta quelque temps dans cet état de prostration silencieuse qui accompagnait chez elle les plus affreuses douleurs, incapable même de répondre aux consolations de ses amis. Il lui était pénible de penser que peut-être ceux-ci la jugeaient insensible, alors que sa fille morte était toute sa pensée. Mais une invincible pudeur arrêtait de ses lèvres toute phrase autre qu'absurde ou ménagère.

Bientôt, à la grande surprise de tous, elle annonça qu'elle allait reprendre ses représentations, et demanda qu'on affichât le *Roi Jean*. Le jour venu, elle alla au théâtre, et s'habilla sans un seul mot.

Ceux qui virent ce soir-là Constance pleurer son fils Arthur emportèrent une inoubliable impression de beauté. Non seulement ils retrouvaient le talent de Mrs. Siddons, mais ils reconnaissaient que jamais elle n'avait atteint cette

hauteur. Telle était la sombre majesté des mouvements de la grande actrice, qu'il semblait qu'on vît avec elle entrer tout un cortège funéraire. Quand elle en vint à dire les plaintes de la vieille reine, elle eut le sentiment que pour la première fois, depuis la mort de Sally, elle pouvait enfin crier son amour, son horreur et son désespoir.

« Je ne suis pas folle ! Plût au ciel que je le fusse !
« Alors sans doute je m'oublierais moi-même.
« En m'oubliant, quel chagrin j'oublierais !
« Si j'étais folle, j'oublierais mon enfant... »

Enfin sa douleur prenait forme, le poète l'exorcisait, le rythme l'entraînait, la beauté la fixait. Ses larmes, trop longtemps contenues, s'échappaient, arrosaient ses joues d'un flot tiède, voilaient la salle aux mille têtes d'un brouillard tremblant et lumineux. Elle avait oublié le public et les acteurs qui l'entouraient. Le monde était une symphonie douloureuse que, violon, plainte, délivrance, dominait sa propre voix, et, comme parfois le hautbois ou la flûte chantent longtemps un chant solitaire que l'orchestre en vain cherche à noyer de son torrent sonore et tragique, ainsi tout au fond de l'âme de l'actrice, un instrument lointain, grêle et presque joyeux, répétait : « Je n'ai jamais été meilleure. »

LES DERNIERS JOURS DE POMPÉÏ

LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI[1]

En 1807, le général Bulwer mourut subitement, en laissant une femme et trois fils. La veuve alla s'installer à Londres avec ses enfants et se fit appeler Mrs Bulwer-Lytton, car, étant une Lytton, seule descendante, du grand Lytton qui avait combattu à Bosworth, elle se sentait également fière du nom de son mari et de celui de son père.

Les Bulwer, venus en Angleterre avec le conquérant, possédaient encore les terres qui leur avaient alors été attribuées et le général, qui désirait la pairie, avait passé sa vie à les arrondir. Les Lytton, non moins anciens, s'enorgueillissaient du domaine de Knebworth. Toutefois les Bulwer avaient maintenu jusqu'au XVII^e siècle les traditions guerrières de leur famille, tandis que le dernier des Lytton, père de Mrs Bulwer, était un érudit et le meilleur latiniste de son temps. Il avait donné à sa fille une culture solide, puis

1. Les lettres citées dans cette nouvelle sont authentiques et traduites de " *La vie de Edward Bulwer, first Lord Lytton* ", par Lord Lytton.

lui avait fait épouser ce Bulwer, soldat ambitieux et goutteux, qui avait terrifié sa femme et chassé de chez lui sa belle-mère.

La mort du général permit à sa veuve de revenir aux Lytton, son désir secret. Les deux fils aînés furent envoyés dans une école ; le plus jeune, Édouard, favori de sa mère, élevé par elle, partagea ses goûts. Il aimait à l'entendre dire des vers de Goldsmith ou de Gray : elle récitait bien, avec de la grandeur dans le tragique. A sept ans, le petit Édouard fut lâché au milieu des livres de son grand-père et lut tout ce qu'il trouvait, sans contrôle. Un jour, après un long silence, il dit à sa mère : « N'êtes-vous pas, maman, quelquefois saisie par le sentiment de votre identité ? » Elle le regarda avec inquiétude et répondit : « Il est grand temps, Édouard, que vous alliez à l'école. »

Il s'y montra parfait élève, bon écrivain dès quinze ans, très romanesque, Dante de la première Béatrice qui passerait. « Je cherchais quelqu'un à aimer ; peu m'importait qui elle serait. » Un ruisseau traversait le village d'Ealing, où Édouard Bulwer était en pension. Il venait chaque jour s'y baigner et rêver ensuite sur la rive. Là il voyait souvent passer une jeune fille qui avait le visage le plus doux. Il n'osait pas lui parler, mais, après plusieurs rencontres, elle sourit et rougit. Elle habitait un cottage avec son père, joueur débauché qui l'abandonnait pendant

des semaines entières. Le chevaleresque Bulwer fut conquis par tant de beauté et de malheur. « Je ne puis décrire l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Cela ressemblait si peu aux amours des grandes personnes, c'était si pur qu'aucune mauvaise pensée ne nous traversait jamais, et pourtant si passionné... Je n'ai jamais ressenti et ne ressentirai sans doute jamais aucune émotion comparable à cette tumultueuse tendresse. »

Chaque soir Édouard achetait quelques fruits qu'ils allaient manger sous un arbre, au bord du ruisseau. Il arrivait le premier à ces rendez-vous. Pendant qu'il attendait, son cœur battait. Dès qu'elle était là, il se sentait très calme. « Sa voix produisait en moi un sentiment de tranquillité délicieux. » Un jour, elle ne vint pas, ni le suivant. Il alla au cottage et le trouva vide. La vieille femme qui ouvrit la porte lui dit que père et fille étaient partis et que personne ne savait leur adresse.

Cette petite tragédie transforma beaucoup le caractère de Bulwer. D'enthousiaste, il devint mélancolique, aima la solitude, les grands bois et comprit Byron. L'intensité de sa douleur lui donna d'orgueilleuses joies et, pendant son séjour à Cambridge, il commença un roman à la *Werther*. Puis, comme il arrive souvent, désespoir engendra cynisme. En 1825, à l'âge de vingt-deux ans, Bulwer partit pour Paris où il fut reçu dans les meilleures maisons du Faubourg, eut des maî-

tresses agréables, servit de second dans un duel et évolua, suivant une marche normale, de l'amant romantique au dandy. On aurait pu craindre qu'il ne s'abandonnât complètement à une vie de plaisirs, s'il n'avait eu de l'ambition et le goût d'écrire. En fait, son existence d'homme à la mode lui fournit tous les matériaux d'un second roman où il souhaitait montrer le jeune Anglais post-byronien, l'antithèse de *Manfred*, courageux, insolent, fat, spirituel, insupportable et irrésistible.

Mrs Bulwer-Lytton, par des lettres d'amis, connaissait les succès de son fils à Paris. Elle en était satisfaite, reconnaissait en lui le sang des Lytton, avait confiance en son avenir littéraire et pensait déjà au brillant mariage qu'il ferait dès son retour. Édouard, qui savait les projets maternels, s'en inquiétait un peu et écrivait à une amie : « J'ai trop besoin de sa bienveillance et d'ailleurs trop de reconnaissance envers elle, pour la mécontenter en faisant un mariage qu'elle pourrait condamner. Mais il me reste au moins une liberté négative et j'en userai. L'amour, je veux dire l'amour de l'âme, non des sens, est à jamais mort pour moi. Les sentiments qui fleurissent trop tôt sont vite flétris ; comment refleuriraient-ils jamais ? Tel l'enfant brûlé, nous fuyons le feu qui nous a blessés. » C'est dans ces fermes dispositions qu'il revint en Angleterre, vers la fin d'avril 1826, voyageant à cheval de Paris à Calais, comme il convenait à son personnage.

Il arriva à Londres le soir et, tout de suite, alla chez sa mère. Elle se préparait à se rendre à un thé ; elle pria son fils de l'accompagner. Il était fatigué, mais la vit si heureuse de le montrer qu'il accepta. Au moment où ils arrivaient à la maison de leurs amis, une jeune fille y pénétra en même temps qu'eux. Mrs Bulwer la fit voir à son fils qui ne l'avait pas remarquée : « Édouard, quel visage extraordinairement beau !... » Bulwer tourna la tête dans la direction indiquée, fut lui aussi très frappé et, tout de suite, demanda qui était cette femme.

Il apprit que la jeune beauté se nommait Rosina Wheeler et qu'elle était la nièce de Sir John Doyle, général qui avait servi dans la guerre de l'Indépendance américaine, puis contre les Français en Égypte où il s'était rendu célèbre en commandant un corps de dromadaires et en capturant Alexandrie. Depuis sa retraite, il avait été secrétaire privé du Prince de Galles, puis gouverneur de Guernesey. C'était un vieux soldat très honorable. Sa nièce vivait chez lui à Londres, et ne voyait pas ses propres parents dont l'histoire était assez triste.

Le père, Francis Wheeler, avait épousé à dix-sept ans une jeune fille de deux ans plus jeune que lui. Dangereux mariage, qui s'était terminé par une séparation, après la naissance de six enfants. La mère, restée seule avec ses filles, s'était installée en France, à Caen, où sa maison était

devenue le lieu de réunion d'un petit groupe de socialistes et de libres penseurs, dont les mœurs étaient assez libres et les propos révolutionnaires. Très jeune, Rosina, fille de beaucoup d'esprit et de volonté, avait fui une société où elle avait toujours été malheureuse et où elle savait ne pouvoir trouver les moyens de mener une vie qu'elle aimait sans la connaître.

Cette fuite avait, disait-elle, pour objet de retrouver son père, mais quand elle vit celui-ci au cours d'un voyage en Irlande, elle eut une triste surprise : « Ne trouvez-vous pas, dit-elle, que papa est très vulgaire ? Avez-vous vu ses bas de laine ? » Le pauvre homme intimidé, maladroit, fier de la beauté de sa fille, ne put la décider à vivre avec lui. Après un assez long séjour chez des amis irlandais, Rosina, découvrant son oncle, le général, l'avait trouvé commode et l'avait adopté.

Au moment où les Bulwer la rencontrèrent, elle était à Londres depuis quatre ans, reçue dans de nombreux salons, très gâtée par les gens du monde et favorite, en particulier, de Lady Caroline Lamb, l'ancienne et folle amie de Byron. Rosina écrivait des vers légers, avait un esprit sarcastique, imitait à merveille les ridicules et, comme elle manquait un peu de tact, était aussi redoutée qu'admirée. Ce soir-là, elle amusa beaucoup un coin de salon en raillant le turban de Mrs Bulwer, qui lui rappelait une pile de paniers

de fraises au marché de Covent-Garden, et en comparant les mouvements de la vieille dame à ceux d'un sac de chiffons galvanisé. Quant à ce fils, tout frais arrivé de France, il lui parut un peu efféminé, avec ses boucles dorées, mais évidemment joli garçon et surtout très distingué. Miss Wheeler attachait à la distinction une très grande importance.

Mrs Bulwer, avant la fin de la réunion, invita cette belle personne à venir la voir. Ainsi les deux jeunes gens se retrouvèrent, parlèrent de leurs vers, de leurs romans, de leurs projets, s'écrivirent, se rencontrèrent dans de nombreuses maisons amies et bientôt furent considérés, dans le monde, comme des fiancés. Il devint rare qu'on aperçût dans un bal la railleuse et brillante miss Wheeler, sans découvrir à ses côtés un jeune homme de manières un peu hautaines qui, dès qu'il parlait à la belle Irlandaise, ne trouvait plus que compliments et soumission.

L'été suivant, quand Édouard Bulwer alla faire un séjour chez sa mère, Rosina, elle, fut invitée chez Lady Caroline Lamb, voisine de Knebworth, et. Mrs Bulwer, un peu ennuyée, vit grandir sous ses yeux une intimité dont elle enrageait d'autant plus que c'était elle qui l'avait fait naître. « Édouard, quel visage extraordinairement beau !... » C'était cette sotte phrase qui avait tout déchaîné. Et maintenant, Édouard était fou de cette fille et Mrs Bulwer ne voulait pas de ce

mariage ; la petite n'avait ni argent, ni naissance, avait été élevée par des bandits, et semblait en tous points indigne d'un Bulwer, doublé d'un Lytton. D'ailleurs Mrs Bulwer était peu inquiète : le mariage était impossible, car son fils dépendait d'elle ; la fortune du général appartenait à l'aîné, le second avait encore quelques terres, mais Édouard ne possédait pour tout bien qu'une pension servie par sa mère, qui avait gardé en toute propriété la belle fortune des Lytton.

Vers la fin d'août, Édouard Bulwer, après une tendre conversation dans les bois, se décida à écrire à Rosina Wheeler sa première lettre d'amour « Des années ont passé depuis que j'ai éprouvé une émotion comparable à celle que vous m'inspirez en ce moment. Peut-être eût-il mieux valu pour moi que je pusse réussir à calmer mon cœur... J'aurais caché mes sentiments et pris la résolution de vous oublier, si toute la froideur de mes réflexions n'avait été détruite hier par l'imprudence d'un seul moment. Je vous ai touchée, j'ai senti votre main dans la mienne et il m'a semblé qu'il n'y avait plus au monde que vous. Qu'était la raison, la résolution, le sujet de mes méditations, devant la force d'un seul instant d'abandon ? Je vis alors que je vous devais de m'exprimer plus clairement. Je le fis. Ah ! Dieu ! que j'aurais voulu pouvoir vaincre l'impression réfrigérante que, malgré toute votre gentillesse, mes sentiments n'étaient pas partagés. Que pou-

vais-je attendre ? Un esprit et un cœur comme les vôtres ne se gagnent pas facilement, et je n'avais même pas laissé agir le temps. Je vous ai dit que je vous adorais ; je vous le répète. Examinez vos propres sentiments et dites-moi ce que je puis attendre. »

Rosina répondit avec trop de bon sens que, si elle l'empêchait de parcourir la carrière que ses talents lui promettaient, sa mère et lui en viendraient un jour à la haïr, et cela peut-être non sans raison. « *Vous* haïr, Rosina ! En ce moment, mes yeux sont pleins de larmes, je puis entendre mon cœur battre ! Je m'arrête pour embrasser le papier consacré par votre main. De tels signes d'amour peuvent-ils devenir de la haine ?... Ce que vous me dites d'une brillante carrière ne fait que me montrer combien elle serait sans joie, si elle n'était embellie par une affection que je ne désespère pas d'obtenir... Touché, pénétré jusqu'à l'âme par votre générosité, croyez qu'en toute circonstance de la vie, et quel que soit le résultat de cette correspondance, je resterai votre ami le plus fidèle. »

Puis il écrivit à sa mère pour lui décrire ce qu'étaient devenus ses rapports avec Rosina, leur intimité, leur correspondance et les projets qu'ils avaient formés. Mrs Bulwer répondit par de durs avertissements. Pourquoi cette Rosina avait-elle quitté sa mère ?

— Pour aller voir son père sur le lit de mort de celui-ci.

Étrange histoire : la date de la mort du père n'était pas celle de la fuite de la fille. Savait-on même comment elle vivait ? Elle disait qu'elle habitait chez son oncle, Sir John Doyle, mais était-ce vrai ? On la voyait à Londres dans le monde, l'été chez Lady Caroline ; elle avait beau jeu pour décrire la situation comme il lui plaisait. D'ailleurs elle n'avait aucun sentiment de famille ; on savait qu'elle venait de perdre sa sœur et elle n'en portait pas le deuil.

« Vous vous trompez, elle habite chez son oncle. Vous dites qu'elle n'a pas porté le deuil de sa sœur ; elle le porte... Je voudrais, chère mère, que vous renonciez à votre parti pris et que vous traitiez avec justice une personne que je crois, moi, capable de loyauté. »

Mais plus Mrs Bulwer examinait cette future belle-fille, moins elle était rassurée. Elle craignait un esprit moqueur qui s'était, elle le savait, exercé aux dépens de Mrs Bulwer-Lytton elle-même ; elle craignait plus encore la légèreté des idées morales de l'enfant gâtée d'une Caroline Lamb ; surtout, elle en revenait à son grief essentiel : cette Irlandaise obscure était indigne d'épouser un Bulwer-Lytton. Non que Mrs Bulwer fût snob. Elle n'exigeait pas que sa bru fût de grande naissance, mais elle voulait des terres, une vieille honnêteté, une famille, de l'argent. D'ailleurs elle

comprenait très bien qu'une beauté aussi éclatante eût ému un très jeune homme. Sentiment naturel. Mais le mariage ! Une folie et, si Édouard n'y renonçait pas, elle cesserait, elle, de l'aider à vivre. Comment, sans elle, entretiendrait-il une femme et des enfants ?

« Je viens de recevoir une réponse de ma mère. Oh ! Rose, quelle lettre ! Vous aviez raison et je me trompais quand j'imaginais que ma mère éprouvait pour moi une affection pure de vanité, ou qu'elle se souciait tant soit peu de mon bonheur... »

Ce qui prouve que les jugements de Rosina sur Mrs Bulwer étaient aussi peu bienveillants que ceux de Mrs Bulwer sur Rosina...

Miss Wheeler était justement indignée d'être considérée par la mère d'Édouard comme une aventurière habile qui aurait pris au piège un garçon naïf. Mrs Bulwer attribuait à son fils une valeur matrimoniale exagérée. Qu'était-il en somme, cet Édouard Bulwer ? Un très joli jeune homme, intelligent, destiné peut-être à devenir bon écrivain, mais ces promesses seraient-elles jamais tenues ? Amusant, distingué, bien né ? Oui, mais comme vingt autres adorateurs de miss Wheeler, et il ne fallait pas oublier que celle-ci était une des plus jolies filles de Londres, qu'elle n'était pas dans la misère, qu'elle était la nièce de Sir John Doyle, baronnet, général, ancien secrétaire du Prince de Galles, qu'elle avait des amis,

du talent, et que trouver un mari plus noble et plus riche qu'Édouard Bulwer ne lui eût pas été difficile. Pourquoi alors tenait-elle à Bulwer ? Tenait-elle tant à lui ? Il lui plaisait, mais d'autres lui auraient plu et sans doute eût-elle abandonné des projets trop combattus, s'il n'avait insisté, lui, si tendrement, s'il ne s'était plaint avec tant de tristesse, s'il n'avait dit : « qu'après une première aventure tragique, une seconde serait la ruine de sa vie ». Peut-être aussi la maladroite résistance de Mrs Bulwer piquait-elle au jeu Rosina.

Quant à Bulwer lui-même, il faut avouer qu'il ne savait pas très bien ce qu'il voulait. Rosina était jolie, spirituelle, il la désirait, il l'admirait, il avait plaisir à l'écouter, il imaginait la vie avec elle comme un bonheur paradisiaque, mais il était un peu inquiet. A bien examiner ses pensées, il savait que Mrs Bulwer avait raison quand elle disait que Rosina avait été étrangement élevée. C'était vrai qu'elle avait des amis dangereux ; Bulwer connaissait trop bien Caroline Lamb pour la voir avec plaisir fréquenter sa fiancée. La raison conseillait de battre en retraite, le désir suggérait l'assaut et la victoire ; au désir se joignait ce goût de l'attitude chevaleresque, que Bulwer croyait chez lui essentiel et qui n'était que littéraire.

L'attitude résolue de Mrs Bulwer finit par intimider son fils qui se résigna à rompre. Il le fit par une curieuse lettre, qui voulait être une lettre

d'amant, tout en étant une lettre de rupture et dans laquelle, avec un étrange manque de courage sentimental, il s'efforçait de dicter à Rosina tout ce qu'il n'osait dire lui-même : « Ne dites pas qu'il ne nous reste qu'une séparation définitive. Donnez-moi un espoir, un réconfort, si faible et si douteux qu'il soit, et vous serez ainsi ma rédemptrice... Réfléchissez, je vous en prie, avant d'exclure tout espoir... Mais si nous devons vraiment nous séparer, je suis incapable de renoncer à vous, c'est à vous de me rendre ma liberté. Ne le faites pas avec trop de gentillesse, car vous briseriez mon cœur ; si vous ne trouvez pas vos mots, je vous les soufflerai... Ne me dites pas, comme vous l'avez déjà fait, que je n'ai pas de reproches à me faire et que vous avez partagé ma faute, mais dites-moi que je n'aurais jamais dû essayer de gagner votre affection sans la certitude de pouvoir la conserver. Dites-moi que j'ai nui à votre bonheur en cherchant le ravissement égoïste d'obtenir votre amour. Tout cela, tous vos reproches, je les mérite... Jamais vous ne m'avez été aussi chère que vous l'êtes maintenant, mon unique, unique amour. Est-ce la dernière fois que je puis vous appeler ainsi ? »

Rosina, avec beaucoup de netteté, répondit en acceptant la séparation.

Mrs Bulwer semblait triompher, mais on ne triomphe pas longtemps de la beauté. Peut-être si Miss Wheeler s'était raccrochée, avait lutté,

Édouard eût-il renoncé à elle. La voyant accepter avec bonne grâce la perte de son amour, il fut piqué et ne pensa plus qu'à elle. Il avait essayé d'un voyage en France, s'était enfermé à Versailles, mais n'avait pas réussi à oublier.

Au bout de peu de mois, les circonstances lui fournirent une occasion de rapprochement. Les conventions sentimentales qui règlent la vie des hommes permettent d'utiliser la douleur, sous forme de deuil ou de maladie, pour mettre fin sans humiliation à des querelles regrettées et qu'un sentiment d'honneur prolonge. Bulwer apprit que Rosina était dangereusement malade ; il revint à Londres, alla la voir, fut pressant. Comme il arrive quelquefois aux femmes, la faiblesse du corps la rendit plus tendre et, dans la joie physique de la convalescence et l'ardeur de la réconciliation, elle devint sa maîtresse. Désormais, la décision fut prise ; Édouard promit à son amie de l'épouser, même sans le consentement de Mrs Bulwer. D'ailleurs, la possession semblait avoir fixé la légère Rosina et elle aimait maintenant son fiancé avec une tendresse constante.

Il passa la fin de 1826 à achever le roman wertherien qu'il avait commencé à Cambridge. Celui-ci parut, sous le titre de *Falkland*, chez l'éditeur Colburn ; il eut un grand succès, fut payé cinq cents livres et rapporta à l'auteur la commande immédiate de deux autres volumes. Mrs Bulwer

elle-même, juge sévère et compétent, trouva le livre remarquable et les compliments qu'elle voulut bien faire donnèrent à son fils plus de courage pour reparler d'un mariage qu'il souhaitait faire célébrer le plus vite possible.

La mère essaya de résister sur une dernière position. Elle affirma que Miss Wheeler avait caché à son fiancé son âge véritable. Elle avouait six mois de plus que lui ; Mrs Bulwer prétendit que ces six mois étaient trois ans. Bulwer promit à sa mère que, si Rosina avait menti sur ce point, le mariage n'aurait pas lieu. On envoya un avoué en Irlande, pour vérifier les actes ; Rosina n'avait pas menti.

Mrs Bulwer alors affirma qu'Édouard n'était pas le premier amour de sa fiancée. On ne savait rien de précis, mais était-il vraisemblable qu'une jolie fille de vingt-sept ans, ou vingt-quatre, s'il fallait absolument admettre qu'elle en eût vingt-quatre, vivant à Londres sans surveillance, fût restée pure ? Cette fois, Édouard se fâcha : « Ce que vous dites sur la nécessité de croire à un amour antérieur de Miss Wheeler est évidemment injuste ; vous en viendrez à prouver ceci, qu'aucun homme ne doit épouser une jolie femme de vingt-quatre ans. Sûrement, cela est déraisonnable et c'est l'attitude la plus injuste du monde que de juger les gens sur des probabilités... Vous m'accorderez aussi que le mariage est une démarche qui concerne uniquement les êtres qui se marient et que

par conséquent, si des parents peuvent être désappointés, ils n'ont pas de raison d'être mécontents... Tout ce que vous pouvez dire ne fait que me rendre plus malheureux sans me faire bouger d'un iota de l'obligation où je me trouve. Je vous ai dit que rien ne peut me délier de mes engagements envers Miss Wheeler, sinon son indignité. Cette indignité, voilà onze mois que vous avez eu le temps d'en chercher les preuves. Vous n'avez rien découvert contre elle ; aucun rapport n'a été vrai, aucune accusation prouvée. Dans votre dernière lettre, vous en citez une que je sais fausse : elle aurait été fiancée avec un autre homme. Prouvez cela, prouvez n'importe quoi et vous me dégagez. Si vous ne le pouvez, épargnez-moi. » Les rapports entre Mrs Bulwer et son fils devinrent très froids. Il écrivit à Rosina des lettres où il jugeait sévèrement l'attitude de sa mère. Seulement, dès que Rosina, reprenant les phrases mêmes de son amant, critiquait à son tour la vieille dame, Édouard la blâmait avec dureté. On avait un grand sentiment du clan dans la famille Bulwer.

Décidé à se marier, Édouard s'était fait un plan de vie. Il louerait une maison à la campagne. Il y vivrait du produit de son travail littéraire et des petites rentes que possédaient sa femme et lui-même. Il écrirait deux grands livres en trois ans. Ensuite, les livres ayant apporté plus d'aisance, suivraient trois ans de voyages à l'étranger

après lesquels il entrerait au Parlement. L'avenir étant déterminé de façon aussi précise, il ne restait plus qu'à fixer le jour de la cérémonie. Mrs Bulwer n'alla pas jusqu'à refuser son consentement, mais elle avertit son fils qu'elle ne verrait jamais sa belle-fille, qu'elle ne la recevrait pas et que son assistance pécuniaire serait, ou nulle, ou réduite presque à rien. Le mariage fut célébré à Londres, le 29 août 1827, et les époux partirent aussitôt pour la maison de campagne de Woodcot, qu'ils venaient de louer dans le comté d'Oxford.

Cérémonie mélancolique pendant laquelle ils eurent, l'un et l'autre, le sentiment de faire un sacrifice. Édouard Bulwer pensait aux difficultés qui l'attendaient, au travail qu'il allait devoir fournir sans plaisir, alors qu'au contraire un mariage conforme aux vœux de sa mère aurait été le début d'une vie facile. Il pensait aux manières de Rosina, un peu teintées de vulgarité, à son manque de tact, à la brutalité de certaines de ses remarques. Il pensait à une prédiction de sa mère : « Si vous épousez cette femme, vous serez, dans moins d'un an, l'homme le plus malheureux d'Angleterre. » Puis, tournant la tête, il regardait ce teint éclatant, ces beaux yeux irlandais, et se disait que le sacrifice était légitime. Rosina, elle, savait qu'elle n'avait pas cherché cette union, qu'elle avait été courtisée, suppliée, qu'elle donnait sa jeunesse et sa beauté pour entrer dans une famille qui la rejetait. Est-ce que ces terribles

clans des Bulwer, des Lytton, n'exciteraient pas contre elle son jeune mari ? Il paraissait faible. Elle l'aimait. L'avenir l'inquiétait.

La maison qu'avait louée Bulwer, Woodcot House, était beaucoup trop grande pour un jeune ménage, mais, plus sa mère se montrait dure et refusait de le soutenir, plus Bulwer tenait à ce que sa femme fût superbement logée. Ils meublèrent tout de suite Woodcot, engagèrent de nombreux serviteurs et menèrent une vie magnifique. Rosina était une ravissante hôtesse ; la jeunesse d'Édouard étonnait les visiteurs ; leur hospitalité était agréable.

La première année du mariage se passa bien ; Bulwer n'avait aucun reproche à faire à sa femme et la prédiction de Mrs Bulwer semblait démentie par les faits. Rosina aimait beaucoup son mari et n'aimait que lui ; elle s'accommodait de ce séjour à la campagne. La seule chose qui lui parût un peu triste était de voir son époux si occupé. Elle n'avait pas imaginé la vie d'un écrivain comme un labeur aussi continu. Elle découvrait qu'un romancier au travail est un être distrait qui vit dans la compagnie de personnages imaginaires, qui néglige les êtres réels et auquel son art impose un égoïsme inconscient et féroce. Elle avait été habituée, jeune fille, à vivre à Londres, avec des amis ; tant de solitude lui était pénible, mais elle savait que cette retraite était nécessaire pour permettre à leur ménage de vivre, au moins pendant les

premières années, et elle acceptait que son mari restât enfermé presque tout le jour.

Pour lui, il regrettait seulement de la trouver mauvaise maîtresse de maison. Édouard Bulwer appartenait à la race, assez nombreuse, des prodigues économes. Il aimait à pouvoir dépenser très largement ; il ne pouvait faire un voyage à Londres sans acheter quelque objet, nécessaire en or pour sa femme ou cartel Louis XIV pour le salon, mais il exigeait que les dépenses fussent inscrites et n'était heureux que si des achats un peu fous faisaient partie d'une addition bien posée. Or, Rosina était incapable de donner plus d'une heure par jour à l'administration de sa maison. Cela l'ennuyait. Elle était indolente ; elle aimait à lire, à écrire de longues lettres, et surtout à jouer avec ses chiens. Les chiens jouaient un rôle immense dans sa vie. Elle en avait toujours plusieurs. Son mari et elle ne s'appelaient entre eux que par des noms de chiens ; il était « Pups », elle était « Poodle », le caniche.

Au bout d'un an de mariage, elle eut une petite fille et exprima d'abord l'intention de s'en occuper elle-même ; Édouard jugea que le bruit le dérangerait, que la présence de l'enfant dans la maison nuirait à son travail et exigea qu'on la mît en nourrice. Rosina céda, mais sa tristesse fut assez durable. Elle avait quelque peine à penser, comme Édouard, que le travail d'Édouard était sacré. Son esprit ironique, privé de la moisson

d'originaux que lui apportait jadis le monde de Londres, s'exerçait maintenant sur le seul être qu'elle pût observer, son mari. C'était assez comique, un auteur. Cette souffrance, cette lenteur de la composition, et ce respect religieux pour l'œuvre, pour le Dieu sculpté par l'esprit du fidèle. Le nouveau roman, *Pelham*, avait un immense succès et elle s'en réjouissait, car ce succès rendait leur vie plus facile, mais elle n'admirait pas le livre de son mari avec la naïveté de la lectrice ordinaire ; elle ne croyait pas que l'auteur fût Pelham ; elle le connaissait. Elle souffrait de le voir, dès qu'il était délivré de sa tâche, partir seul pour Londres où il restait deux ou trois jours, allant à des bals, à des dîners. Il disait que cela lui était indispensable pour observer le monde, qu'il ne pouvait peindre des êtres humains sans en voir. « Il a ma permission », murmurait Rosina ; mais quand elle se retrouvait seule dans sa grande maison au milieu des champs, sans autres amis que ses chiens, elle pensait au temps où vingt jeunes hommes se pressaient autour d'elle et riaient de ses mots.

Grave sujet de tristesse pour le ménage, Mrs Bulwer-Lytton ne désarmait pas. C'était une étrange obstination. Qu'elle eût cherché à empêcher le mariage aussi longtemps que cela paraissait possible, on pouvait encore le comprendre, mais, ce mariage célébré, pourquoi continuait-elle la lutte ? Elle ne répondait plus aux lettres de son

fils, refusait de lui donner un penny et même de s'intéresser à la naissance de la petite fille. Après la publication de *Pelham*, elle était redevenue un peu plus humaine, sans doute par vanité satisfaite, et avait offert une pension assez belle, mais à la condition de ne jamais voir sa belle-fille. Édouard avait refusé avec beaucoup de dignité. « L'affront dont je me plains est celui-ci : vous refusez de rendre visite à ma femme ou d'entrer dans ma maison... En supposant même que je ne tienne pas du tout à ma femme, une insulte qui lui est faite n'en est pas moins une double insulte à moi-même. Les intérêts de deux personnes mariées (qu'elles soient d'ailleurs d'accord entre elles ou non) sont identiques... Quelques-unes des raisons de votre mauvaise impression originale de Rosina ont maintenant été prouvées fausses. Vous imaginiez que, si je me mariais, je serais au bout d'un an (telles furent vos propres paroles) le plus malheureux des hommes. Cette crainte n'a pas été réalisée. Ou du moins, si je suis malheureux, ce n'est pas par désappointement en ce qui concerne l'affection de ma femme ou sa conduite. »

Ce que la mère remarqua surtout dans cette dernière phrase, ce fut le demi-aveu qu'il n'était pas heureux. En partie par curiosité, en partie par pitié, elle alla rendre visite à sa belle-fille. Échec complet. Mrs Bulwer se plaignit de n'avoir pas été accueillie à la porte et avec enthousiasme,

comme aurait dû l'être une mère qui allait désormais soutenir le ménage. Édouard défendit sa femme qui, après avoir été tenue à l'écart pendant deux ans, ne pouvait sans ridicule se jeter brusquement à la tête de sa belle-mère. Rosina sentit une fois de plus qu'elle avait cessé d'être une des jeunes filles les plus brillantes de son temps pour devenir une pauvre femme isolée dans une maison de campagne, haïe par la famille de son mari et presque toujours abandonnée par celui-ci.

Édouard Bulwer souhaitait maintenant habiter Londres. Le succès de *Pelham* avait fait de lui un auteur à la mode. Il aimait l'éclat des réceptions, le monde, il avait l'ambition de jouer un rôle politique. Il lui fallait une maison dans un quartier élégant. Nash, qui était alors l'intermédiaire habituel de tous les grands seigneurs en quête d'un domicile, et ne s'occupait jamais d'un client qui ne fût au moins pair du royaume, consentit à louer à l'auteur de *Pelham*, par admiration littéraire, une très belle maison dans Hertford Street. Bulwer y entreprit d'immenses travaux ; en particulier, il fit décorer dans le style de Pompéi une salle à manger qu'on admira beaucoup.

Là commença une vie brillante. Une vieille amie de Rosina, qui vint la voir, écrivait : « J'ai été très agréablement reçue et tout à fait éblouie par la beauté de la maison et l'élégance avec

laquelle tout s'y passe. J'ai rencontré là beaucoup de gens de talent, très agréables, mais dans l'ensemble je n'ai pas aimé la façon dont allaient les choses, car je n'ai vu aucune apparence de ce qu'on pourrait appeler une vie de famille. Mr. Bulwer prenait toujours son breakfast seul dans sa bibliothèque, Rosina et moi dans le boudoir, et il ne dînait jamais à la maison à moins qu'il n'y eût des invités. »

Ces invités étaient toujours admirablement choisis. On rencontrait là de grands politiques et des gens de lettres comme Tom Moore, le jeune Disraëli, Washingtion Irving. Tous les hommes célèbres du temps défilaient chez les Bulwer, dont les réceptions étaient vite devenues des événements sociaux. Bulwer s'y montrait hôte charmant, avec ce mélange d'indolence de surface et de force intérieure qu'il avait décrite chez son héros, Pelham. Bien qu'il fût d'une grande sensibilité et toujours irrité par quelqu'un des accidents de la vie, il savait arriver à sa table, tranquille, habillé avec recherche et, en apparence, parfaitement heureux.

Rosina, elle, dans sa splendide maison et en cette parfaite compagnie, s'ennuyait. Tous ces hommes de lettres lui semblaient prétentieux. Le ton à la mode, qui était celui des dandies, affecté, guindé, lui déplaisait. Elle avait été élevée parmi des Irlandais et des Français, avec bonhomie et laisser-aller. Elle était loin de manquer

d'esprit, mais elle aimait à dire les choses comme elle les pensait, sans recherches de forme ni de profondeur. « Son attitude envers la vie était irrespectueuse. Depuis l'enfance, elle avait pris un constant plaisir à choquer. » Elle appelait cela « être franche ». Son mari disait : « être impolie ». Quand, après un dîner, il lui faisait, en maître indulgent et supérieur, des observations sur sa tenue ou sur ses propos, elle était exaspérée. Pendant toute sa jeunesse, elle avait été étourdie de compliments. Bulwer lui-même, au temps où il souhaitait la conquérir, avait loué cent fois la finesse et la rapidité de son esprit. Maintenant, il prétendait la former. Elle ne voulait pas être formée : elle avait horreur de ce pédantisme. Elle continuerait à parler comme elle avait toujours parlé. Si cela choquait Mr Tom Moore et le jeune Mr Disraëli, tant pis pour Mr Tom Moore et le jeune Mr Disraëli.

Sur un point surtout le désaccord était profond. Édouard Bulwer, même dans une vie si différente, gardait le respect des liens de famille. Il avait été élevé dans le culte de tous les Bulwer et de tous les Lytton qui, depuis le Conquérant, avaient mené des vies honorables et honorées. Le plus lointain des cousins, fût-il ennuyeux, fût-il stupide, avait encore droit, comme Bulwer ou comme Lytton, à une indulgence teintée de vénération. Rosina, au contraire, dressée par ses parents qui se haïssaient et qui passaient leur temps à dire du

mal les uns des autres, ignorait tout à fait ce qu'était le respect. On sait qu'elle avait trouvé son père « très vulgaire ». Elle disait d'un de ses oncles : « On me dit qu'il est plus sale que jamais. Cela ne me paraît guère possible, car il a toujours eu l'air d'un ramoneur dans un bain de vapeur. » De tels propos attristaient Édouard. Encore ne s'agissait-il que d'un Wheeler. Mais cela devenait intolérable quand elle s'attaquait à des Bulwer-Lytton. Elle imitait la façon de parler de la mère et des frères de son mari. « Je suis très fier, lui disait-il. Je regarde tous ceux qui me sont alliés comme une partie de moi-même. Il me semble que, ne fût-ce que comme mes parents, ils devraient être à l'abri des moqueries et des insultes de ceux que j'aime. » Pour elle cette fierté n'était que vanité ridicule et elle commençait à confondre mère et fils dans un même portrait satirique des Bulwer.

Cela lui était d'autant plus facile que son mari devenait de plus en plus un homme de lettres professionnel et que, considéré avec malveillance, aucun type d'homme ne prête mieux au ridicule. Extrêmement sensible aux critiques, il laissait voir à Rosina qu'un petit article de *Fraser's Magazine* le rendait malheureux pendant plusieurs jours ; elle comparait cette douleur démesurée avec ses propres griefs et souriait très amèrement ; elle comparait aussi cette vanité si facilement blessée avec l'apparente impassiblité dont son

mari était si fier, et elle souriait encore. Vivre dans les coulisses ne permet guère de respecter les rois de théâtre. Quand il exprimait des sentiments chevaleresques, tendres, comme ceux des héros de ses livres (et il les exprimait fort bien), elle pensait avec mépris : « Hypocrisie d'auteur. » Elle savait, elle, qu'il était dur, égoïste, vaniteux et plus occupé de succès que d'amour.

Le mari, comme toujours, observant les mêmes faits et les mêmes paysages conjugaux, les voyait sous des couleurs toutes différentes. Il comblait sa femme de cadeaux. Il lui faisait rencontrer les hommes les plus intéressants. Le ménage dépensait trois mille livres par an et il fallait les gagner. Pour cela il était nécessaire d'écrire, tous les ans, un long roman, plusieurs contes, d'innombrables articles pour les Revues. Ce perpétuel travail d'invention le rendait irritable et nerveux. Le mauvais état de ses nerfs réagissait sur son travail, qui n'avançait plus que lentement, et le malaise de l'écrivain fatigué grandissait suivant une progression accélérée. Quand il avait eu une mauvaise matinée de travail, il était capable de faire à sa femme des scènes d'une violence incroyable, qu'il regrettait ensuite, mais trop tard. « Il avait l'air d'un homme qui a été battu et dont tout le corps est sensible. » Toute interruption, toute question, fût-ce la plus naturelle, de sa femme, au sujet de la conduite de la maison, était accueillie avec fureur. « Le pauvre auteur ! écri-

vait-il dans un de ses romans, qu'il y a peu de personnes qui le comprennent et ont pitié de lui ! Il vend sa santé, sa jeunesse à un maître impitoyable. Et toi, ô monde aveugle et égoïste, tu voudrais qu'il fût aussi libre de manières, de gaieté aussi plaisante, et de caractère aussi égal, que s'il menait l'existence la plus saine. »

Surtout, il en voulait à sa femme de ne pas s'intéresser à son travail. Il avait imaginé la vie de l'écrivain marié comme une exaltation collective. Qu'il aurait été agréable d'arriver, avec les pages écrites pendant la matinée, dans la chambre d'une femme qu'on eût trouvée toute prête à vous écouter et tout de suite à la même hauteur d'enthousiasme.

Mais, abandonnée tout un jour, Rosina, bien loin de s'être préparée à parler de sujets élevés, ou à disserter avec complaisance sur la psychologie d'héroïnes de romans, avait simplement remâché des tristesses et des griefs trop réels, pensé à la mesquinerie de sa belle-mère ou à la vanité de son mari. Vraiment la vie ne lui donnait rien. Elle avait maintenant deux enfants, mais elle ne s'intéressait pas à eux ; l'habitude qu'avait prise Édouard de les exiler hors de la maison avait fini par la dégoûter de s'en occuper. Elle n'avait que ses chiens. Eux au moins semblaient l'aimer, aboyaient joyeusement quand elle entrait et ne paraissaient jamais las de sa compagnie. Elle les emmenait partout avec elle et avait fait imprimer

pour eux des cartes de visite qu'elle laissait avec les siennes chez ses amies. « La frivolité est un état violent », et ce grand amour pour les chiens était, chez elle, signe d'une tristesse humaine.

De temps à autre, elle trouvait encore, dans le souvenir de son ancien amour, le courage de faire un effort ; elle essayait, en présence des étrangers, de parler d'Édouard avec gentillesse, et admiration. En 1831, comme il venait d'être nommé pour la première fois membre du Parlement : « Pauvre chéri, écrivait-elle, il a l'air très bien en ce moment, mais je crains pour lui la première session. Comme vous le savez, il n'est pas homme à prendre rien avec calme et ce que d'autres considéreraient comme un brillant succès, lui, dès qu'il s'agit de lui-même, pensera que c'est un échec, n'étant jamais satisfait par rien de ce qu'il fait. »

Elle était même allée jusqu'à entretenir, avec sa belle-mère, une correspondance assez cordiale et naturellement consacrée tout entière à Édouard : « Il est en effet très triste, chère madame, de penser que l'éruption du pauvre Édouard continue si longtemps, mais tant qu'il se rendra esclave de son travail et mènera cette vie fiévreuse, il n'y a, je crois, aucune chance pour qu'il s'en débarrasse. Il entreprend une quantité de travaux que, positivement et sans exagération, trois personnes n'auraient ni la santé, ni le temps d'accomplir. Il est si occupé que je le vois rarement avant deux ou trois heures du matin, pendant cinq minutes

mais, si je lui dis de travailler moins, de se soigner davantage, cela ne fait que le rendre furieux ; et, pauvre garçon, toute cette irritation augmente son éruption. Je ne puis donc que me lamenter, supporter et être silencieuse... Fairy est sur mon lit ; chaque fois que je tousse, la pauvre petite bête gémit jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Il n'y a pas d'amour comme l'amour d'un chien. »

Si encore Bulwer avait été fidèle, elle aurait pu comprendre qu'il la délaissât pour un travail nécessaire, mais il ne faisait pas que travailler. Il avait l'étrange habitude, si, dans quelque faubourg lointain, il trouvait une maison agréable, de la louer ou de l'acheter. Il y vivait alors pendant des semaines, « en méditation solitaire », disait-il, mais Rosina avait quelques raisons de penser que ces différents domiciles étaient consacrés à des femmes différentes. On avait vu des jupes pénétrer dans quelques-unes de ces demeures ; des amis en avaient averti Rosina. Après cela, son mari pouvait bien lui parler des nobles sentiments qui devaient inspirer son travail, des devoirs de l'homme d'État et de l'écrivain. Pour elle, ces grands discours moraux n'étaient ni sincères, ni intéressants et elle ne répondait qu'en lui rappelant ses promesses de jadis, cette vie qui devait être tout entière consacrée à elle, enfin tous ces propos de l'amour naissant qu'oublie si vite l'amour satisfait. Plaintes vaines d'ailleurs, qui

ne faisaient qu'exaspérer un mari déjà las du mariage et l'encourager à fuir plus encore.

En 1833 (Bulwer ayant trente ans) la situation devint intolérable. Il succombait à son double travail de parlementaire, de romancier et son ménage était l'enfer. D'un commun accord, le couple résolut d'essayer un voyage en Suisse et en Italie. Peut-être seuls ensemble, loin de Londres où trop de conseillers dangereux cherchaient à les désunir, délivrés pendant quelques semaines d'un métier asservissant, arriveraient-ils à se retrouver tels qu'ils s'étaient connus au temps où Bulwer faisait chaque jour trois lieues à cheval pour échanger quelques mots avec Rosina, où Rosina était fière de ce beau cavalier qui avait tant d'esprit et que lui enviaient ses amies.

Mrs Édouard Bulwer était heureuse de partir pour le continent ; elle espérait reprendre son mari. Certes elle l'admirait moins que jadis, mais elle n'aimait aucun autre homme et souhaitait encore la reconstruction de son ménage. Sa seule tristesse, en quittant Londres, était de laisser derrière elle sa chère petite chienne Fairy « qui était une plus grande chérie que jamais ». Quant aux enfants, elle les avait confiés à une vieille amie, en lui recommandant simplement d'être

sévère, s'ils montraient des signes d'égoïsme. Crainte d'hérédité paternelle.

Le voyage fut un désastre. C'est une grande erreur de croire que la solitude à deux puisse ranimer l'amour. Quand un sentiment a cessé d'être assez vif pour colorer gaiement toutes choses, mieux vaut sans doute qu'un couple désabusé vive dans quelque agitation. Alors au moins, à un compagnon indifférent, s'associe parfois l'idée des plaisirs de société et une sorte de second bonheur, de qualité plus trouble mais encore agréable, peut être édifié sur les ruines du bonheur véritable. Bonheur de reflet, un peu pâle, mais encore lumineux. Laissés en présence l'un de l'autre, aux prises avec les difficultés du voyage, avec les beautés de l'Italie auxquelles ils ne réagissaient pas de même façon, Édouard et Rosina Bulwer découvrirent qu'ils n'avaient plus un goût commun, que le moindre incident soulevait en eux des passions violentes et surtout reconnurent, danger le plus grave, qu'ils s'ennuyaient terriblement ensemble. Seulement, à cet ennui, Pups trouvait remède en faisant des études artistiques ou historiques, tandis que Poodle, seule à l'hôtel, maudissait la vie.

« Le voyage en ce pays, écrivait-elle, a trois caractères essentiels : peste, infection et famine. Peste — les moustiques ; infection — les odeurs ; et famine — les dîners. Et malgré cela, Pups, qui n'est jamais content de rien à la maison, trouve le

moyen de prospérer au milieu de ces abominations et devient de plus en plus gras. Comme dit ma femme de chambre : « Mr Bulwer, par esprit de contradiction, a l'air de trouver plaisir aux mauvais lits et aux mauvais dîners. » Moi, au contraire, à ce régime de limonade et de lamentations, je deviens toute maigre. Les poètes devraient être étranglés pour tous les mensonges qu'ils ont dits sur ce pays. »

Venise ne fut que moustiques. Ferrare, moustiques. Là, pendant que Rosina, le visage gonflé, mangeait son breakfast, Pups alla visiter la cellule du Tasse. L'entrée de Florence, couronnée de cyprès, d'oliviers argentés et de grenadiers, trouva grâce un instant, mais : « N'importe quelle petite ville d'eaux anglaise est vingt fois plus jolie... Nos fenêtres donnent sur l'Arno. Le nom semble admirable, et pourtant ce n'est qu'une petite rivière sale, étroite, laide, boueuse, couverte de vilaines petites felouques, dans lesquelles des hommes grossiers, plus qu'à demi nus, remuent la boue tout le long du jour. La Tamise, à Westminster Bridge, est cent fois plus séduisante. »

Une seule des merveilles de l'Italie plaisait à Mrs Bulwer, c'était un petit chien poméranien appartenant au postillon. Il passait quelquefois tout un relais sur le dos d'un des chevaux, trottant avec une assiette admirable. « Mais, je vous en prie, dites à ma jolie, chérie, chérie Fairy que

jamais je n'embrasse ni même caresse un de ces chiens... d'ailleurs j'ai écrit à Fairy — cher, cher petit chien. »

A Rome, Bulwer avait des recherches à faire, pour un roman que depuis longtemps il avait formé le dessein d'écrire sur le soulèvement de Rienzi, le tribun qui au XIVe siècle avait voulu renverser la tyrannie des nobles et rétablir la République romaine. Il traîna sa femme, lasse et dégoûtée. de monument en monument. « J'étais tellement désappointée par toute cette ville que je ne pouvais même plus écrire. C'est, sans exception, le plus sale, le plus barbare et le plus horrible des lieux que j'aie vus... La campagne romaine est aussi laide que Rome elle-même, — y compris les célèbres Albano, Frascati et Tivoli, à l'exception cependant du Palais de Domitien et des ruines du Temple de la Sibylle, qui sont réellement beaux. »

Puis ce fut Naples ; soudain le ton changea et l'Italie sembla devenir aimable. Voici ce qui était arrivé. Depuis Cambridge, Bulwer, qui avait beaucoup étudié l'antiquité, désirait écrire un roman sur la vie latine. A Milan, à la Brera, il avait beaucoup admiré un tableau, *les Derniers Jours de Pompéi*. Il avait trouvé la scène émouvante, il avait imaginé un livre où cette catastrophe serait décrite et mêlée à une intrigue romanesque. En arrivant à Naples, il avait été visiter les fouilles et avait éprouvé une forte émotion en évoquant

une vie encore si proche de la nôtre. Tout de suite il s'était mis au travail.

La pauvre Rosina ne savait que trop ce qu'était son mari au travail. Depuis qu'il avait décidé d'écrire ce roman, Édouard lisait du matin au soir des livres sur Pompéi ; il ne supportait pas qu'on lui parlât ; il soupirait avec désespoir si on entrait dans sa chambre. Rosina était abandonnée dans le salon de l'hôtel pendant des journées entières, comme elle l'avait été à Londres et à la campagne. L'égoïste Pups était incorrigible.

Dans une des maisons où le couple Bulwer avait été reçu à Naples, Rosina avait rencontré un prince napolitain, très aimable et très empressé, qui l'avait trouvée ravissante et lui avait dit sur ses yeux irlandais, sur son teint, sur son esprit, tout ce qu'Édouard Bulwer lui avait si bien écrit sept années auparavant. Elle avait pris plaisir à l'entendre. Elle était donc encore jolie ; elle pouvait encore intéresser un homme. Quelqu'un pouvait trouver plaisir à la promener au milieu des orangers en fleurs et ne pas éprouver, en la voyant paraître, l'irrésistible désir de s'enfermer et de noircir du papier.

Elle s'était mise à visiter Naples avec le Prince, pendant qu'Édouard rebâtissait avec acharnement Pompéi et, tout de suite, elle avait trouvé Naples admirable. Les lieux sont ce que les font nos sentiments. Florence et Rome avaient été pour elle ce qu'en avait laissé debout un mari ; Naples était

belle, « la seule ville d'Italie par laquelle nous n'ayons pas été désappointés ». L'hôtel de Naples était confortable, il n'était plus question de moustiques ni de famine, la baie de Naples était belle, le soleil de Naples éclatant. Le Prince prodiguait les éloges, les flatteries ; quel contraste avec les critiques qu'elle entendait depuis tant d'années sur son caractère et ses manières !

Elle aurait pu penser que, si le Prince avait passé six ans avec elle, il aurait été aussi sévère que Pups, que le point de vue d'un mari est nécessairement différent de celui d'un admirateur qui passe, que l'un exige naturellement des qualités plus solides que l'autre, qu'il est moins aveuglé par le désir, donc plus sincère, et que sans doute la vérité est à mi-chemin entre des louanges excessives et des caricatures trop amères. Mais elle aimait mieux jouir d'un bonheur qui pour elle était un renouveau, et trouver, dans les attentions de l'Italien, des raisons de condamner un ingrat.

Pendant quelques jours, Édouard Bulwer ne vit rien de ce qui se passait sous ses yeux. Il vivait en l'an 79 avant Jésus-Christ et avait si bien pris, depuis plusieurs années, l'habitude de ne pas s'occuper de sa femme, que les actions de celle-ci lui étaient devenues indifférentes. Quand il découvrit enfin une liaison, d'ailleurs platonique, il entra dans une fureur terrible. Il demanda à sa femme si elle aimait cet homme. Elle répondit qu'elle l'aimait, que toute l'affection qu'elle avait

pu avoir pour son époux était morte, qu'elle avait appris à voir en lui un homme sans foi, sans cœur, sans vertu, orgueilleux et dépourvu de toute sensibilité. Comme il arrive trop souvent, la jalousie éveilla en Bulwer des sentiments pénibles, mais plus vifs que n'avait jamais fait l'amour. Il en oublia aussitôt *les Derniers Jours de Pompéi*, subordonna tout à la nécessité d'arracher au plus vite Rosina à Naples et l'embarqua, dans les vingt-quatre heures, pour l'Angleterre, en lui annonçant qu'il l'enfermerait à la campagne et ne vivrait plus avec elle.

Le voyage de retour ne fut qu'une longue querelle. Édouard le passa à reprocher à Rosina son infidélité, oubliant les siennes, beaucoup plus graves. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver à la fois ridicule et odieuse l'indignation d'un homme qui, après six semaines d'abandon, émergeait de Pompéï pour s'étonner qu'elle ne fût pas restée à filer de la laine. En arrivant en Angleterre, elle alla passer quelques jours chez une amie, qui tenta d'amener une réconciliation. Mais l'entrevue des deux époux fut un échec. Édouard voulait absolument faire dire par sa femme qu'elle l'aimait et qu'elle n'avait jamais aimé ce Prince. Elle s'y refusait absolument. La conversation se passa à évoquer tous les épisodes de l'aventure napolitaine et ils conclurent qu'il valait mieux essayer de vivre, pour un temps, loin l'un de l'autre.

La séparation favorisa une nouvelle cristallisation. « Ce qui est acquis le premier se perd le dernier. » Les mauvais souvenirs récents se soulevèrent comme un brouillard hostile, on se souvint des premiers baisers dans les bois de Caroline Lamb, et de part et d'autre on écrivit des lettres plutôt bienveillantes. « Je crois, écrivait Édouard, que nous avons tous deux rejeté un bonheur qui était à notre portée. J'ai certainement été trop exigeant, sentant de façon si aiguë des choses que vous pouvez à peine comprendre. J'ai demandé peut-être une qualité de sympathie qu'aucun être n'a le droit d'attendre d'un autre. Il me semble aussi qu'en rejetant toutes mes ouvertures d'affection, toutes ces émotions tendres envers vous et qui naissent en moi constamment, mais aussi en me jugeant sévèrement, en m'attribuant des mobiles bas et des vues intéressées, vous tendez à faire de moi ce que vous pensez que je suis. Ah! jugez-moi avec charité, avec justice ; essayons tous les deux de maintenir cette haute opinion l'un de l'autre, qui encourage un caractère favorablement jugé à se montrer digne du prix auquel il est estimé. Ma très chère Rose, croyez-moi, je vous aime profondément

et vraiment, mais tant de choses dans la vie me fatiguent, me rendent malade, me révoltent, que je ne puis m'empêcher de devenir parfois morbide, de telle sorte qu'un mot moins gentil, un ton dur, un regard négligent, sont remâchés par moi pendant des jours. »

La mère, Mrs Bulwer-Lytton, elle-même effrayée par le désastre qu'elle avait certes beaucoup aidé à provoquer par son attitude au début du mariage, conseillait la modération et le rapprochement : « Si vous m'écoutez, faites tout ce qui est en votre pouvoir pour encourager l'affection de votre femme pour ses enfants. Croyez-moi, ce sera le meilleur moyen d'augmenter son affection pour leur père... Essayez que ceci soit comme un nouveau mariage entre vous. Que les eaux du Léthé emportent dans l'oubli le passé, auquel vous devez tous deux éviter de revenir pour assurer un avenir meilleur. »

Ainsi conseillé par sa mère, hésitant devant le danger d'une rupture, oubliant les défauts de sa femme parce qu'il était loin d'elle, Bulwer concevait quelquefois le rapprochement comme possible. « Si jamais vous pouvez me dire honnêtement : « J'ai de nouveau pour vous les mêmes sentiments que jadis ; je vous juge comme je vous jugeais autrefois ; je suis prête à vivre avec vous comme avant, indulgente, bienveillante, tolérante, votre amie et votre appui », alors avec joie, avec reconnaissance j'enterrerai le passé proche. »

Dans les lettres des amants désunis, les deux pauvres chiens, Pups et Poodle, rentraient en scène : « Poodle souhaite à Pups une bonne et heureuse année. » — « Les deux chiens, ma pauvre Poodle, sont bien malades à présent et les chiens malades sont toujours un peu hargneux... Donc, remettez-vous vite de façon à ce que nous ne nous irritions pas l'un l'autre... Je le répète, ma chère Poodle, soignez-vous tranquillement dans votre niche, fortifiez-vous et dégagez-vous l'esprit. »

Bulwer essaya de faire à sa femme, dans la maison de campagne qu'elle occupait, de courtes visites. Quand elle savait qu'il devait venir, elle en parlait huit jours à l'avance avec bonheur, lui préparait de petites surprises, joyeuse comme une excellente épouse qui revoit son mari après une longue absence. *Les Derniers Jours de Pompéi* avaient paru ; c'était un immense succès, et Rosina s'en réjouissait avec une bienveillance généreuse : « J'en suis parfaitement enchantée et trouve qu'il y montre plus de génie que dans aucun de ses autres livres. C'est d'un intérêt saisissant. On ne peut poser le livre un instant. » Excellentes dispositions pour une conversation avec un auteur. Mais, dès qu'il était là, tout se gâtait. A peine avait-il été assis à table pendant cinq minutes, qu'elle lui disait les choses les plus insultantes. Il s'efforçait de les supporter avec calme, puis entrait lui-même en rage. Elle savait qu'il vivait à Londres avec une autre femme et lui faisait

des scènes de jalousie. Furieux, il évoquait les souvenirs de Naples et se laissait aller à des violences indignes d'un gentleman. Il fallait plusieurs semaines pour réparer le mal fait par chacune de ces brèves entrevues. C'était que des causes profondes ne permettaient pas une réconciliation durable.

La vérité est qu'il est difficile de recommencer un amour. L'amour est un bonheur constant évoqué par la présence d'un autre être ; dès que l'image de cet être se trouve liée à des souvenirs pénibles, il est impossible que ceux-ci ne soient jamais évoqués. La vie n'est pas une comédie dans laquelle, après des querelles pendant le troisième et le quatrième actes, les amants sont soudain réconciliés au cinquième, ce qui permet au public de partir en pensant que la réconciliation est éternelle. Les acteurs vivants ont, hélas! une mémoire corporelle ; le troisième acte vit en eux, tandis qu'ils jouent le quatrième, et il y a un sixième acte, et un septième, jusqu'à la mort.

Édouard, qui, psychologue par profession, aurait dû expliquer la situation et peut-être aider à la dénouer, n'apportait que peu de clartés. Au contraire, c'était d'elle qu'il semblait attendre indulgence et patience. « Je suis, ma chère Rosina, par constitution et par nature, beaucoup plus irritable que vous ; la tâche pour vous est donc plus aisée ; et c'est de vous que dépend le succès de l'expérience. Dans de tels cas il dépend tou-

jours de la femme : « Une douce réponse détourne la fureur... » Si vous saviez, ma Rosina, combien vous avez découragé mes impulsions les plus généreuses, vous éprouveriez bien des remords pour le mal que vous avez fait... Miss Edgeworth dit quelque part qu'une femme qui aime son mari doit prendre intérêt à toute occupation qu'il adopte, fût-ce l'épluchage des betteraves. Mais, quand cette occupation est la plus glorieuse, combien plus grand devrait être l'intérêt!... Je suis au-dessus de toute ma génération, politique et littéraire, et, si je vis, ma carrière intéressera tous ceux qui me sont étrangers ; ma femme seule bâillera-t-elle en la suivant et raillera-t-elle ma conduite? »

Suivait toute une série de conseils numérotés : *Primo, Secundo, Tertio*, et surtout un très important *Quarto* : « Épargnez tous mes parents! » Et tout cela aurait paru très élevé, très noble à un étranger qui eût lu cette lettre. Mais Rosina n'y pouvait voir qu'un ton protecteur et insupportable. Elle savait qu'en l'écrivant, il s'était trouvé très bon, très indulgent, très chevaleresque, très supérieur. Il avait commencé avec l'intention de s'excuser de ses fautes, mais, pour lui, s'excuser de ses fautes, ce n'était jamais qu'énumérer celles de sa femme. C'était cela qui avait toujours exaspéré Rosina dans tous ces Bulwer, mère et fils. Ils se croyaient d'une essence surhumaine. Édouard, dès qu'il écrivait une lettre, imaginait

l'homme bon, intelligent, compréhensif, qu'il aurait pu être, dont il portait en lui les matériaux. Romancier, il savait très bien modeler ce héros, il le dessinait sympathique, puis il prétendait que c'était lui-même. Mais Rosina avait appris, par une trop longue expérience, que tout cela n'était que littérature.

Mieux valait reconnaître la vérité. Il fallait que ce couple se séparât. Suivant la loi anglaise du temps, un divorce était impossible. Bulwer, le premier, pensa à une séparation. Il avait des raisons pour la souhaiter prompte. Il annonça sa résolution à Rosina dans une lettre ferme et digne : « Ma décision est définitive, irrévocable. Il faut nous séparer. Vous ne direz plus que je vous retiens dans « une prison de campagne ». Habitez où vous voudrez. Je ne vous marchande ni le bonheur, ni la liberté. Je vous demande simplement de ne plus sacrifier le mien. Vous n'avez plus aucune affection pour moi, vous avez complètement déraciné toute celle que je pouvais avoir pour vous. » Suivait le détail des arrangements financiers, qui étaient convenables. Quatre cents livres de pension, plus cent livres pour les enfants. Rosina nota : « Lettre de Mr Bulwer, débordante de sensibilité morbide pour lui-même et me répudiant! Soit. Que je suis sotte de laisser ces reptiles m'irriter comme je fais!... Avec leurs abominables prétentions à l'omniscience et à la vertu, ils ont le pouvoir de

m'écraser et de m'injurier à chaque moment. »

Elle était à la campagne, solitaire, désespérée. Elle se mit à boire, pour oublier. Pendant ce temps, le moraliste Pups vivait à Paris, menant une vie mondaine, un peu attristé par une ombre de remords. Mais pourquoi des remords? Dieu savait qu'il n'avait pas voulu nuire à cette femme. Mieux valait, pour le bonheur de tous, deux vies séparées que cette vie commune empoisonnée par des querelles. Pourtant, sept ans auparavant, elle avait été une jeune fille heureuse, fière d'une beauté que lui renvoyaient tous les yeux. Il la laissait seule, pauvre, découragée.

Elle se mit à tenir un journal : « J'ai toujours remarqué que les prisonniers solitaires trouvent refuge dans un journal, pour la même raison, je suppose, que les fous se parlent à eux-mêmes. Ils n'ont personne d'autre à qui parler... Quelle vie a été la mienne! Une enfance sans soleil, une jeunesse sans fleurs, une maturité sans fruits, — les quelques qualités que je possédais complètement gaspillées et même méprisées... Je me déteste moi-même pour avoir gâché tant d'affection pour un objet qui en était si peu digne... Si je n'avais le cœur si malade, cela m'amuserait d'entendre Édouard (qui ne peut rester deux jours à la maison) se plaindre, comme un pauvre homme plein de sentiments de famille, d'avoir eu ses dieux familiers renversés et son foyer dévasté, parce qu'il a le malheur d'être lié à une

femme qui ne pense pas que c'est un honneur suffisant que de porter son nom, en solitude parfaite et ininterrompue, et de le voir à de longs intervalles quand, comme un capitaine de navire, il vient loger quelques jours dans sa maison du port dont il fait une taverne où ses compagnons mangent, boivent et fument... »

« Sortie pour la première fois depuis dix jours ; expliqué au jardinier comment faire des corbeilles avec les pots de fleurs... Embrassé mon pauvre cher Fiddlestick, qui a léché ma main, a frotté sa tête innocente contre moi et a paru plus ravi de me voir qu'aucun autre parent que j'aie au monde... Rentrée dans la maison. Joué une heure de la guitare, chanté, — une étincelle a jailli du feu, elle est tombée en plein sur la vue de Naples, — j'ai jeté ma guitare ; une fois de plus, je revenais de cette délicieuse promenade en voiture, si chère, si folle, si heureuse, sur la Strada Nuova ; de nouveau, je sentais sur ma joue la douce brise qui vient de la baie, chargée d'un chaud baiser du Vésuve... Ah! Naples, cher Naples! Vous êtes le seul lieu où je me suis jamais sentie jeune (car je ne fus jamais jeune, enfant) — et quel a été le résultat? Ai-je commis plus de folies? Non, — mais qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il pense. »

Non, qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il pense. Hors cette aventure napolitaine, si innocente, elle n'avait commis aucune folie, la pauvre

Caniche, et quelle cruelle récompense elle en avait! Dans sa campagne humide elle était malade ; elle toussait ; elle se sentait vieillir prématurément. Comme toujours, la faiblesse lui inspirait le désir de se raccrocher à une affection, si vacillante, si faible que fût celle-ci, et, comme elle n'avait personne au monde que son mari, c'était à lui qu'elle écrivait des lettres tendres et touchantes : « Ce que je voulais vous demander, c'était de pardonner à un pauvre vieux caniche malade et mourant, et de l'essayer encore une fois... Vous le pouvez en toute sécurité, car cette cruelle maladie a fait tomber ses dents, ses ongles et l'a laissé aussi abîmé et inoffensif que ce pauvre vieux chien de Rome. Rappelez-vous la fable de l'homme qui allait tuer son chien pour une faute grave, mais qui s'arrêta et dit : « Non, vous avez été un bon chien en votre temps et, en souvenir de cela, je ne vous ferai pas de mal. »

Elle terminait sa lettre en demandant que, si elle mourait, sa chère petite chienne Fairy fût bien soignée et que, si la pauvre innocente créature mourait à son tour, ses os fussent enterrés dans la même tombe que ceux de sa maîtresse. Elle terminait : « Que Dieu vous bénisse, Pups, c'est la prière de la pauvre Caniche. »

Quelques jours après, fut signé l'acte de séparation.

A Bulwer il semblait que cet acte devait terminer l'histoire. Il fut loin d'en être ainsi. Rosina

était incapable de vivre seule, dans le calme et l'oubli. Elle n'avait pas d'amis ; son caractère était vif ; elle était médisante, imprudente, incapable de tenir un ménage ; elle gaspillait sa pension et faisait des dettes. Quand elle n'avait plus d'argent, elle en demandait à son mari, d'abord avec gentillesse, puis avec menaces. Pour augmenter ses ressources, elle essaya d'écrire des romans. Mais que pouvait-elle écrire, sinon l'histoire d'un homme méchant, qui se drape dans de beaux sentiments et n'est, au fond, qu'hypocrite et cruel? Les rapports entre elle et son mari devinrent très difficiles. Elle eut des liaisons, toutes brèves et malheureuses. Puis, de nouveau solitaire et buvant de plus en plus, pour oublier, elle devint obsédée par l'idée que son mari la persécutait. Elle prenait tous les gens qui venaient la voir pour des espions d'Édouard. Elle les accusait des crimes les plus affreux. Elle écrivait à son mari, au Club ou au Parlement, des lettres sur l'enveloppe desquelles elle énumérait ses défauts et ses mauvaises actions.

Il était devenu un écrivain illustre, un homme politique important ; il avait été fait baronnet (ce qui faisait de sa femme, même séparée, Lady Lytton) ; mais toute sa vie était empoisonnée par cette haine qu'il sentait prête aux pires attaques. En 1851, comme on jouait une pièce de lui devant la Reine, chez le duc de Devonshire, Lady Lytton écrivit au duc qu'elle entrerait

dans la salle, déguisée en marchande d'oranges, et qu'elle bombarderait Sa Majesté d'œufs pourris. Lytton n'osait plus paraître en public, par crainte d'un scandale toujours possible. Il trouvait indigne qu'avec l'argent de la pension qu'il lui faisait, sa femme payât d'obscurs petits journaux pour le diffamer. Il recommençait à se demander s'il ne serait pas possible de réduire cette furie au silence et soumettait à des médecins aliénistes un récit de la conduite de Lady Lytton depuis la séparation. Dans tous ses livres il parlait du mariage avec sévérité : « Il est facile, écrivait-il, pour deux personnes de mourir joyeusement ensemble comme amants, mais prodigieusement difficile de vivre ensemble comme époux. » Et ailleurs : « Je crains que la majorité des mariages ne soient malheureux. »

Cependant, avec l'âge, les honneurs venaient. L'ami de jeunesse, Disraëli, était devenu un grand homme d'État et, en 1858, avait fait donner à Bulwer le secrétariat d'État aux Colonies. Comme tel, il dut aller dans sa circonscription se faire réélire. Lady Lytton, qui l'apprit, s'y rendit secrètement. Au moment où Sir Édouard parut sur l'estrade, elle s'avança en criant : « Faites place pour la femme du ministre! » Parvenue au premier rang, elle cria : « C'est une honte pour un pays que de faire un tel homme Secrétaire des Colonies! » Sir Édouard accablé, ne voulant pas répondre, quitta l'estrade. Lady Lytton

y monta et harangua longuement une assistance amusée : « Comment le peuple anglais accepte-t-il d'avoir un tel homme à la tête de ses colonies? Il a tué mes enfants et essayé de m'assassiner! Les vêtements que je porte, je ne les dois qu'à la générosité d'amis... »

Après cet épisode, il décida de la faire enfermer. Elle fut convoquée chez un médecin aliéniste et conduite, de là, dans une maison de santé. Elle protesta ; mais les prescriptions de la loi avaient été observées et elle dut obéir. Bien qu'elle fût traitée avec douceur, elle se plaignit bruyamment. L'histoire se répandit et fit un grand scandale. On commençait à la plaindre ; beaucoup de journaux demandaient une enquête sur l'abus de pouvoir qui avait permis d'interner injustement la femme d'un ministre. Les collègues de Sir Édouard le prièrent de revenir sur une démarche imprudente. Au moment où il désespérait, il fut sauvé par son fils qui, avec un dévouement remarquable, emmena sa mère vivre en France, se consacra à l'apaiser et y réussit pendant quelque temps.

Lady Lytton vint terminer ses jours en Angleterre et vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Elle racontait sans fin à ses rares voisins l'histoire des crimes de son mari, auxquels était venu s'ajouter le nouveau chapitre de l'internement monstrueux, et relisait quelquefois les lettres qu'elle avait reçues de lui au temps où il l'avait aimée. On se souvient de l'une des premières :

« Vous haïr, Rosina! En ce moment, mes yeux sont pleins de larmes, je puis entendre mon cœur battre! Je m'arrête pour embrasser le papier consacré par votre main... Touché, pénétré jusqu'à l'âme par votre générosité, croyez qu'en toute circonstance de la vie et quel que soit le résultat de cette correspondance, je resterai votre ami le plus fidèle. »

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 28 MARS 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME).

a